

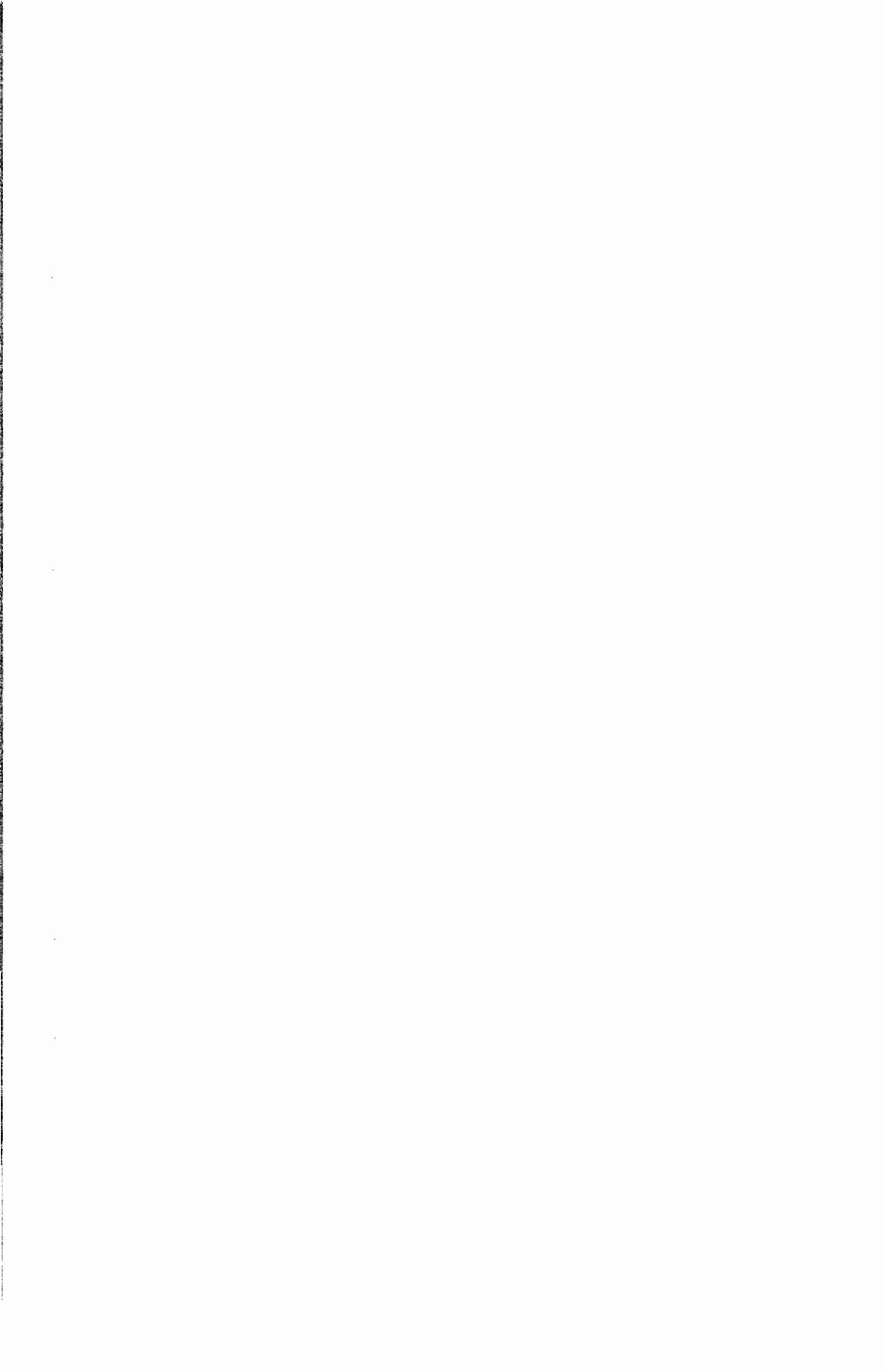
*Bernard Germain Lacombe*

# SYRÈNE

histoire d'une possession



*Publisud*



Cet ouvrage fait partie du Programme  
*Traverses des Espaces Francophones*  
dirigé par Hugues MALBERT

Déjà parus dans la collection « Littératures » :

<i>Congo-Océan</i>	B.-G. Lacombe
<i>Dimanche les abeilles</i>	M.-M. Muller
<i>Anthologie de nouvelles turques contemporaines</i> (Préface de Juan Goytisolo)	T. Muhidine A. Yaraman-Basbugu
<i>Dakar-Niger</i>	B.-G. Lacombe
<i>Histoire de Nala et Damayanti</i> (Extrait du Mahâbhârata)	G. Vincent G. Schaufelberger
<i>Anthologie de la poésie turque contemporaine</i> (Bilingue - Préface de Nedim Gürsel)	M. Pinquié L. Yilmaz
<i>Vécus au miroir</i>	M. N'Debeka
<i>Moloch Express</i>	H. Malbert
<i>Moi, le dernier des enfants d'Occident</i>	J.-M. Touratier
<i>Le soleil sous le tamis</i>	R. Belamri
<i>Une littérature révolutionnaire en Grande-Bretagne : la poésie chartiste</i>	H. Journès

A paraître :

<i>La révolte des Galsénésiennes</i>	Doumbi-Fakoly
<i>La Passion d'Henriette</i>	Y.-R. Charlier
<i>Le geste hilalienne</i>	Y. Nacib
<i>L'arbre à bouteilles</i>	M. N'Debeka
<i>Comme un aigle en dérive</i>	A. Najjar
<i>La fosse aux Lions</i>	H. Malbert
<i>La chair du Verbe</i>	B. Lecherbonnier
<i>Glyphes</i>	B.-G. Lacombe

**SYRENE**

**histoire d'une possession**

Du même auteur :  
Chez PubliSud Paris/Toulouse

Suites Nocturnes 1 & 2

- 1989            **Congo-Océan**  
*récits de la vie sorcière*
- 1991            **Dakar Niger**  
*contes et nouvelles*

*à paraître*

- 1992            **Glyphes**  
textes

Du même auteur :  
Editions de l'ORSTOM - Paris

- 1969            **Fakao (Sénégal)**
- 1975            **Bibliographie démographique de Madagascar**
- 1977            **Exode rural et urbanisation au Sénégal**

**Bernard Germain LACOMBE**

**SYRENE**

**histoire d'une possession**

**Editions PubliSud  
Paris-Toulouse**



*Ce livre, qui se nourrit de certaines réalités, n'en reste pas moins un roman, une oeuvre de fiction. Qui s'y reconnaîtrait ferait fausse route, mais cette errance, et cette erreur, ne feraient que prouver, s'il le fallait encore, que le réel s'épuise à imiter l'imaginaire.*

*L'existence n'est qu'une parcelle des possibles.*

La publication de cet ouvrage a bénéficié d'une subvention  
du ministère de la Coopération - Paris



**à Eric Soulas,  
qui, à sa manière, fut possédé  
et en mourut**

Rêvé durant quatre ans, écrit en quelques semaines de l'été 1985, ce roman, remanié et réécrit des dizaines de fois durant ces six années, est pour nous le témoignage d'un attachement profond à une terre natale qui a formé ma sensibilité, structuré mes émotions et qui reste, malgré l'exil qu'est toute vie, le filtre à travers quoi je perçois le monde.

Tant d'années ne se peuvent résumer, années d'amour, d'amitiés, de déchirements et de luttes, mais qu'à l'occasion de la sortie de ce livre —et il me plaît que ce fût à l'automne, cette saison imaginaire qui m'apparaît la seule chose valable que peuvent me proposer mes climats d'adoption—, et alors que les pluies vont rompre à Pointe Noire la longue saison sèche,

je veux dire à

Christopher Fyfe, d'Edimbourg,

Jean-François Meulle-Stef, de Santiago,

Hervé de Tricornot, de Lafayette,

de recevoir, au nom de tous les autres, que je ne peux tous citer mais que je ne saurais oublier aujourd'hui, qui m'ont lu et relu, encouragé et critiqué, ou se sont battus, parfois contre moi, pour que ce travail s'achève, et dont le texte garde trace,

l'hommage de mon amitié alors qu'ils reprennent leur route cahoteuse en ce septembre que je souhaite rouge et soleil comme un été indien au Québec.

Que la protection de la Syrène s'étende à ceux qu'ils chérissent et à leurs oeuvres.

Je n'oublie pas celle qui a tant cru en ce roman, Martine, n'est-il pas également son enfant ?

Que l'aventure de la vie leur soit fertile,

qui n'en finit jamais de résonner

Quauhnhuac, 11 de julio de 1991



Il vous faudra d'abord passer près des Sirènes. Elles charment tous les mortels qui les approchent. Mais bien fou qui relâche pour entendre leurs chants ! Jamais en son logis, sa femme et ses enfants ne fêtent son retour : car, de leurs fraîches voix, les Sirènes le charment, et le pré, leur séjour, est bordé d'un rivage tout blanchi d'ossements et de désirs humains dont les chairs se corrompent... Passe sans t'arrêter !

#### ODYSEE XII

Quand le ciel a posé son doigt sur un homme, celui-ci doit s'attendre à souffrir. La déréliction qui le submerge est sans lumière, les coups qu'il reçoit sont sans pitié. Sa fuite est vaine, tout comme est vaine sa lutte. Les éléments déchaînés le rendent au néant. Il en émergera, être lumineux et vide, dont les yeux brillent d'avoir vu sans ciller, à midi et minuit confondus, se lever la lune et le soleil.

#### MENCIUS

L'homme n'a pas qu'une seule et même vie ; il en a plusieurs mises bout à bout et c'est sa misère.

#### CHATEAUBRIAND



## PREMIERE PARTIE

1

Hérissées d'énormes rochers, les eaux tumultueuses du Djoué bouillonnaient dans une gorge de verdure ; elles passaient sous un pont de ciment jaune délavé avant de se jeter dans le fleuve. Passage obligé pour atteindre la banlieue fertile de la capitale, le pont était constamment surveillé par des miliciens qu'encadraient des policiers ou des militaires. Quelques petits commerces y avaient leurs étals temporaires. On y détaillait cigarettes et sucreries, on y offrait boissons légumes, pains, conserves, casse-croûte : sandwiches, brochettes ou *maboké* tout chauds. Un sculpteur y tenait son atelier et vendait statuettes et petits masques aux blancs qui s'égarèrent en ce lieu. Parfois un coup de sifflet rageur rayait la mollesse de l'air, des uniformes couraient, une main sur la hanche, tenant le revolver pour l'empêcher de battre et de gêner la course. Les têtes se tournaient puis l'incident s'effaçait et les choses reprenaient leur cours.

De l'éminence sur laquelle il se trouvait ce dimanche-là, les jambes allongées sur le banc, le dos appuyé à un arbre, l'adjudant Toto Abel regardait la petite foule s'activer. Ses hommes vérifiaient les papiers des chauffeurs, parlaient aux lavandières chargées de linge, repéraient quelque connaissance parmi les voyageurs ou les promeneurs. La journée s'annonçait chaude mais du lit du fleuve venait un vent frais et léger qui rendait la matinée agréable. Le jeune gradé vit une voiture jaune s'arrêter devant l'étal du sculpteur. Une femme blanche en descendit, grande, blonde, avec une robe claire rayée de rouge. Comme elle manipulait les objets, l'artisan s'approcha d'elle, abandonnant son ouvrage sur le tas de copeaux. Toto Abel se préparait à descendre de sa place ombragée en se disant que, pour la voir tout à son

aise, il contrôlerait lui-même les papiers de la jeune femme quand elle viendrait à traverser le pont.

Au delà de la voiture, deux jeunes gens venaient sur la route tout en discutant. L'un d'eux faisait de grands gestes. A la main, ils portaient chacun un petit sac de plastique dont du linge s'échappait. Ce fut alors que le camion apparut, bleu terne, gris à cause de l'air saturé d'humidité. Il dévalait la pente. Miliciens et militaires se mirent en place pour arrêter le véhicule. Mais la course du camion était anormale ; chacun s'enfuit dans un sauve-qui-peut général. La catastrophe se produisit. Incapable d'arrêter sa machine, le conducteur dirigeait son camion vers le trottoir au delà duquel la rivière coulait ; il le renversa d'un brusque coup de volant. L'arrimage du chargement se rompit ; les grosses buses de ciment qu'il transportait brisèrent leurs câbles d'acier et roulèrent, toutes en chaos, le long de la double pente : celle de la route, celle du lit du Djoué. On fuyait en criant tandis que les buses dévalaient en désordre vers les eaux bouillonnantes, faisant jaillir des geysers à chaque plongeon. Deux masses se heurtèrent et l'une d'elles, déviée de la course collective, se précipita sur la route. Les deux jeunes gens et le sculpteur, voyant la buse rouler vers eux, s'écartèrent en courant, les premiers vers le milieu de la chaussée, l'autre derrière son arbre. La femme vit la buse rebondir vers elle, elle se réfugia à l'abri de sa voiture, mais, heurté de plein fouet, le petit véhicule jaune se souleva en un cri de tôles torturées et, en tombant, écrasa sa conductrice.

Le silence et l'immobilité figèrent la scène, puis tous se précipitèrent pour porter secours, Toto Abel en tête. L'air, aphone un moment, se mit à clamer mille pleurs effrayés. Les trois hommes épargnés par l'accident étaient déjà près du corps qu'ils regardaient, stupides. Le sang glissait en nappe à la faveur du terrain, coulant trop vite et trop abondamment pour que les plaques de sable l'absorbassent. Dès qu'il vit la femme, Toto Abel comprit qu'elle était morte, vidée de son sang. Elle avait eu les jambes sectionnées.

La foule se pressait autour du cadavre. L'adjudant tentait de la faire reculer mais elle était comme une boue qui le débordait de part et d'autre,

noyant son effort ; la folie la saisissait, l'air devenait pesant. L'un des jeunes gens s'écroula sur le sol en hurlant ; il bavait, se roulait, l'autre tenta de le redresser. La foule fut tout de suite excitée par cet incident ; elle hurla à son tour sur tous les modes, de l'étonnement à la colère, du désespoir à la crainte. Une voix forte couvrit la clameur et déclara, en français :

- Tuez-le, c'est fétiche, ça ne peut pas manquer, tuez-le ! On verra après !

La voix était sûre d'elle, Toto Abel comprit que c'était celle du chauffeur. L'ambiance d'une lapidation rituelle montait. L'adjudant hurla des ordres, assomma de la crosse de son pistolet le chauffeur surexcité et, tirant quelques coups de feu en l'air, reprit ses hommes en main. Responsables de l'ordre, ils le rétablirent. Rompue à grandes volées de fusils et de gourdins, la foule se dispersait, s'égaillait. Les gens se regroupèrent en petits amas contenus par la menace d'une répression que manifestait l'agitation saccadée des uniformes verts et bleus.

Toto Abel fit ramasser le corps et l'enveloppa, avec les jambes, dans une couverture à l'abri des regards curieux ; il fit retourner la terre et répandre de l'eau sur les flaques de sang de la route. Les traces effacées, il fit emmener les principaux témoins et le chauffeur à l'écart, au restaurant-dancing Les Rapides. Il fallut porter l'homme évanoui et soutenir le chauffeur, mal en point du coup reçu .

Après, ce fut la routine : attendre l'ambulance, attendre les ordres. Les envoyés du commissariat prirent les dépositions, celles, simples, du sculpteur et du seul des deux jeunes gens en état de déposer, puis celle du chauffeur. On le retint. Il protestait de sa bonne foi et du parfait état de son véhicule qu'il était difficile d'ailleurs de vérifier, tas de tôles noyées dans les eaux du Djoué... Quant à sa bonne foi, elle paraissait certaine : un voile noir, « nocturne », l'avait enveloppé. De ce sort envoyé était venu tout le drame. Il n'était qu'une victime innocente de pratiques répréhensibles dont l'auteur était, bien évidemment, celui qui simulait l'évanouissement et qui avait pris une vie pour augmenter ses pouvoirs surnaturels ! Au contraire, continuait le chauffeur, par

son sang-froid, il avait sauvé des vies en jetant volontairement (il insistait) son camion vers le Djoué, au lieu de sauter avant qu'il ne prit de la vitesse, comme l'auraient fait certains.

La victime étant une blanche, le commissaire délégué spécialement par le Ministère refusa cette déposition et en dicta une autre, conforme aux règles administratives qui régissent la circulation routière et la nature des accidents de la route. Le chauffeur, malgré qu'il en eût, dut signer cette déposition. Certains pensaient comme lui et l'assurèrent de leur sympathie. On évita un procès : l'avocat aurait plaidé un dossier « d'ordre magique ». La compagnie d'assurances et de réassurances régla les indemnités sur un ordre spécial d'en-haut et le consulat de France se loua publiquement de cette bonne volonté. Quant à l'administration, elle n'enregistra pour ce dimanche de mars qu'un regrettable accident ayant coûté la vie à une coopérante française, Sylviane Sez nec, trente ans. Fidèlement, la presse se fit l'écho de cette fatalité.

De toutes les personnes présentes au pont du Djoué lors de l'accident spectaculaire et étrange qui coûta la vie à une Française, celles qui se connaissaient et se revirent ensuite en parlèrent souvent, surtout lorsque, se promenant le dimanche pour pique-niquer au bord du fleuve, elles se retrouvaient sur les mêmes lieux. Mais pour la plupart, cette journée ne fut qu'une journée remarquable par l'anecdote. Avec le temps, les faits perdirent leur réalité et les récits, se contredisant, provoquèrent des disputes sur des points essentiels. Des gens, oubliant qu'ils n'étaient pas au Djoué lors de l'accident, alourdissaient la trame de ce jour de précisions certaines ; d'autres, qui en furent les témoins, oublièrent tout autant de l'avoir été et renoncèrent à la réalité de faits qu'ils avaient cru vivre. De ce dimanche, chacun ne sut qu'une histoire exemplaire, forgée de paroles et d'oublis.

Les principaux acteurs et témoins paraissaient appelés à ne plus se revoir, et Toto Abel le pensait ; il ne reverrait jamais, ni Mutsinga Robertin, le

chauffeur, ni les deux jeunes gens témoins les plus proches du drame : Nyuma Norbert, le plus grand des deux, élève à l'« Ecole nationale des infirmières et infirmiers d'Etat » du quartier de Bacongo et Tsetsi Marien, étudiant de première année en histoire à l'Université, qui était tombé en transes devant le cadavre sectionné de Sylviane Seznec. Mais la vie est grande et diverse et, quand elle a écrit une partition, les hommes doivent la jouer et leurs existences, comme des instruments, se mêlent et se séparent tour à tour. Plusieurs années passeraient pour Toto Abel avant que l'accident du Djoué ne revienne dans sa propre existence et dans celle des autres, comme une faille longtemps endormie rejoue : des strates d'âges différents se côtoient alors. Ce n'était pas faute d'avoir été prévenu : « Dans des affaires comme celle-là, on n'est jamais quitte ! » Mutsinga Robertin le lui avait affirmé lors de la dernière confrontation, alors que le Ministère mettait un point final au scénario officiel de l'accident. Il avait même précisé à Toto qu'ils n'étaient que des comparses, des seconds rôles en quelque sorte. L'adjudant avait préféré ne pas discuter l'opinion du chauffeur à propos de Tsetsi Marien « coeur ténébreux de cette histoire opaque ». Imprégné du marxisme officiel, soucieux d'être de ceux qui construisaient la Nation, ces histoires de surnaturel l'insupportaient, qu'elles fussent caricaturées comme « histoires nègres » le blessait. Le Développement en aurait raison ! Il préférerait penser à sa carrière, qui s'annonçait brillante et prodigieuse en promotions : effectivement, de stages en responsabilités, Toto Abel atteindrait les plus hauts postes de la police.

## 2

Chaque vie a son pivot autour duquel elle vire, à quoi elle s'arrime, celle de Tsetsi Marien s'ancre ce dimanche-là au Djoué. Parmi tous ceux qui le connaissaient, le Révérend Le Rouge de Guérard, supérieur du séminaire, aurait pu prévoir l'importance de cet accident et sa nécessaire fatalité. C'était

lui qui avait renvoyé les jeunes Nyuma Norbert et Tsetsi Marien, en plein cours de la sixième classe, juste avant le premier baccalauréat. Pour le premier, il n'avait pas été fâché de trouver un prétexte pour se débarrasser d'un garçon qu'il jugeait malin en affaires mais inapte à la prêtrise.

- Comprenez bien Passard, le peuple des bergers du Seigneur n'a pas à se vanter d'être plus intelligent que le reste du troupeau, mais trop c'est trop ! Norbert est d'un bête ! (Il disait « bête » avec, dans la voix, un bêlement aristocratique dont il savait toute la valeur assassine). En plus, c'est un meneur ! Pourquoi faut-il que les hommes ne choisissent pas les meilleurs d'entre eux ?

Après un silence pensif, il avait poursuivi :

- Un fanatique ! Un fanatique en herbe, inintelligent comme le sont souvent ces sortes de gens, mais pas tous, hélas ! Il croit tout ce qui traîne, toute idée le séduit, surtout les plus folles ; les plus irrationnelles lui sont des mirages qu'il poursuit, assoiffé. Il est trop stupide pour effectuer le moindre tri, mais il est habile à les agencer en un tout délirant et persuasif. Nos jeunes sont fragiles, Passard, FRAGILES ! Trop pour que nous tolérions cet individu.

- Je veux bien pour Norbert, avait répondu le jeune prêtre, mais Marien ? Il a une foi vive.

- Fragilité psychologique !

- Il prie souvent.

- Mysticisme !

- Mais la prière...

- La prière est aussi un refuge pour les âmes trop sensibles, une solution pour fuir le monde !

- Mais permettez, avait repris le jeune prêtre, acharné à défendre son protégé malgré les coups de boutoir qu'assenait son supérieur, permettez, mon Père, il a la passion de la Vierge Marie inscrite en lui et...

- Pulsions primaires d'orphelin !

- Il lit la vie des saints, il veut les imiter !

Passard avait presque crié. Il s'était mordu les lèvres tout aussitôt : son supérieur avait maintenant la part belle de lui rétorquer que les saints sont à admirer, pas à imiter, mais Le Rouge de Guérard allait porter ailleurs la botte :

- Dieu nous protège de la géniale sainteté ! Nous voulons bâtir l'Eglise en terre d'Afrique, pas fonder des églises. C'est bien ce que Je subodore chez ce jeune : il a l'âme schismatique, il créera des dogmes contraires à la Sainte Foi.

Le Père s'était levé de sa chaise et avait attiré son cadet vers la fenêtre que protégeait un grillage moustiquaire :

- Regardez mon cher Passard, regardez cette nature, voyez sa profusion, mesurez-en la force. Plantez un bâton et vous aurez un arbre ! Plantez une idée et vous aurez une religion. La foi n'est pas tout, il faut aussi la raison. Marien a la foi mais il embrassera toutes les raisons, se souciant peu de leurs logiques contradictoires. Croyez-moi, je ne prends pas cette décision à la légère. J'ai beaucoup réfléchi et beaucoup prié. J'observe Marien depuis plus d'un an, et sa foi m'a vite paru trop vive. J'ai visité sa famille l'an dernier. Ce jeune homme... (Le Rouge de Guérard avait paru réfléchir, cherchant ses mots ou ses idées, mais Passard savait qu'il n'en était rien) ce jeune homme a une lourde hérédité : une légende familiale pesante et tenace dont il est la victime désignée... Famille d'excités. Son oncle maternel, le propre frère de sa mère (vous savez comme est important l'oncle par ici ! ) eh bien, ce monsieur était un mystique, un de ces mages locaux dont cette terre et son peuple sont si féconds. Il mélangeait Dieu, les saints, les génies des eaux et des forêts, la politique... avec lui le millénarisme et le nationalisme faisaient bon ménage... C'est la tante de Marien, qui l'a élevé, m'a raconté cela. Elle était aux premières loges à l'époque car elle vivait avec son frère. Pauvre femme, elle n'a pas fini de souffrir !

La voix du prêtre avait eu une inflexion lasse, mais il s'était repris et avait déclaré :

- Je n'ai eu qu'à vérifier dans nos archives, la presse de l'époque en parle.

Il s'était rapproché de son bureau et avait consulté le dossier ouvert :

- Kikuba Germaine, catholique de naissance ; son frère s'appelait... ah, voilà : Mpoaty Ernest, mort en 1943, , assassiné probablement. Mœurs de l'époque !

Piqué au vif, Passard avait rétorqué :

- Ne croyez-vous pas qu'il soit un peu rapide de charger un jeune d'événements qu'il n'a pas vécus ?

Le regard du supérieur s'était fait malicieux :

- De votre part, cela ne manque pas de sel, mon jeune confrère, vous qui vous reprochez des actions faites par l'Eglise et par notre ordre il y a plusieurs siècles et par nos compatriotes, ici même, il y a quelques décennies, pendant la colonisation ! Soyez logique, Père Passard, nous nous nourrissons d'événements qui nous ont largement précédés... nous sommes... « surdéterminés » ... comme aime le dire votre génération dans ce drôle de langage que vous affectionnez !

Il avait levé les yeux au ciel, dans une pose théâtralement outrée, alors Passard avait préféré ne pas relever la pique qu'il venait de recevoir. Il songea aux incidents qui avaient émaillé la vie du petit séminaire ces dernières semaines : trafics d'amulettes païennes, prières impies pour affronter les examens partiels, pratiques magiques pour se protéger de la malchance, discussions théologiques scabreuses sur la sainteté des génies issus des profondeurs païennes des nations africaines... Norbert avait su retirer un substantiel profit matériel de cette agitation. Marien avait été l'idéologue du mouvement, il prêchait, il avait pris goût aux homélies où il soutenait la légitimité tout terrain, chrétien et africain, des gris-gris et des scapulaires.

Le Rouge de Guérard, silencieux lui aussi, avait suivi la pente de la pensée de Passard, il avait repris :

- Il y a aussi sa nièce... une infirme, on les appelle des *tchitomi* ici... on les croit des résurgences, dans notre monde, d'esprits, des manifestations de l'au-delà... J'ai vu la vieille et sa fille, la mère de la gosse anormale... Elles la font soigner par une sorcière, une des plus en vue de la place...

Le supérieur était retourné à ses papiers et y avait lu quelques lignes :  
- ... Euh... Ah voilà ! Kwanga Clarisse, fille de Kwanga Thérèse et de X, infirme de naissance... (je vous passe les détails), soignée par Poba Madoline, féticheuse connue qui a une

CLINIQUE DES GENIES  
SPECIALE ET MEDICALE  
TRADITIONNELLE ET THERAPEUTIQUE

Congard en est furieux. Quand je lui en ai parlé il ne décolérait pas ! Vous savez, c'est le curé de Saint Christophe et le père spirituel de notre jeune Marien. En voilà encore un qui va me détester quand Marien sera hors de cette maison ! Vous pourrez faire un syndicat, Passard ! Congard essaye d'empêcher la vieille Madoline d'officier, d'une part parce qu'il n'y a rien à faire pour cette pauvre enfant, d'autre part parce qu'il craint pour la foi de la famille quand ces sortes de gens injectent toutes leurs pratiques sorcières au coeur de notre vie chrétienne... Il n'a pas tort, mais je crois que le combat est désespéré car la bonne femme sait s'y prendre. Je l'ai vue, elle aussi. Habile ! Elle m'a parlé de l'oncle décédé, elle était sûre de son fait... Mpoaty, *mpwati* en fait, ce qui signifie « qui retient », « qui ne lâche pas facilement sa prise », c'est elle qui m'a fait remarquer la signification du nom, elle a confiance ! Certains marabouts sont des charlatans. Elle, elle croit à ce qu'elle fait et fait ce qu'elle croit... Comment voulez-vous, Passard, lutter contre tout cela ? Quant à Germaine, hantée par la chute de sa lignée, elle croit que cette infirme est une bénédiction du ciel ! De tout cela, jamais Marien n'a parlé. A ma connaissance du moins.

Il avait eu un regard lourd pour Passard dont le visage s'était légèrement crispé et il avait continué :

- Mais Marien sait, lui, que sa famille croit que Clarisse est du monde des génies, que Poba la soigne par ces cérémonies qui sont un déni à la foi chrétienne... et il ne trouve rien à y redire...

Il avait fixé le jeune prêtre pour ajouter :

- N'est-ce pas ?

Il y avait eu un silence et Le Rouge de Guérard avait conclu :

- Non, cette affaire est trop claire, elle est grosse d'errances religieuses futures : la branche est atteinte, je la coupe. C'est mon devoir.

- Votre devoir n'est-il pas de conserver nos baptisés dans l'Eglise ?

- Pour ceux qui veulent y rester ! Offrez une belle situation et des profits à Norbert et il sera chrétien. Qu'il aille ailleurs ! Quant à Marien, il est déjà dehors, lui ne le sait pas encore, et vous, vous vous refusez à l'admettre. Mpwati...

- Mais Marien s'appelle Tsetsi, lui !

- Justement, j'ai cherché dans cette direction aussi, Poba m'y a aidé. Il y a un proverbe là-dessus... j'ai oublié... *tsetsi*, c'est la petite céphalopie bleue des forêts qui encerclent notre séminaire. Vous savez, celle qui paraît toujours larmoyer... on couvre les tambours de sa peau... Le proverbe dit que morte elle chante encore...

- Mais ça ne veut rien dire !

- Peut-être... je ne crois pas. Je ne crois pas au hasard. Qui est-on ? Celui que l'on paraît, ou l'autre, secret, né dans les rêves, ou dans les tréfonds de l'âme, que l'on fouille dans la confession, qui nous aveugle dans la maladie quand elle nous révèle à nous-mêmes... et que nous charrions, du berceau à la tombe. Qui laissons-nous : celui que nous voudrions être, ou celui que nous sommes malgré nous et que, malgré nous, nous léguons à ceux que nous aimons ?

- Ce n'est pas à un pauvre prêtre d'en décider !

- Certes, Passard, vous avez raison, mais le corollaire de cela c'est que nous devons agir en fonction du visible. Pourquoi croyez-vous donc que je vous ai laissé vous occuper de Marien ? J'espérais que vous réussiriez. Nous avons tous deux échoué. Il faut accepter, mon Père, j'aimerais tant avoir tort ! Il ne nous reste que la prière.

## 3

Tsetsi Marien, au Pont du Djoué, devint le neveu à part entière de Mpoaty Ernest car un vivant baigne dans les générations innombrables qui l'ont précédé et dont il se nourrit. Nos ancêtres ne meurent jamais tant que nous respirons. Nous sommes nés de mille et une morts mais c'est seulement la dernière que nous aurons à vivre et que nos actes précèdent et construisent. Les mille autres, nous les accomplissons en réalisant les rêves oubliés de ceux qui nous ont précédés et qui ont laissé trace en nous de leur passage.

Brièveté, force, éclat furent les trois attributs que l'on donna à la vie et à la mort de Mpoaty Ernest. Enfant, au village, il avait très tôt manifesté ses dons : intelligence, mémoire, sensibilité. Toujours à traîner avec les vieux, il apprit d'eux tout ce que recèlent ces bibliothèques vivantes. Il sut bientôt les généalogies de chacun, ayant aussi l'intelligence de les relier aux fils et aux méandres du passé. C'est cela qui le fit remarquer par les missionnaires, toujours soucieux, pour les mariages, de pister les apparentements interdits par l'Eglise. Mpoaty apprit vite à lire (il sut lire le latin avant le français) et fut envoyé à l'école. Il poursuivit ses études jusqu'au certificat : le village lui fit fête car peu nombreux étaient les noirs qui, du temps des Français, atteignaient une telle distinction. Un avenir brillant l'attendait. L'Eglise n'ayant rien tenté pour garder auprès d'elle cette recrue de choix, il entra comme clerc dans une maison de commerce du port. Ses débuts pavèrent d'espoirs le présent d'alors. Il fit venir Kikuba Germaine, la plus jeune de ses soeurs, pour tenir son ménage. Il rentrait dès le travail fini et étudiait des chiffres à la lueur de la lampe à pétrole ; oublieux des nuées de moustiques qui le dévoraient, il travaillait tard à ses livres et Germaine devait le rappeler sans cesse pour qu'il vienne manger, pour qu'il aille dormir. Il était bien vu au bureau où l'on s'étonnait qu'il ne traînât jamais dans aucun bar. Il envoyait de l'argent au village où, secrètement, on lui avait choisi une épouse. Mais

Mpoaty, que l'on appelait maintenant de son prénom blanc, ne pensait ni aux femmes ni au mariage. Il n'ambitionnait que d'avancer dans la voie qu'ouvraient les Européens vers la richesse et la considération, sans voir que les chiffres sur lesquels il s'usait la vue n'étaient qu'une lumière malsaine dans la brume et non pas ce phare vers lequel il croyait se diriger, entrée d'un havre sûr pour lui et les siens. Il avait loué une petite chambre dans une parcelle à Tié Tié, près de la gare. Sa seule détente était une promenade, le dimanche, au bord de mer.

Ce fut lors d'une de ces promenades que se rompit le cours régulier des jours et des semaines et que les espoirs de bien-être matériel naufragèrent. Germaine garda au cœur toute sa vie la mortelle angoisse de cette longue attente : la nuit était arrivée, Ernest n'était pas rentré. Il tombait une pluie forte. L'avaient précédée de grands vents ; le sable avait tournoyé sur la ville alors que chacun allait manger le repas du soir, sable gris des plages, sable rouge des dunes sur lesquelles était construite la ville.

Alors qu'il se promenait comme à l'accoutumée (et des habitués le reconnurent traînant les pieds dans les vagues mourantes), l'esprit noyé dans ses pensées, un avion passa au ras de la mer, là où, dans la houle qui vient du large, naissent les rouleaux blancs qui déferlent. Mpoaty Ernest ne l'entendit pas venir car la course de l'avion allait contre le vent, aussi fut-il surpris par le vrombissement qui lui emplit les oreilles avec la brutalité d'un coup de tonnerre. Saisi, il perdit connaissance.

Les témoins racontèrent : « Il a fallu le tirer de là, il allait se noyer, la tête dans l'eau comme une chose morte qui aurait perdu son corps ». Quand il fut ranimé, il ne remercia personne et, tournant le dos à la mer partit droit devant lui. Il suivit la ligne du chemin de fer quand il la rencontra, mais il l'abandonna bientôt pour pénétrer dans la ville. Il passa dans des quartiers où nul ne le connaissait et surtout où nul n'aurait pu le reconnaître avec les vêtements et les cheveux en désordre, salis par le sel et le sable. Son comportement étrange inquiéta. Des enfants le suivirent en se moquant : il en frappa un. Alertée, la population se regroupa, devint populace. Il voulut lui parler, mais sa

parole était un bruit car son esprit s'était enfui. Les gens des quartiers s'alarmèrent et lancèrent contre lui toute leur vindicte retenue ; armés de leurs peurs enfouies, ils le pourchassèrent. Mpoaty Ernest courait dans la ville, poursuivi comme un voleur, haï comme un sorcier, absent de lui-même, les yeux vides. Il courait et marchait comme un somnambule, sautant les fossés, traversant les maisons pour s'échapper. Il criait : « Repentissez-vous, repentissez-vous ! redressez vos personnes, redressez vos âmes ! Hardis les coeurs, armez-vous, Montjoie, nos ancêtres reviennent ! » Quand il réussissait à semer ses poursuivants, au lieu de reprendre son souffle, il criait encore en français ses injonctions et ses invectives, rallumant des peurs latentes, réveillant des querelles anciennes. D'autres masses hurlantes l'agressaient alors. A chaque prêche, où il se contentait de répéter les mêmes phrases, il ranimait la poursuite. Ceux qui le pistaient le retrouvaient, son nouveau public grossissait la foule armée de bâtons, de houes, de pilons. Tard dans la nuit, une patrouille en jeep le sauva. Le blanc qui la commandait calma la frayeur collective en tirant quelque coups de pistolet en l'air. Il y eut ainsi juste assez d'ordre et de calme pour que les gendarmes, se saisissant du forcené, l'emportassent, le soustrayant à la vindicte populaire. Reconnu « innocent dans une absence complète de délit », Mpoaty Ernest fut finalement libéré. Ce fut un homme épuisé, hagard, marqué de coups, les vêtements souillés de sang et de boue que diluait la pluie, qui rentra à l'aube chez lui, où Germaine veillait.

Dans son état de prostration, Mpoaty Ernest changea, il cessa d'aller au bureau et c'est Germaine qui dut pourvoir au quotidien. Elle cuisina des plats qu'elle écoulait à la sortie des bureaux. Son frère revendit ses livres, en acquit d'autres, pleins de phrases et non plus remplis de chiffres. Il abandonna la plage pour le port et le chemin de fer qu'agitaient de forts remous en ces temps où les blancs s'entredéchiraient dans une guerre lointaine que les noirs finançaient et pour laquelle ils partaient, malgré les peurs et sanglots des femmes. Ce fut une période trouble et inquiète pour Germaine, la première qu'elle eut à affronter. Elle était jeune. Dans la ville traversée de courants

contraires, dans l'angoisse des nouvelles que les bateaux d'Europe apportaient, qui repartaient chargés d'hommes et de biens, Mpoaty, que l'on n'appelait plus Ernest maintenant, courait de réunion en cérémonie, toutes de celles que la police surveille avec discrétion. Politique ou religion, agitation ! Prières ou meetings, espoirs fous ! Mpoaty parlait ; il parlait *en langue* ou en français ; il s'appuyait sur le bréviaire, la Bible ou les paroles anciennes des peuples kongo, même celles qui ne doivent pas être divulguées et qu'il avait retenues de son enfance attentive au village. Il prêchait, inlassable, par la ville : de Mpaka à Godjo, de Tchimbambuka à Ndjindji et Tchikungula. Parfois, Germaine devait aller le chercher en prison, où le menaient sa fougue, son éloquence, ses imprudences. Dans ses discours, il entretenait les foules de Dieu et des génies africains. Il évoquait ces morts que les Français avaient laissés à chaque traverse du chemin de fer qui mène du port à la capitale. Il jurait de les venger et réclamait la destruction du buste d'Antonetti, gouverneur du pays au nom de la France, qu'il traitait « d'assassin de première classe » alors que la plaque de bronze apposée l'honorait comme « l'artisan infatigable de la construction du rail ». Mpoaty parlait de la guerre que les colonisateurs perdaient et qui engloutirait la race blanche. Le temps de la race noire était à naître. Il venait.

Dans ces années, Mpoaty allait accompagné d'une certaine Poba Madoline, jeune femme jugée « assez excitée et quelque peu sorcière » par les services de police. C'était une paysanne fraîchement sortie de son village ; elle l'avait quitté pour des raisons « de jalousie et de méchanceté » sur lesquelles elle ne s'expliqua jamais.

Un matin, avant l'aube, alors que Germaine dormait (elle ne s'affolait plus des nuits blanches et des absences de son frère), des hommes ramenèrent Mpoaty. Ils ne dirent ni qui ils étaient, ni d'où ils venaient. Inconscient, le corps couvert d'ecchymoses,, les membres brisés, Mpoaty se mourait.

Lors d'un prêche il avait raconté, avec force détails, un rêve qu'il avait fait : deux pigeons, l'un blanc, l'autre noir, étaient sur un gros cargo de fer, un cargo ventru comme un oeuf. Le capitaine du bateau était un homme blanc

très méchant qui battait son équipage. Il avait attaché le pigeon noir à une chaîne. Mais alors que le bateau naviguait depuis longtemps loin de toute terre et que le capitaine était saoul comme sait l'être un colonial, le pigeon blanc délivra le pigeon noir et tous deux s'enfuirent. Le lendemain, une grande clameur fit monter le capitaine sur le pont : les deux pigeons étaient de retour, l'un portait une palme dans son bec, l'autre une branche de palétuvier. Le méchant en mourut de rage et l'équipage put rejoindre la côte guidé par les deux oiseaux. Le sens de ce rêve, avait expliqué Mpoaty, c'est que les noirs seront un jour à égalité avec les blancs et que les colons en mourront de rage et de honte. Quand il eut fini, alors que la foule se dispersait, des noirs en uniforme s'étaient saisis de lui.

Ernest mort, Germaine s'était tue, elle avait pleuré. Malgré les remontrances de Poba Madoline, elle ramena le corps au village car, pour une somme modique, un taxi se proposa de l'y transporter. Elle ne s'étonna pas de ce geste d'amitié et de respect, elle ne vit pas que cela arrangeait bien la police qu'on éloignât jusqu'aux restes de celui qui aurait pu faire figure de martyr. Au village, une dernière humiliation attendait Germaine : le corps ne put reposer au cimetière, les vieux s'y opposèrent ; telle celle d'un sorcier, la dépouille mortelle de Mpoaty Ernest fut enfouie à l'écart. Dernier geste d'affection pour son frère, Germaine posa sur le tertre le seul livre de calcul élémentaire resté à la maison, signe ultime de celui que son frère avait failli être. La forêt engloutit toute trace de la tombe : Mpoaty Ernest nourrit les grands arbres qui poussèrent sur lui.

Tsetsi Marien était de ces arbres qui se nourrissent de Mpoaty. Il avait ancré une partie de lui-même dans la vie et la mort de cet oncle inconnu, dont lui parlait si peu Germaine et si abondamment Poba Madoline. Dans le journal qu'il devait tenir, il fit souvent référence à son oncle :

26 mars

*En mer. Je suis avec mon oncle. Nous conversons sur la plage tout en marchant. Nous parlons de la mort. Je lui dis combien m'effraie de devoir aller seul sur une tombe. Il se moque de moi et Il me dit : « Alors tu crains ma tombe et tu te promènes avec moi qui suis aussi mort qu'il est possible ? » Je ris moi aussi car j'ai le coeur en paix. Les morts nous aiment comme ils nous ont aimés de leur vivant même si on n'était pas encore né, Ils continuent de leur position à nous observer, à s'intéresser de nos actions et à nous visiter. On parcourt ainsi la plage, les longues distances sont franchies à l'aise. Mpoaty me parle de son martyr. Je dois éviter comme la peste la jalousie des vivants car il faut que je me protège pour épargner le message que je détiens et que je dois découvrir par ma propre force personnelle car chacun doit trouver sa vérité. Sur la plage une grande baleine s'écrase sur le sable. Elle est comme un navire. Des hommes sont sur elle, noirs et blancs ; ils sont comme des nuées d'insectes, ils ont les pieds encombrés par des chiens qui lèchent le sang tombant en cascade des montagnes de chair par des blessures oblongues et verticales. Toute cette viande rend fou. Mon oncle me signe et disparaît.*

10 mai

*Pendant ma sieste j'ai vu Mpoaty Ernest, il était tout vivant et ecchymosé. Il a deux trous dans le corps et par ces trous on voit le passé et l'avenir. Je marche sur la plage et il y a un petit chien mort qu'attaquent des crabes qui ont très faim. A côté il y a une pièce de cinq francs. Les plages sont belles quand elles sont noyées de ciel et d'eau. C'est alors que ma mère vient, je la reconnais quoique je ne l'ai jamais vue. Elle est avec ma syrène, en fait, c'est la même personne mais elle s'est dédoublée pour faciliter la commodité de la compréhension de ma finitude humaine. Elle tient une pelle et me demande de boucher les trous avant d'enterrer Mpoaty qui m'encourage et s'est allongé sur le sol. Je mets de la terre dans le trou du passé comme me le disaient les instructions. La terre disparaît mais je finis par terminer mon travail. Pour le trou de l'avenir, je ne peux pas, j'ai beau pelleter comme un nègre ça ne va pas. Alors je regarde : c'est plein de lumière, une cascade de lumière qu'irise l'arc-en-ciel de la délivrance. Poba m'a dit que les trous sont les tâches que je dois accomplir. Celles du passé le sont heureusement, celles de l'avenir me mettront dans la lumière des génies des eaux sitôt que je les connaîtrai.*

## 4

Enfance, enfance mauve, univers lointain. Pagnes aux couleurs vives que le souvenir pâlit à peine. Grandes robes où l'on s'enfouit. Le bain, le matin, dans la baignoire d'eau mise à chauffer au soleil. Caresses le soir où l'on écoute des histoires merveilleuses plus anciennes que le monde alors que le sommeil chemine en soi. Désespoirs sans nuance, tendresses éperdues et Germaine, Germaine toujours présente. Telle avait été l'enfance de Marien confié à peine sevré à sa tante, sa « petite mère », cadette de sa propre mère qui, quant à elle, s'occupait de l'aînée, Thérèse. Et Germaine, aux amants si discrets qu'ils disparaissaient avant le jour, n'avait jamais eu d'enfant. Marien n'eut pas à partager sa « petite mère ». Quand Thérèse était venue, plus tard, après la mort de leur mère, Marien ne s'était pas senti dépossédé : Thérèse était toujours restée étrangère à eux deux. Il eut donc sa tante-mère pour lui tout seul, tout le temps.

C'était pour Germaine qu'il travaillait si bien en classe, dépassant bientôt le maître en français. Pour mieux l'apprendre, il allait à toutes les séances de catéchisme qui se donnaient dans cette langue. Il rêvait d'aller pouvoir se confesser, parler seul à seul avec un Français. Quelle déception n'eut-il pas quand, ce jour enfin arrivé, le prêtre s'obstina à lui parler en ki-kongo. Il en aurait pleuré, mais il se reprit et força son confesseur à lui parler sa langue. Alors il avoua. Il avoua toutes ses fautes, orthographe et grammaire, de français ; lui, si sage, qu'aurait-il pu avouer d'autre ? Le missionnaire, de sa voix grave et bourrue, lui donna l'absolution de tout, accords, barbarismes et solécismes compris. Son zèle le fit remarquer et les missionnaires le poussèrent jusqu'au petit séminaire ; chacun espérait que sa foi perdrait ce duvet enfantin qui la faisait si émouvante, qu'elle se consoliderait et qu'il irait jusqu'à la prêtrise.

L'enfance avait cessé quand le père Congard, curé de la paroisse de St Christophe de Tié Tié, l'avait accompagné au séminaire. Germaine était là, sur

le quai, quand le train partit avec son retard habituel, en pleine nuit. Marien n'avait pas dormi et les paysages avaient défilé, lui pénétrant les yeux comme autant de clous d'or. Il avait vu la plaine côtière et ses villages, les forêts du Mayombe sous la lune quand la locomotive tirait avec peine sa longue cohorte de wagons dans la montée : les arbres immenses, les bouquets de bambous dont les gerbes frôlaient le wagon, giffaient les vitres, pénétraient en claquant par les portières ouvertes. Il avait été troublé par le fracas que faisait le train quand il empruntait les ponts de bois et qu'il flottait alors, aérien, au dessus des rivières bouillonnantes. Le jour s'était levé dans les plaines herbeuses du centre et ce fut tout de suite le séminaire proche de la petite gare de briques rouges, encore coquette avec ses tuiles coloniales, entourée de baraquements de bois et de tôles : buvettes où les passagers profitaient du long arrêt pour déjeuner parmi des corps endormis enveloppés dans leurs couvertures que n'ébranlait pas le brouhaha des allées et venues. Des cases, on voyait sortir les premières files des femmes allant puiser l'eau, une jarre de terre cuite dans les paniers qu'elles portaient sur le dos et qu'elles retenaient par un arceau végétal sur leur front. Elles partaient légères, elles reviendraient le cou tendu, le dos ployé sous la charge. Durant le voyage, le prêtre avait dormi, comme les autres passagers dont Marien avait entendu les ronflements. Nuit blanche, paisible nuit. Il n'avait ressenti aucun déchirement, juste l'étonnement de ne pas souffrir, de savoir que Germaine ne le consolait plus de ses chagrins. Il fallait ne plus avoir de chagrins. Il n'en eut plus.

Ces années au séminaire avaient été à l'image du voyage en train qui les avait inaugurées. Lors de celui-ci, il avait connu l'éblouissement des yeux, lors de celles-là il connut l'éblouissement de l'esprit. Mais il vécut tout comme un rêve extérieur à sa propre conscience. Prière, travail. Travail, prière. Tous les ans, il retrouvait la ville, son port et Germaine toute fière des compliments que lui faisait le père Congard quand elle lui apportait le carnet de notes de son « fils ». Elle était surtout fière de le voir lire des choses difficiles, comme les livres, car les journaux... beaucoup lisent des journaux, tandis que des livres,

même des blancs sont bien incapables d'en lire ! Et lorsque le père Congard reprochait à Marien sa faiblesse relative en arithmétique, Germaine, à part soi, trouvait très bien que l'élève n'aimât pas les chiffres. D'ailleurs, elle n'approuvait pas que le curé de Saint Christophe lui fit travailler cette matière. Car Marien passait toutes ses journées avec le prêtre, étant avec lui comme un apprenti avec son maître, dont il attend tout : le repas et l'exemple. Nourri matériellement et spirituellement, il se préparait au métier de prêtre, comme l'enfant met ses pas dans les traces de son père.

Mais cet apprentissage se trouva rompu quand Le Rouge de Guérard lui signifia son renvoi. Marien en eut un choc. Seul, de tous, il n'avait pas perçu la profondeur et la force de la vague de contestation qui secouait le séminaire. Il n'avait voulu voir dans cette agitation qu'une excitation intellectuelle normale ; il n'avait cru qu'essayer, sans malice, et sur d'autres sujets, les méthodes de raisonnement que lui avait enseignées les bons pères.

Pourquoi les noirs seraient-ils condamnés avant que l'arrivée des blancs ne leur apporte la Vérité. Non, ils avaient aussi des saints qui peuplent encore forêts et rivières. Finalement les missionnaires n'ont-ils pas apporté l'enfer avec le salut ? Dieu est suprêmement bon or Dieu punit, suprême contradiction ! Pourquoi les noirs, qui sont bons par essence, porteraient-ils la faute du déicide, fruit de la férocité des blancs ? Après tout, dans la Bible, le noir est beau, et le noir est bon, que ce fût la Sulamite, la-très-belle, ou Balthazar, le saint mage, tous deux anonciateurs de la naissance de Jésus et prédécesseurs de la Rédemption. Ma mère, chair, femme et humaine, limitée dans le temps et dans l'espace, me pardonnerait... Dieu est juste et sa décision condamne à un châtement éternel pour une seule faute. L'enfer ne peut être le salaire du moment... soutenait Marien. De même se lança-t-il à discuter de la liberté de l'homme face à un dieu omniscient et tout-puissant... Il contestait la doctrine par touches successives tandis que le doute le menait à l'affirmation du primat absolu de la foi. Le jeu intellectuel des débuts était bien loin : Marien se convainquit de la véracité de sa propre parole et de l'authenticité de sa pensée. Des jeunes élèves sortaient des certitudes

religieuses pour entrer dans le doute corrupteur. Le Père supérieur du séminaire ne pouvait tolérer qu'en ce lieu dévoué à la Vraie Foi, soient reniés les enseignements de la Sainte Eglise.

Toute cette agitation religieuse permettait à Norbert de se lancer dans un vaste trafic d'amulettes en tout genre.

Après son renvoi du séminaire, Marien revint dans sa ville, près de Germaine, qui ne fit aucun commentaire et ne marqua pas sa peine devant ce brusque changement d'orientation, quoique cette rupture l'ait replongée dans un passé lointain, à la présence toujours vive, comme les braises sous la cendre, cachées. Son fils paraissait excédé, il n'allait plus à la messe, il n'accompagnait même plus sa mère aux offices. Le vieux coeur s'alarma de cette dureté ; d'autant plus sût-elle que Marien se rendait toujours aux églises. Il allait y prier devant la statue de la Vierge Marie tenant son enfant serré dans ses bras.

Marien acheva son second cycle au Lycée Karl Marx. Bachelier, il partit pour la capitale comme boursier du gouvernement pour y effectuer des études d'histoire. Il reprit de nouveau ce même train sous le regard angoissé de Germaine. Mais ce n'était plus pour quelques stations au-delà de la ville, mais c'était pour le terminus qu'il s'embarquait cette fois. Le train, après avoir traversé les plaines côtières, allait franchir les montagnes du Mayombe, puis il aborderait les grandes plaines agricoles du Pool pour déboucher sur le fleuve, si large, disait-on, qu'il aurait pu se confronter avec la mer et que les gratte-ciel de la ville belge qui se trouvait en face sur l'autre rive, en paraissaient minuscules. Mais ce n'était pas la masse des eaux qui effrayait Germaine, c'était une prescience. Sentait-elle, immobile sur le quai, ce qui attendait son fils au pont du Djoué ? Ou bien ses craintes n'étaient-elles que l'alarme qui habite le coeur d'une mère ? Par ce même train, Marien lui revint quelques mois plus tard, maigre, hagard, malade dans son corps, malade dans son esprit.

De son passage à l'université, Tsetsi Marien ne devait guère retenir grand-chose. Entre la rentrée de novembre et le dimanche 27 mars qui avait suivi, Marien avait surtout tenté de s'habituer à cette grande liberté qu'est l'université. Il y avait de longs débats politiques qu'il n'arrivait pas à suivre ; le jargon en honneur lui était abscons. Par contre il avait suivi les débats religieux, qu'ils fussent ceux des catholiques ou des protestants. Il en était arrivé à écouter les prêches des adeptes de Simon Kimbangu et il avait souffert de ne pas avoir souffert directement, comme ce martyr africain, de la colonisation blanche directe. Mais il avait dû à ses compatriotes politisés de nourrir sa pensée de concepts comme ceux de « néo-colonisation », « domination impérialiste », « exploitation capitaliste » et « paupérisation du Tiers monde ».

Ce qui l'avait choqué le plus à l'université avait été le souci de rationalité qui y régnait, exacerbé au point de lui paraître une névrose, une névrose typiquement occidentale. A l'occasion d'un cours d'histoire sur la Grèce et de la discussion publique qui suivit, il retint que ses compatriotes étaient contaminés par les idées blanches.

Professeuse réputée en France pour ses compétences, le Ministère de la Coopération l'avait contactée pour qu'elle donne un cours semestriel d'histoire ancienne dans une université africaine. Elle avait accepté par curiosité de voir de plus près ces pays. C'est ainsi qu'elle avait demandé d'aller enseigner dans un pays d'Afrique centrale plutôt que dans un pays du Sahel. Il lui avait semblé qu'elle y trouverait « une Afrique plus africaine ».

Avant la fin des cours, elle laissait toujours du temps pour une discussion. En France, elle avait du mal à obtenir que ses élèves s'expriment mais en Afrique, elle fut vite débordée. « Nous sommes les rois du discours ! » l'avait pourtant prévenue le Professeur Ngalla quand elle avait parlé avec lui des suites de ses cours. Un de ses élèves n'avait pourtant jamais pris la parole,

quoiqu'il fût particulièrement attentif. Elle sut vite le nom de cet étudiant toujours assis au premier rang, nom qui lui parut difficile à prononcer : Marien Tsetsi. (Non : Tsetsi Marien ! mais de cette faute, ses élèves ne se formalisaient pas !)

Son cours portait sur la mythologie grecque, elle y détaillait l'enchevêtrement des parentés, la complexité des correspondances, le foisonnement des attributs, le chevauchement des pouvoirs... Son ton avait-il été ironique ? En tout cas, Tsetsi Marien était brusquement intervenu avant toute la classe. Elle fut noyée sous le flot de paroles soudain libéré par le jeune homme. Les autres étudiants saisirent immédiatement de quoi il était question. Elle fut la dernière à comprendre.

La question n'était rien moins que celle de l'existence des dieux. A vrai dire, elle-même ne s'était jamais posée la question, mais pour Tsetsi, et quelques autres élèves qui avaient pris son parti, il était évident qu'ils avaient existé et qu'ils demeuraient maintenant, à ce que lui expliqua Marien, dans un vaste et vague cosmos où se tenaient également tous les autres génies et dieux des autres peuples...

- Sinon, Madame, avait dit poliment l'étudiant, comment expliquez-vous que des peuples en colonisent d'autres ? Le monde d'ici n'est que la suite du monde de là-bas, les forces du mal et celles du bien se disputent et les hommes de bonne volonté tentent de faire que le combat tourne pour le bien et le bon.

- Objection Votre Honneur ! avait crié un autre étudiant, dont elle avait déjà remarqué la finesse et l'humour. Dieu aime les généraux qui ont la meilleure artillerie !

Tsetsi ne s'était pas démonté pour autant :

- Et pourquoi certains dieux donnent-ils l'artillerie à leur peuple et d'autres pas ?

- Les dieux n'existent pas ! Dieu est mort ! cria le marxiste-léniniste de service, garant de l'orthodoxie des débats étudiants.

En quelques minutes, ce fut un beau charivari. Elle ne savait comment faire pour calmer le débat sans perdre la face, sans la faire perdre au clan qui avait rallié les thèses de Tsetsi Marien et sans renier les valeurs qu'elle était chargée d'enseigner. A vrai dire, la suite avait été tout aussi étonnante. Des élèves avaient fait remarquer que les blancs, même entre eux, doutaient autant de leurs dieux que des dieux africains. En conséquence, la discussion dévia de savoir si, en cette matière également, les Européens montraient du racisme et si leur ethnocentrisme était du racisme, ou bien si celui-ci ne commençait qu'avec l'occidentalo-centrisme... L'enseignante, ce jour-là, eut l'occasion de regretter la disparition des dieux car elle en eût bien prié un ou deux pour se sortir d'affaire. Cependant, comme le débat se poursuivait, indifférent à sa présence, elle quitta la salle le moment venu sans que personne s'en aperçût.

Peu de temps après, l'élève Tsetsi Marien disparut. Elle n'eut pas la curiosité de s'enquérir du jeune homme, ayant cru que son départ était de ceux qui rythment la vie universitaire.

Marien devait garder quelques amis de l'université, avec qui il correspondait :

11 juillet

Au Camarade Ndulu Joachim,

Salut à toi,

*Je t'écris de retour. Nous cheminons vers notre Afrique. Notre mère noire. Nous nous sommes allés à Nantes avec un ami du bateau, Patrick Hervieu qui en est. Le bateau a eu une avarie et on a dû retourner à Saint Nazaire. Pour ces trois jours Patrick m'a amené avec lui chez ses parents. Quand on a eu fini et qu'on doit s'en retourner chez notre navire, il restait de la nourriture, j'ai dit : "vous ne le donnez pas aux voisins ?", la mère m'a répondu : "cela ne se fait pas chez nous, et je ne les connais même pas." Vraiment les blancs ne sont pas fraternels entre eux et ils ne se disent pas bonjour de la porte à côté et se laissent mourir de faim.*

*C'est pour ça que malgré que les blancs soient si riches de naissance que beaucoup d'eux soient pauvres et qui traînent dans les rues sans rien pour manger ni boire et pas même un grabat pour dormir. On les voit sur des cartons quand un petit rebord du toit les protège de la pluie froide qui tombe continuellement dans ce pays. Nous les noirs nous sommes partageux et chacun trouve une assiette et un lit. Ils ne s'alment pas.*

*Les Français sont sales. Le matin tu restes comme la nuit t'a fait car il n'y a ni eau ni évacuation pour te baigner. Même chez Patrick il n'y avait pas de salle de bains pour en prendre un.*

*Je crois que ces observations peuvent t'intéresser cher camarade, c'est pour cela que je te les fais gratuitement et en toute conscience.*

*Avec mes camaraderies sincères,*

*Tsetsi Marien, matelot*

## 5

Quand Marien revint de la capitale après l'accident du Djoué, il était comme éteint. Il avait considérablement maigri car il ne mangeait pratiquement plus. Il était comme quelqu'un qui a décidé sa propre mort et se laisse partir. L'hôpital n'en voulut point ; interrogé, le docteur Guichard, qui avait un cabinet particulier en ville, estima ce cas hors de ses compétences. Marien refusant l'Eglise, la vieille se résigna à consulter la féticheuse Poba Madoline. Poba, décidément incontournable dès que la vie jouait ses tours.

Avec le temps, Poba Madoline avait fait de la mort de Mpoaty Ernest une péripétie douloureuse mais nécessaire dans un long combat dont la tradition kongo sortirait vainqueur. Elle-même était devenue une des sommités de la ville en matière de médecine traditionnelle. Dès qu'elle vit venir Kikuba Germaine accompagnée de Tsetsi Marien, elle sut que le destin, longtemps contenu, reprenait sa marche. Elle ne demanda aucun salaire, ce qui alarma Germaine plus que tout. Mais, pour sauver Marien, Kikuba Germaine se soumit et laissa la féticheuse officier selon les anciens rites.

Hébergé chez la guérisseuse au quartier de Mbu, Marien retrouva goût à la vie. La volonté lui revint ; il chercha du travail et en trouva au port et sur les bateaux. Il navigua, eut des femmes. - « Enfin ! » soupira la vieille. - L'aisance vint après tant d'années difficiles. Marien acheta un terrain dès qu'il obtint un emploi stable. Il y fit monter une maison de planches sur des fondations en ciment et Germaine y eut sa propre chambre. Elle cessa d'ailleurs de travailler et c'est Thérèse qui reprit son petit commerce de repas cuisinés. Avec son mari, Rémi, et sa fille Clarisse, infirme idiote, Thérèse vint vivre sur la parcelle et Remi y planta une case.

Un quotidien tranquille atténua, sans l'éteindre, l'inquiétude de Germaine. Elle connaissait, de la bouche même de Marien, l'incident du Djoué ; ce jour-là compta parmi les plus sombres de sa vie, elle faillit s'effondrer devant son fils quand elle entendit le récit de sa vision. Elle crut entendre une autre voix, c'était Mpoaty qui lui parlait : la même extase inondant le visage, le même espoir, la même passion. Les mêmes errements. Contre le désespoir qui la prit alors, elle dressa sa volonté entière mais il lui semblait qu'il la submergerait toute. Elle contint jusqu'au soir les larmes qui peuplèrent sa nuit. Une semaine durant, elle fut la proie du chagrin et dut s'aliter ; c'était la première fois de sa vie qu'elle était malade. Qui pleurerait-elle ? Son frère ou son fils ? La vie brisée de l'un ou le destin qui saisissait l'autre ?

Chez Poba Madoline, Tsetsi Marien avait trouvé l'assurance de la véracité de sa vision du Djoué ; la foi et la certitude emplirent son être. Et si, quelquefois, il devait un peu délaissé cette assurance, celle-ci était inscrite au plus profond de lui désormais : il était voué à devenir un de ceux qui, touchés par une grâce spéciale de l'au-delà, sont destinés à guider leurs semblables, à soulager leurs peines, à soigner leurs douleurs. Un jour, Tsetsi porterait le fardeau des hommes. Poba lui disait de prendre confiance : sa sirène, qui s'était manifestée à lui au Djoué, lui montrerait, au jour-dit, ce qu'il devrait faire et lui insufflerait la force d'âme nécessaire.

Ceux qui étalent au Djoué, ce dimanche où se scella le destin fatal de Sylviane Seznec, n'eurent des faits que l'apparence ; leur réalité mystique, leur essence, leur échappa : c'est cela que Marien devait décrire dans le cahier qu'il ouvrit quelques années après, quand, de nouveau, les événements se précipitèrent.

*Ce jour-là à la capitale a été un très bien grand jour de ma vie. Et je dois le marquer pour que ma postérité le garde. Le dimanche à l'accoutumée j'allais au fleuve me laver avec mon linge. Quand on vient de Bakongo où Norbert et moi on avait une chambre où nous habitions ensemble, il faut descendre la grande côte qui mène au fleuve après là où se jette le Djoué. Autant dire qu'il faut bien traverser le pont qui est à côté du dancing des Rapides. A côté d'une voiture enstationnée brillante comme l'or, il y avait une dame blanche avec une grosse natte du même jaune. Je la regardais très fort et elle a jeté son regard sur moi quand il y a eu un grand bruit avec un grand souffle puissant de tout l'air qui nous environnait. La voiture a été soulevée et elle est retombée sur la femme. Dans le monde de la réalité cette femme est morte comme l'ont dit la presse après, mais dans celui de ma vision je l'ai vue se redresser. Elle était comme la figure de femme des bateaux dans les films à voile, avec juste un torse et une tête, avec des bras éventuellement, mais les jambes on ne les voit pas car elles sont dans la coque du bateau ou dans une combinaison en queue de poisson, comme les syrènes, qu'on dit mamiwata dans notre patois. Elle ondulait vers moi comme un serpent très beau. Elle souriait et me disait : « Je suis venue de France pour te distinguer. » Elle a avancé sa main et moi j'ai avancé la mienne, mais nos efforts ont été infructueux, stérilisés par la distance qui ne cessait pas de continuer à grandir. Elle me disait : « Dépêche-toi, ils veulent nous séparer encore ! » Elle me parlait mais je n'entendais que de plus en plus mal comme si c'était par le téléphone. Et tout a disparu. Quand je suis revenu dans la réalité ordinaire, les gens autour de moi criaient et ils voulaient me tuer comme si j'avais tué la femme par sorcellerie. C'était le chauffeur qui a lancé l'accusation ignominieuse. J'ai cru que j'allais mourir comme un nègre des USA. Déjà je recevais des coups et blessures mais je m'en fichais de rien car j'étais révélé et heureux. Mais finalement j'ai été tiré d'affaire avec Norbert et on a pu aller au fleuve se reposer de toutes mes émotions. La femme qui a servi à l'incarnation de ma syrène s'appelle SYLVIANE Seznec, c'est une Française du Morbihan.*

Mais que sont les mots d'un récit devant l'extraordinaire vécu ? Marien avait renoncé à traduire tout ce que son être conservait de ce jour... Cet harmonieux serpent d'or brut, enlacé amoureusement au cou de la sirène, roulait entre ses seins sa masse rutilante... Et tout ce sang, tout ce sang qui coulait que le sable ne pouvait boire !

Il n'avait guère de souvenirs de la longue halte au bar-dancing Les Rapides ; il l'avait vécue dans un brouillard. Norbert l'avait ensuite entraîné vers le fleuve après l'avoir lavé et nettoyé comme on fait à un enfant : il avait le visage et les vêtements souillés. Il pleuvait dehors. Ils passèrent le pont sans attirer l'attention. Tout le monde, sous la pluie douce de mars, parlait de l'accident. Les deux amis s'en furent à la crique où ils se rendaient d'habitude. Face à eux, ils voyaient les pelouses vertes et les immeubles blancs de Kinshasa, au-delà des bouillonnements du fleuve qui dévalait vers la mer lointaine malgré les énormes rochers qui parsemaient son lit.

Une autre image de cette journée restait en Marien, c'était celle d'une bille de bois de deux mètres ou plus de diamètre qui gisait coincée entre deux rochers près de la crique où ils se baignaient. Deux hommes, armés de haches, la débitaient en bois de chauffage. Leurs ahans le berçaient. Les hommes paraissaient dérisoires devant l'énormité de la tâche qu'ils entreprenaient. Pourtant, leur petitesse ne les décourageait pas et leur travail avançait. Ils étaient deux fourmis dépeçant avec acharnement un débris ; ils oeuvraient, certains du but qu'ils s'étaient donnés. D'autres coups s'entendaient ce jour-là ; c'étaient ceux des casseurs de pierres, tout aussi dérisoires devant leur oeuvre que les bûcherons, qui délitaient les blocs de grès et brisaient ensuite les dalles pour en obtenir moellons et pierrailles. Le fleuve avait renoncé à les déplacer, l'homme ne se décourageait pas d'en venir à bout. Aidé par Poba Madoline, Marien avait compris la leçon : la patience fait toute la valeur de l'homme fragile et incertain ; la victoire est à qui ne renonce pas, même dans l'adversité la plus totale ; l'homme, par son acharnement, domine sa faiblesse absolue. L'intuition de son propre destin avait alors saisi Marien : cheminement patient dans une direction, avancée

continue malgré les reniements, les hésitations et les découragements, vers un but qui resterait encore flou tant que ne se serait pas dissipé le voile de chair qui enveloppait sa vie, sa vie que sa sirène destinait au service des autres.

## 6

La ville avait gardé le nom, traduit en français, que les Portugais inscrivent sur leurs cartes pour désigner la pointe sablonneuse noire de forêts qu'ils voyaient de leurs navires en mer. Seuls quelques villages, devenus des quartiers, avaient conservé des noms africains : Loandjill, Tié Tié, Nkuiku, Tchimbamba... Excepté l'éventail régulier des premières avenues du plan colonial, l'espace urbain avait été découpé selon un canevas orthogonal respectant seulement le fouillis initial de ce que furent les premiers noyaux d'habitation originels. En se coupant en angles droits, les rues délimitaient des blocs, partitionnés en cours rectangulaires ou carrées, les parcelles, sur lesquelles étaient construites les maisons. Mises à part celles de l'ancien quartier européen et du nouveau quartier résidentiel aux villas noyées de verdure, les parcelles du coeur de la ville étaient encombrées de maisons aux toits de tôle dont les murs étaient de planches ou de parpaings. L'espace non-bâti était nu et seuls quelques arbres verdissaient l'éclat d'argent des toits. Plus on s'éloignait des vieux quartiers qui bordaient le port, plus le tissu du bâti était aéré. Les propriétaires avaient le souci de planter des arbres : de ceux qui donneraient des fruits, de ceux qui donneraient de l'ombre. Dans le centre, les rues étaient étroites et recouvertes de goudron desquamé ; à intervalle régulier, un cloaque noirâtre signalait une borne-fontaine. Dans la périphérie, il n'y avait pas d'eau courante : des puits dans les parcelles pourvoient en eau ; la nappe phréatique restait toujours proche, alimentée par l'abondance des pluies. Les rues y étaient plutôt des routes, larges,

tracées à même le sable que camions et voitures labouraient d'ornières en séries parallèles ; à certains croisements de grands tas d'ordures ménagères servaient de point de repère, ils étaient ornés de corbeaux à col blanc, dont la robe paraissait bleue au soleil, ou d'échassiers aux pattes et au bec jaunes, au plumage virginal ; il arrivait que des oiseaux de mer vinsent aussi s'y ravitailler ; le criaillement lugubre des mouettes l'emportait alors sur les coups de trompette solitaires, coassements qui paraissaient de bizarres protestations contre on ne savait quelle injustice.

Dans la ville, il y avait deux gares. La principale, terminus de la ligne, était au port, l'autre se trouvait au quartier de Tié Tié, dont elle portait le nom. La première, de style français, datait des années trente ; elle était petite et élégante, couverte de tuiles rouges et construite de briques qu'éclairaient des rangées de pierres blanches. La seconde était une construction récente : c'était un long hangar de parpaings de ciment sales, couvert de tôles rongées de rouille. L'ensemble était d'une monotonie grise qui eût été triste si le flot animé des voyageurs, des badauds et des petits commerces ambulants n'en avait fait un marché animé et bruyant, d'une sympathique saleté. Entre les deux gares, la jeunesse voyageait gratis, s'accrochant aux trains paresseux pour se rendre au centre ville où la vie nocturne ruisselait de joie.

La ligne de chemin de fer allait de la ville, centre économique du pays, port sur la mer, à la capitale, centre politique et administratif, à la vie un peu éteinte, port sur le fleuve. Entre ces deux ports, les locomotives tiraient à travers les plaines fertiles de longs convois de wagons, qui se traînaient, poussifs, quand ils traversaient la chaîne forestée du Mayombe toute chargée de légendes, les unes remontant au plus profond de la vie des peuples kongo, dont elle était un sanctuaire, les autres datant de la colonisation française et des affres causées par la construction du rail. De Centrafrique, du Tchad, des centaines d'hommes étaient venus y mourir, « un par traverse » avait déclaré Mpoaty Ernest.

Par sa vie turbulente et intense la ville séduisait qui y passait et, quand on devait la quitter, on se disait, qu'on y ait été heureux ou malheureux : « J'ai

vécu une belle aventure ! » Tel fut le cas de Nyuma Norbert quand il vint la première fois dans la ville rendre visite à Marien. Il eut le coup de foudre pour cette ville ; il sut qu'il y reviendrait. C'était le temps de la petite saison sèche d'été, autour de Noël, avant que la grande saison humide n'abatte sur la ville son long rideau de pluies. Norbert y revint ensuite souvent, pendant les saisons sèches de l'hiver austral, en août surtout, mais il ne s'installa définitivement à la ville qu'après ses études, quand, ayant réussi dans un bon rang, il put choisir et se faire affecter à l'hôpital Sicé.

Nyuma Norbert était de grande taille, et avait le teint d'un noir terne. Ses yeux s'enfonçaient sous un front bombé et il portait une barbe taillée mince qu'il avait laissé pousser après son renvoi du petit séminaire par le père Le Rouge de Guérard :

- Mon Père, lui avait dit Norbert d'une voix empreinte d'une douce modestie, je ne cesserai jamais de penser à vous, je vous assure de toute ma piété filiale et catholique. Je ne cesserai jamais de prier pour mon salut et le vôtre et j'accepte votre décision comme une épreuve de Dieu.

Le visage de Norbert s'était éclairé de la satisfaction d'avoir bien parlé. Le supérieur avait senti son sang bouillir :

- Mon fils, mon très cher fils, avait-il répondu d'une voix onctueuse (digne écho du ton douceâtre de Norbert qui n'allait quand même pas lui donner des leçons, l'hypocrite !) Dieu, croyez-moi, n'entend rien au commerce. Nulle épreuve ne vous est offerte. C'est d'une simple séparation dont il s'agit. Pour raison d'affaires... d'affairisme. Pourquoi ne pas aller exercer vos remarquables dons ailleurs ? le petit séminaire est bien trop petit pour vos talents.

- Vous êtes raciste, avait réparti Norbert avec aplomb.

- Mon petit Norbert, si j'ose m'exprimer ainsi vu votre taille, je vais être très clair : vous n'êtes qu'un voyou, pas très intelligent (le visage du jeune homme

se crispa. Touché !) mais malin. Je vais vous montrer comment je ne suis pas raciste, ce sera ma dernière leçon, une leçon de correction.

Le Rouge de Guérard, qui était resté tranquille pendant sa tirade, s'était brusquement redressé de sa chaise et avait tonné de sa voix forte qui terrorisait tout l'établissement :

- Je vais te foutre mon poing sur la gueule !

Il avait détaché chaque syllabe, il avait avancé sa main ouverte pour saisir l'élève par la chemise. Cette main avait paru monstrueuse à Norbert qui avait rompu son immobilité et s'était enfui suivi par un gros rire. Le rire était gros comme le poing qui allait, l'instant d'avant, le frapper. Il avait couru dans l'escalier suivi par la voix, il avait foncé dans le jardin, mais le rire y était déjà ; ce ne fut que derrière la haie que la tonalité devint moins terrifiante et, qu'enfin, les arbres absorbèrent les éclats du supérieur.

- N'avez-vous pas honte mon Père ?

Passard était sur le pas de la porte, regardant Le Rouge de Guérard, suffoquant, qui riait aux éclats, se tenant les côtes.

- Non, avait-il répondu dans un hoquet joyeux, essuyant son visage ruisselant de larmes.

La petite vexation qui lui avait été infligée ce jour-là fut vite surmontée. Nyuma Norbert médita ce que Le Rouge de Guérard lui avait dit. C'était vrai qu'il s'était bien débrouillé au séminaire ! Le menu trafic d'amulettes, en particulier, avait procuré au jeune homme un pécule qui n'avait rien de négligeable. La capacité de Marien à convaincre leurs autres condisciples de la valeur des gris-gris lui avait paru pleine d'intérêt. Marien était aussi très désintéressé, et cela plut beaucoup à son ami. Au contraire de Marien qui voulait poursuivre des études à l'université, Norbert chercha une voie qui le mènerait aux affaires. Il tenta une école de comptabilité, mais il vit très vite que ce n'était pas une branche où l'on faisait fortune : les professeurs qui y

enseignaient en étaient la preuve. C'est ainsi qu'il se prépara au concours d'entrée à l'école d'infirmiers, auquel il réussit.

Norbert n'aurait pu expliquer ce qui l'avait poussé vers la médecine. La proximité de la maladie et de la mort, la facilité avec laquelle on met la main au porte-monnaie quand l'une ou l'autre vous accroche, participaient aux raisons qui l'avaient décidé ; il y avait aussi les discours de Marien, qui savait si bien parler de la santé du corps et de celle de l'âme, indissolublement liées : « La santé c'est comme l'eau, disait-il, celle du corps est l'oxygène, celle de l'esprit, l'hydrogène, vous n'aurez pas l'eau de la vie si vous ne savez pas les unir l'une à l'autre. »

Quand Norbert vint pour la première fois dans la ville, le Noël après l'accident du Djoué, il fit connaissance de Poba Madoline et, pour une rencontre, ce fut une rencontre ! C'était à croire que le destin l'avait préparée. Nyuma Norbert trouva Poba Madoline comme un autre eut inventé un trésor. Cela se passa quand elle vint traiter la petite Clarisse par une de ces cérémonies dont elle détenait le secret. Quand il la vit soigner la *tchitomi* avec tout ce théâtre de gestes et de paroles puisé au coeur historique du peuple, son dessein le plus obscur lui apparut clair. Yeux révoltés et membres tremblants, par chacun de ses gestes, la soignante parlait. Lapidaires ou labiles, les paroles étaient pierre et eau ; plus profondes que la nuit, plus claires que le soleil, elles s'adressaient à l'âme par leur chair même. Le corps frémissait, l'esprit s'élevait : Nyuma Norbert reconnut sa vocation. Il voulut rester près de la vieille, mais celle-ci le lui interdit : « Non, tu n'es pas, comme Marien, frappé par les génies, tu es seulement touché par leur grâce. Tu es fait pour exister dans le monde du jour. Tu auras femme, enfants, métier. Mais tu es l'ami de Marien, le bien-aimé élu d'une sirène, et tu l'aideras dans ce qui devra être vécu pour que s'accomplisse les volontés qui le possèdent. Rien n'est dû à la chance : l'accident et le sacrifice de la femme, la vision de la sirène venue annoncer qu'elle dirait son message à Marien, la naissance de Clarisse la *tchitomi*, elle aussi une *mamiwata* venue dans la famille auprès de Marien pour l'aider dans l'affermissement de sa vocation. Et moi aussi je suis

là, lien entre Mpoaty Ernest, le propre frère de la mère de Marien, un des génies qui habitent notre terre, et ce temps d'aujourd'hui, alors que la parole des ancêtres reprend vie, maintenant que les blancs sont partis. Non, Norbert, va reprendre et achever tes études. Quand tu reviendras, il y aura à construire ce que Marien mandera de construire. Toi, tu es jeune et tellement attaché à la chair, aucun sacrifice ne te sera demandé, alors que Marien, le Nommé, devra renoncer au monde des apparences, au monde du plaisir des sens. Illusions du coeur, bonheurs de la chair, joies de la génération, tout cela, pour Marien, est interdit. Si les génies marquent ainsi certains hommes, c'est pour que les autres puissent jouir en paix de la beauté du monde visible, dont tu es ! »

Nyuma Norbert accepta, confiant dans la voie que venait de lui tracer Poba. Il acheva ses études, brillamment d'ailleurs, car la volonté qui lui avait été insufflée resta constante au cours des années. « Un jour, se répétait-il, je serai riche ! » Il se voyait serviteur d'un grand homme, d'un saint, dont le contact permanent avec les divinités africaines répandrait la prospérité sur ceux qui l'aimeraient. Par la grâce des génies et les vertus de la médecine, ils soigneraient les hommes que le malheur frappe. Il fallait attendre ? Soit ! Norbert avait la certitude tranquille de l'ambition. Dans l'attente, il se livrait à quelques petits trafics qui profitaient à tous. Quand il eut les clefs de l'armoire médicale, il partagea avec quelques collègues les menus avantages qu'il sut en tirer. Il aimait à voir la reconnaissance qui se lisait dans les yeux des malades à qui il vendait les remèdes, des remèdes auxquels, peut-être, ils n'auraient pas eu droit s'il n'avait pris sur lui de les aider ! Il se faisait payer aussi les soins, surtout ces piqûres qu'on aime tant, auxquelles on attribue tant de vertus. S'il ne s'était pas fait rémunérer (avec quel tact d'ailleurs !) Il aurait peut-être amoindri l'effet de l'eau bénite qu'il mettait dans les seringues, à doses homéopathiques car l'eau bénite, la vraie, était difficile à se procurer. Norbert savait comprendre la souffrance des corps douloureux et le désespoir des parents, aussi aimait-on avoir à faire à lui. L'affection dont il se sentait entouré et le profit qu'il en retirait renforçaient encore son assurance.

## 7

Le premier Noël après sa vision du Djoué avait été pour Marien un Noël pieux. Il priait souvent à l'église aux pieds de la statue de plâtre représentant la vierge et son enfant. La robe bleue étoilée, les chairs roses à l'excès, les sourires béats accueillait les prières qu'il faisait à genoux. Il récitait ses prières catholiques, en composait d'autres, en français ou en monokutuba, dont la prosodie s'inspirait de celles que disait Poba devant l'infirme Clarisse. Cette plété avait d'ailleurs fort impressionné Norbert en visite et l'avait convaincu que son ami était habité par une vocation peu commune.

Autour de Marien une lutte sourde opposait Germaine à Poba, que suspendit un premier engagement au port. En effet, au grand dam de Germaine, Poba avait profité de la présence de Marien en pension chez elle pour l'amener à ses vues. Elle lui parlait de la tradition kongo, des clans vill et yombe, des relations qu'ils entretiennent avec les groupes pygmées de la forêt. Elle lui parlait de Mpoaty, son oncle, mort sous les coups des Français, trahi par les noirs qui l'avaient enterré comme un chien et dont on ne retrouverait jamais la tombe. A son contact, Marien avait reparlé la langue de ses ancêtres, le vill, oubliée lors de ses années de séminaire où l'on apprenait le latin, étudiait en français et où, entre eux, les séminaristes parlaient en monokutuba. Poba l'amenait à accepter l'idée de se retirer quelque temps dans le Mayombe, ces forêts accrochées dans les montagnes où demeurent encore des êtres devenus mythiques : gorilles grands comme des rocs, paresseux griffus au pelage soyeux, serpents à deux têtes... Germaine, quant à elle, ne pouvait lutter qu'en faisant traîner toute décision. Elle avait présent à l'esprit le sort de son frère. D'autres qu'elle eussent craint pour leur vie, mais la vie de Germaine, c'était son « fils », le reste lui était indifférent. Il est vrai que Poba, qui en avait les pouvoirs, n'était pas femme à tuer. Et puis, elle était trop sûre de sa victoire : le neveu tiendrait la destinée de l'oncle, il saurait mobiliser, pour le salut de tous, les énergies de l'autre monde, sa vocation

s'affermirait et il n'échapperait pas à son destin. Les hésitations de Marien firent cependant pencher la balance en faveur de sa petite mère. Alors qu'il déambulait au port, on lui proposa un vrai travail, pas un de ces petits boulots qu'il avait eus jusqu'à présent. Il accepta ce poste, le départ était le lendemain. Il fallait savoir lire et écrire, avoir des papiers en règle, dire oui, monter sur le bateau. D'autres engagements suivirent et, durant quelques années, Marien navigua, allant d'un bateau à l'autre au gré des affrètements, toujours bien accueilli car sérieux et modeste. Il fumait peu, ne se saoulait pas, était honnête, travailleur, obéissait. Il devint compétent, indispensable ; il obtint un engagement permanent à la Compagnie maritime intercontinentale.

On peut oublier la vie, la vie, elle, ne vous oublie jamais. Marien put croire quelques années que les traces de l'accident s'effaceraient, Germaine pensait que la sirène avait lâché prise et que Poba avait renoncé. La navigation devint une monotonie tranquille ; le quotidien paisible permettait à Germaine de construire de nouveaux espoirs. Marien acheta une parcelle dans le quartier nouvellement loti des Trente deux hectares. Thérèse avait cessé d'appeler Poba à chaque malaise de la *tchitomi* : elle avait fini par accepter l'infirmité de Clarisse. Norbert lui faisait une piqûre de temps en temps. Germaine espérait ; à certains moments elle finissait par croire que tout le passé n'avait été qu'un mauvais rêve, que l'avenir de Marien était banal, banal comme le bonheur, paisible comme le sommeil d'un enfant rassasié. Comme si le destin que promettait la féticheuse avait fini par s'évanouir, tel, au matin, les affres d'un cauchemar.

Mais Poba ne désespérait point. Elle avait attendu tant d'années depuis la mort de Mpoaty Ernest qu'elle ne voyait pas passer le temps et savait calmer les impatiences de Nyuma Norbert. Elle avait su interpréter la vision du Djoué et était certaine de son verdict : une *mamiwata*, un génie de l'eau, une sirène donc, était apparue à Marien ; on en ignorait le nom et le dessein, mais un jour on saurait. Certes Marien s'écartait souvent de la voie de la prière, mais à travers ces errances et malgré les traverses que rencontrait sa vocation, il

avançait en connaissances : celles des blancs, qu'il apprenait sur les bateaux aux équipages si divers, celles des noirs, que Poba complétait à chacune de ses visites. Quand il débarquait, après avoir salué Germaine, il venait la voir, toujours accompagné de Norbert. Avant de reprendre la mer, il y retournait ; il s'agenouillait, elle le bénissait. Si elle avait des malades en soins, elle parlait d'eux, des maux qui les frappaient et de leur origine. Elle savait capter l'attention de l'élu par de multiples récits, filet épervier que l'on jette dans l'eau et qu'il faut laisser reposer avant de le tirer. Elle attendait que l'esprit de Marien se prenne aux rets qu'elle plaçait, elle, instrument d'un dessein transcendant.

Poba Madoline attendait Marien comme elle savait attendre le retour de la santé chez ses patients ; elle connaissait trop bien ces longues gestations durant lesquelles l'avenir se construit. Ainsi se forme, au sein de sa mère, le corps de l'enfant à naître. Elle savait que les choses mûrent selon leurs lois et pas selon nos impatiences. La vie, la vraie vie, celle que lui inspirerait la sirène, fondrait un jour d'illumination sur Marien. Il accomplirait alors ce qui lui était tracé.

Une nuit, une équipe d'hommes de l'Electricité nationale, équipe dirigée par le contremaître Nzungula René, un habitué du Bataclan, se débattait avec un transformateur qui disjonctait d'une manière répétée. Nzungula comprit que le problème n'était pas un de ces problèmes d'électricité qu'il connaissait si bien. Ce ne pouvait être qu'un problème mécanique : le ressort du disjoncteur était « fatigué », il fallait l'aider à résister ; la solution était simple, elle l'illumina et ravit l'équipe de fierté. Il fit placer entre le mur et la manette, pour maintenir celle-ci en position de marche, un rail trouvé là, une poutrelle de fer inutilisée lors de la construction du transformateur. Les cinq hommes, la tâche accomplie regardaient avec satisfaction leur oeuvre : la manette restait en place ! Mais un grand éclair blanc illumina le réduit et consuma les hommes. Nzungula René et trois ouvriers restèrent dans la position décontractée dans laquelle la déflagration les avait surpris, leurs cadavres

carbonisés collés au mur. Le cinquième membre de l'équipe, un nommé Ngulu Théophraste, survécut, choqué : la langue de feu ne l'avait qu'effleuré alors qu'il sortait chercher la bière de la victoire.

Il y eut en ville un vent de panique chez les parents et les collègues des décédés. Comme il n'y avait pas de faute professionnelle, ainsi que le soutint si brillamment la dialectique syndicale, il fallait trouver des coupables... Twini Marie-Espérance, Tata Ngudi, Tchitula Kevin, Poba Madoline et les autres féticheurs, mages, devins et charlatans qui pullulaient dans la ville furent mis à contribution pour dévoiler les machinations sorcières. Ils eussent bien trouvé des accusés par camions entiers si le maire de la ville n'était intervenu avant que la chasse ne se déclenche. Il réunit les praticiens de renom et les responsables des Eglises en conclave et les fit conclure à une « malveillance généralisée sans précision » comme le publia la presse. Il finança des cérémonies propiatoires assorties de menaces de retournements de sorts pour qui recommencerait cette « malveillance vraiment exagérée ». L'ordre revenu, les quelques décès de vieillards qui survinrent ces semaines-là reçurent une interprétation conforme à la tradition qui veut que rien ne se produise qui soit innocent.

Cette agitation, qui secoua la ville quelques semaines, fut l'occasion pour Marien de renouer avec le vif des croyances de Poba Madoline. Il fut, comme chaque citoyen-camarade qui habitait la ville, profondément choqué que les coupables ne fussent pas châtiés. Mais, ayant repris son quant-à-soi, il devait écrire plus tard sur son journal avec une plus juste mesure des choses :

*Mon amitié avait été endeuillée. Je voyais souvent Nzungula René au bar du Bataclan et c'est bien vrai qu'ils sont décédés des suites accidentelles d'une machination trop nocturne pour être honnête. Leur décès magique est quelque chose qu'il faut lutter contre et condamner. Ce décès montre trop bien les pratiques sorcières de mes contemporains. Mais tuer les coupables ne sert à rien, il faut sauver les âmes pour sauver les corps.*

*Ma Syrène éclairez-moi de votre voix d'électricité.*

## 8

La pré-naissance, ce doit être comme des mois en mer. On se laisse bercer au gré d'un vaste clapotis, on entend et on respire du même rythme que le cœur de la mère... Cette réflexion vint souvent à Marien alors qu'il naviguait et que l'eau était si présente autour qu'elle semblait même recouvrir le navire. Quand il n'était pas de service, Marien aimait à se tenir à la proue, à recevoir en plein visage le message de la mer. Il se laissait flotter sur le ventre du navire, balancé par le même mouvement, plongeant quand il plongeait, allant d'un côté et de l'autre quand il roulait... Il laissait sa tête dodeliner comme s'il dormait, il vivait accordé au navire, et le navire vivait accordé à la mer. Marien sentait battre son sang au rythme puissant des machines et c'est son sang même qu'il sentait dans cette odeur mêlée d'huiles et d'embruns. Ces heures de veille, qu'il prenait sur son temps de repos, étaient tissées d'une méditation dont il ne saisissait pas l'ample mouvement. D'elle naissaient des images, se construisaient des souvenirs à partir de faits qui avaient été si fugaces que Marien n'avait pu leur prêter toute l'attention voulue quand il les avait vécus. Durant ces heures de solitude intense, un bonheur épais l'envahissait ; il sentait s'élaborer en lui des pensées venues d'un autre monde que le sien. C'est ainsi que le temps passait à naviguer. Cette vie en mer l'emportait sur la vie à terre ; elle devenait la vraie vie, la seule qu'il importât de vivre pleinement. Un rêve indéfini le prenait, qui eût pu le bercer jusqu'à la fin des temps si le destin, jugeant la méditation suffisante, ne s'était rappelé à lui un jour.

Le porte-conteneurs *Le Cavalry* roulait sa masse sur celle, opaque, de la mer, la fendant pour laisser un bouillonnement blanc bifide dont les langues s'écartaient à l'infini, où elles s'effaçaient. Marien se tenait appuyé contre la rampe de bâbord arrière, regardant la mer aux reflets bleu profond. Du pont

supérieur un cri retentit et les hommes se regroupèrent : au lointain des moutonnements apparurent. Des marsouins ? Des dauphins ? Ce n'étaient pas des baleines, qui sont plus grosses et moins nombreuses. A son tour alerté, le capitaine monta sur le pont supérieur où tous ceux qui n'étaient pas de service se regroupèrent. Il avait ses jumelles allemandes. Il en était si fier que leur acquisition relevait, nul homme de l'équipage n'en doutait, d'un fait d'armes trop glorieux pour que son héros le racontât jamais (et c'est ainsi que s'était construite dans les conversations des marins une légende aux nombreuses variantes). Le capitaine Martin Oust regarda longuement. Sa mâchoire bougeait comme s'il mâchait, et sa barbe s'agitait. Marien fixait alternativement le gros homme à courte taille, aux cheveux et aux poils noirs, et la mer avec son troupeau d'inconnues que marquait l'écume.

- Des lamantins ?!

Le verdict du capitaine disait l'étonnement.

- On n'est pas loin de la terre ? supputa une voix.

- Non, mais quand même, c'est rare. C'est la première fois que j'en vois. J'en ai entendu parler : ça veut dire qu'il doit y avoir une source d'eau douce en pleine mer. C'est curieux...

- Prêtez, Capitaine ! Capitaine ! à moi ! Capitaine ! suppliaient plusieurs voix tandis que des mains avides se tendaient vers les jumelles. Martin Oust dut se défendre et ordonner qu'on le laissât voir, puis il tendit les jumelles à Marien resté silencieux :

- Regarde, toi !

Marien ne vit guère que des masses plonger et se jouer à la surface de l'eau.

Les moutonnements s'éloignèrent.

- Des lamantins ! autant dire des sirènes ! reprit Martin Oust en récupérant ses jumelles, chez toi on les appelle des *mamiwata* ! Chez nous, il y avait une reine qui chantait comme elles...

Sa voix était joyeuse, l'équipage sentit le souffle du bonheur qui l'habitait. Une agitation fiévreuse prit les marins. Chacun commenta l'événement, la monotonie de la navigation était rompue et il n'était pas question de laisser s'effacer l'excitation que l'on avait ressentie.

Des lamantins ! Des sirènes ! Des *mamiwata* ! On avait vu ? Le capitaine oui ! Certain ? Positif ! Marien aussi ! Qui avait entendu ? On avait trop crié ! Pourtant ! Derrière les cris ? Non, ce n'était pas le vent ! Oui, quelque chose, un chant, un chant avait été perçu !...

Marien n'entendait plus la conversation qui suivait son cours. Des *mamiwata* ! Les sirènes étaient donc revenues lui faire signe ! La sienne devait se trouver avec elles, à moins que ce ne fussent ses filles ou ses servantes. Poba avait eu raison, c'est bien une sirène qui était venue au Djoué, profitant de la mort de la Française pour lui parler ! Bouleversé, il s'éloigna des autres marins sous le regard du commandant, étonné de l'effet de ses évocations, qui fut le seul à remarquer le visage décomposé de Marien. Quant à l'équipage, il réagissait comme Oust l'avait prévu, cette apparition le replongeait dans des légendes anciennes toujours vivantes au cœur.

- Réveille-toi, on te cherche : le commandant te demande !

C'était le radio qui avait retrouvé Marien perdu dans ses prières muettes et qui paraissait endormi sur un rouleau de cordages lové sur le pont de proue.

- Vous m'avez appelé ?

Marien posa la question en ouvrant la porte alors que le « Entrez » de Martin Oust résonnait encore dans la cabine.

- Tu vois ce cahier ?

Sur la table accrochée au flanc du navire, juste sous le hublot, était disposé un cahier, qui paraissait être un livre de comptes, mais c'était le journal de bord que le capitaine avait la coquetterie de tenir.

- Ouvre-le !

Marien obéit avec des gestes respectueux. Il leva le bloc de feuilles de papler glacé au dessus du large ruban de velours rouge qui marquait la page en cours comme au séminaire quand, anagnoste du jour, il lisait au réfectoire la vie des saints aux séminaristes silencieusement attablés.

- Tsetsi ! écris qu'aujourd'hui nous avons vu des sirènes en pleine mer, que leurs chants nous ont séduit et que nous avons failli les rejoindre par dix mille peds de fonds. Enfin... Ecris ça comme tu voudras. Mais toi et moi, on a vu !

Marien restait Interloqué. Sous la broussaille des sourcils noirs, les yeux du capitaine étaient autoritaires, mais sa voix se fit moins rude :

- Ecris donc ce qu'on a vu en mer. Toi au moins tu es bien d'accord que c'était des *mamiwata* ; tous ces mécréants de marins n'y ont vu que des marsouins ou des dauphins, les moins perdus ont reconnu des lamantins, malgré la distance, l'éloignement de la côte et le doute. Mais ils ont peur des seins de femmes alors que nous sommes à plusieurs jours de notre prochaine escale. Ah ! les incroyants qui refusent la dimension... métaphysique... étrange... de cette existence. Etrange, oui, étrange.

Sa voix se fit douce :

- Ecris, Marien, sur ce livre de bord, la vérité telle qu'elle nous est apparue. Mais si tu écris le jour, n'écris pas l'année car les années ne sont pas à la mesure de l'homme.

Martin Oust prit le jeu de cartes sur sa couchette et se mit à le battre et à le disposer afin de tromper son attente. Tsetsi Marien, sa tâche accomplie, prit congé de lui sans qu'il modifiât sa position et seul un signe de tête du commandant avait fait comprendre au jeune marin qu'il pouvait disposer. Mais dès la porte fermée, le capitaine se précipita sur le cahier et lut :

17 février

*Aujourd'hui, au large de l'Afrique, dans une mare d'eau douce au sein de l'océan, se baignaient des êtres que païennement on appelle lamantins mais que les blancs disent SYRENES et nous les noirs MAMWATAS. Nous les avons bien vus dans leurs manteaux d'écume immaculée et certains ont entendu leurs appels qui s'adressaient au coeur et non pas aux oreilles car la route du bateau n'a pas croisé la leur et nous n'en avons pas su plus rien. Celui qui fait le conte rendu c'est TSETSI Marien, matelot sur LA CAVALLY au retour de Dakar.*

Sa lecture faite, Martin Oust prit à son tour le stylo et écrivit :

*Oh le barrit des lamantins vers Katamague hô ! quand il ébranlait les villages nocturnes.*

Il hésita à mettre l'auteur puis se contenta de rajouter des guillemets à la citation de Senghor. Il feuilleta son cahier, remontant le temps. Il relut le poème recopié des *Amours* de Ronsard qui parlait aussi de sirène, mais de sirène refusée. Oust n'en était pas là. Il désirait. Il retrouva la première des lettres qu'il cherchait, elle portait comme date le 15 juin :

Ecaillé de lumières le fleuve  
 où chantent les syrènes aux cris de vaches  
 déroule la paix spacieuse de son accomplissement  
 Course liquide à l'image du silence

Et les pacifiques forteresses grises de terre crue du Debo  
 se dressent  
 illuminées par les doubles boucliers d'ébène  
 où se reflète le ciel autour de leur centre opaque

Il chercha encore. La lettre d'Abaris, écrite sur un méchant papier d'écolier, venait enfin au jour. Elle ne portait pas sa signature mais seulement ces quelques lignes et son poème :

*Envoyé par un vieux copain du Chili, de Puerto Natales, Provincia de Ultima Esperanza, 52½ Parallèle*

*Du vieux marin d'âme à l'âme d'un vieux marin :*

Le dit d'Aaermour

Les sirènes des mers  
Sont des femmes un peu  
Vaines, d'amours amers  
Sur des lits de ciel bleu

Les sirènes des mers  
Vaines amours, de peu  
Femmes, aux goûts amers  
Ont des ciels de lit bleus

Les sirènes des mers  
Femmes d'amour pour peu  
Aux lits du ciel amer,  
Vaines nous font des bleus

8 juillet

Il relut plusieurs fois le texte et revint à la note que Marien avait écrite. Il se décida à y rajouter :

*Quand, du Saloum à la Casamance les lamantins migrent, ils s'abreuvent à la source Nirfân qui sourd, douce comme le miel, au creux le plus salé de la mer.*

Il attendit, tout à l'écoute des faibles mouvements qui l'agitaient, un léger souffle d'espérance angoissée à l'âme. Il restait la plume en l'air, voulant écrire quelque chose encore sur la rencontre mythique de quelques vaches marines au milieu de l'océan, mais il se rendit compte qu'il aurait plutôt eu envie d'écrire sur les superstitions et les légendes laissées au pays, à Kerio, où les eaux de l'Étel se fondent à l'Atlantique, où résonnent les lugubres appels des sirènes que lancent, dans la brume épaisse, les canots des mareyeurs. Y répondent parfois les meuglements d'autres vaches depuis des prairies mourant à la ligne de la plus haute marée. Parfois, le mugissement se charge de détresse. Alors les hommes mettent leurs cirés jaunes, prennent leurs

torches dont la lumière fait une boule dans l'atmosphère laiteuse, et s'en vont tirer de la vase la bête imprudente qui s'est égarée à brouter l'algue rejetée par le reflux et qui, enlisée dans la boue noirâtre de l'estuaire, appelle. Et parfois aussi ces mêmes hommes, dont les ancêtres naufrageurs mettaient une lampe allumée entre les cornes de leurs bêtes pour attirer le navire égaré et le piller quand il s'était brisé ou échoué, -et la vase de l'Étel garde les corps des marins suppliciés-, prennent la mer pour aider des Inconnus perdus entre brouillard et eau, à qui ils offriront le gîte, la soupe et la gnôle fumantes de la vie.

Les jours d'inquiétude, les voix se baissaient à Kerio pour évoquer les légendes enfouies dans les mémoires. Martin Oust ne pouvait dire pourquoi il avait pensé à des lamantins devant les moutonnements épars sur ce grand espace d'océan clair. Les légendes de tous les peuples les disent presque humains, ou au-delà de l'humain, à cause de leurs voix lamentables la nuit et des mamelles de femmes de leurs femelles. Réputées bénéfiques ou perfides, restant proches de l'humanité dont les hommes ont peur d'être chassés, les vaches marines sont honorées et craintes, et massacrées comme le sont les peuples. Martin Oust imagina ce qu'étaient les soirées dans ces villages nègres aux lisières d'eaux et d'arbres : la voix basse des hommes auprès des braises sous les auvents, alors que la pluie rendait intime l'étroit cercle des hommes, ou que le brouillard tissait un cocon autour du foyer et faisait plus chaude, plus tendre encore la chair de la mère et plus fragile celle de l'enfant. Il ressentit comme un remords. Il voulut rappeler le matelot, dire à Tsetsi... Mais cette pensée lui parut ridicule, il se résigna à son rôle de commandant. Nécessaire est la distance que les hommes mettent entre eux-mêmes et ceux à qui ils confient leurs destinées, se libérant ainsi de toute autre charge et de tout autre souci... Il ferma le cahier, prit un cigare, se versa un Barbancourt d'Haïti et chassa l'incident de son esprit. Mais quelle idée de tenir un cahier de bord ! Comme si l'on en était encore aux temps de la marine à voiles, où n'existaient ni radio ni satellites et où les sirènes peuplaient des mers ignorées appelant les marins enclos dans la solitude de leur barque.

Assises sur les rochers perfides éparpillés dans l'immensité des océans, elles baignaient de soleil leur nudité ; le ciel explosait de couleurs sur les rondaches de chair de leurs seins, au centre obscur comme le sommeil. Les hommes, alors, étaient plus grands qu'ils ne le sont aujourd'hui. Et leurs rêves aussi étaient immenses. Chasseurs de terre ou chasseurs de mer, armés de leurs lances fragiles et de leur courage de fer, ce n'est pas une poignée de vaches marines égarées au large qui les eût impressionnés. Le cœur gonflé du vent de l'espérance, ils sillonnaient les grands espaces déserts, rencontrant sur leur chemin des baleines qui étaient des îles, des éléphants qui étaient des montagnes, et dont le nombre le disputait à l'infini lui-même. Ils avaient peuplé l'espace d'êtres semblables à eux : des dieux glorieux ; ils avaient chargé leurs espoirs les plus secrets dans des créatures de rêve, à l'image de leurs femmes inaccessibles, dont la poitrine était un bouclier et le secret des jambes jamais rompu. Leur corps était la clé de tout mystère. Alors, la vie n'avait pas le goût insipide du quotidien, elle ne bégayait pas, l'homme vivait les vies qui lui étaient données comme autant d'aventures grandioses, dont chacune pouvait être payée de la mort, car chacune était la vie même.

## 9

La vision des sirènes en mer bouleversa Tsetsi Marien. Il se mit à rêver, non pas de ces rêves brouillons que chacun fait, mais des rêves précis, circonstanciés, qui le tiraient du sommeil et le maintenaient éveillé. Il s'interrogeait sur son existence et sur son passé qui prenaient, à la réflexion, d'autres tonalités ; ils se revêtaient d'autres couleurs, prenaient d'autres dimensions, se chargeaient d'autres sens. Des signes, d'obscurs, devenaient clairs ; des incidents anodins contenaient un message, pesaient un destin ; des événements se vidaient de leur contenu, devenaient inessentiels, inutiles scories d'un feu qui se nourrissait pourtant de tout et éclairait d'une lumière

vive des recoins ignorés. Il lui sembla que les longues méditations en mer donnaient enfin leurs fruits après une longue latence. Il était de ces graines du désert qui germent quand vient la pluie, alors que, dans leur long sommeil, elles n'avaient osé rêver la fleur, n'ayant jamais su l'eau.

Durant les jours qui suivirent l'apparition des *mamiwata* déguisées en vaches marines (comme Elle s'était déjà, au Djoué, déguisée en mourante), Marien fit son travail mécaniquement et se remit à prier comme Poba Madoline le lui avait appris : la paume des mains tournée vers le ciel tout-puissant.

Qu'un bateau prenne une lame par son travers et il rompt ses amarres ; il tourne sur soi au gré des vents et dérive car nul ne peut plus le diriger. Marien avait été ce navire démanté de son éviction du collège des pères à sa vision au Djoué. Sa longue convalescence fut un calvaire quand il vit Germaine, qu'il aimait, s'opposer à Poba, qu'il admirait. Il s'était précipité au premier engagement sans avoir à trancher si l'une avait raison sur l'autre. A ne plus parler d'elle, la sirène s'était effacée. Même Poba se taisait ; seul Norbert tentait de l'évoquer, sans jamais vraiment oser...

Les années passées à naviguer avaient été tranquilles, bien que rendues difficiles par des engagements temporaires et Marien avait parfois connu des mois de chômage. Dans son travail, il lui arrivait de tomber sur des patrons sordides, comme Monsieur Thomas, un *tchibamba* d'une île française, que les blancs appelaient Nénesse et les noirs Casse-Couilles, un contremaître de la savonnerie, grand maigre avec lunettes, aux cheveux frisés serrés, au teint trop pâle et aux traits trop épais. Il y avait celui que l'on appelait Cul-de-singe, rouge et gras, qui sévissait au port... Marien avait parfois le sentiment de ne connaître que des tortionnaires chez les blancs : Le Rouge, Cul-de-singe, Casse-couilles, Fouille-merde... Pourtant, quand il pensait à eux, il pensait aussi à ceux qui avaient su capter son amitié et qui l'aimaient bien, comme Passard, Oust, Congard, ce dernier tellement malheureux de ne plus recevoir la visite de son ancien disciple.

Dès qu'il eut mis pied à terre, Marien se rendit à la Somecafric, ancienne maison des Grandes papeteries centrales (lors de la colonisation, l'espoir était grand et l'on s'intitulait non en fonction des réalités trop limitées du quotidien mais à la mesure des espoirs millénaires qui portent les oeuvres civilisatrices). A vrai dire, il n'était pas passé chez lui tant était forte sa résolution. Les livres de comptes toilés de noir qui, ouverts, nappaient un bureau tout entier, le ravirent, mais ils n'étaient pas pratiques avec tant de lignes tracées et ils étaient trop grands, et puis, ils imitaient par trop le cahier tenu par le capitaine Martin Oust. Marien fit défiler devant lui tous les modèles : cahiers et carnets spéciaux, au papier lisse et brillant comme celui des photographies et des magazines de luxe. Cette revue, cette manipulation respectueuse des exemplaires étalés sur le comptoir, lui procura un plaisir aigu, un plaisir d'avant la rentrée scolaire, où l'enfant piaffe d'impatience de pouvoir user des choses nouvelles, des choses neuves... Une porte s'ouvrait, un air nouveau pénétrait sa vie, irrigant son âme de fraîcheur. Un air froid lui parvenait des climatiseurs au bruit étouffé, un doux bien-être l'envahit ; le vendeur, un blanc avec un regard plein d'ennui, se mit à bailler. Il fallut choisir, il fallut exclure ! Marien se décida pour un épais cahier d'écolier à la couverture cartonnée marbrée où nageaient, dans un rouge dominant, d'irrégulières tâches noires. (Au soir, le soleil couchant met le feu au ciel où s'oublent des nuages, sombres comme la colère de dieu). Le papier glacé était froid, lisse comme l'inconscience. Mais il était déjà une promesse. Ces saveurs contraires enthousiasmèrent Marien qui, trop exalté, ne put rien écrire les premiers jours. Tout se bousculait en lui depuis l'apparition des sirènes en mer et refusait de venir au jour. Soit que le maëlström qui l'habitait ne s'effaçât au soleil, soit que ces mots qui gisaient en lui ne s'exprimassent en français. Marien balançait, connaissant une attente douloureuse quand, prenant la plume, il ne pouvait tracer un mot, ou, délicieuse attente, lorsqu'au lieu de l'angoisse qui le prenait à se sentir stérile et limité, il se laissait vivre au flot de ses émotions. Des bouts de phrases naissaient dans ce flot, traces naufragées d'un navire dont il attendait la venue. Les débris rejetés par la vague sont l'empreinte de ces

cargos indifférents que l'on voit au ras de l'horizon en mer ; cette image lui redonnait courage : un jour, un cargo aborderait au port du cahier. Rien de ce qu'il entreprenait n'était vain.

Au Bar de l'Atlantique, alors qu'il commandait une bière européenne, Tsetsi Marien finit par écrire son nom, puis le numéro de la boîte postale qu'il venait de se faire ouvrir et il tira de son portefeuille coupures de journaux et photos et disposa le tout pour le coller sur le cahier ; Nina, la serveuse russe du Bar, lui avait apporté la colle.

Il se mit à écrire : « *Jour anniversaire...* » ce n'était pas l'anniversaire, mais cette mention était plus qu'un hommage, elle était une reconnaissance : ce qu'il ferait désormais prendrait sa source dans cet événement primordial...

Dans son cahier, Marien avait collé les photos qu'il possédait, il sous-titra l'une : « *Avec Nyuma Norbert et Ndulu Joachim* ». Placés devant un drap blanc cassé tombant d'une tringle bien visible sur la photographie de studio, les trois hommes se tenaient par la main, alignés, figés. Celui qui était penché, dont le buste faisait un angle avec le bassin et les jambes, était Marien. La raideur de ce mouvement l'écartait de ses compagnons. Il y avait aussi des photos de femmes, l'une d'elle était âgée, on y reconnaissait Germaine. Les autres étaient des femmes jeunes, toutes africaines. Les photos en noir et blanc étaient mauvaises, grises, mais celles en couleur rendaient bien les grains de peau, les variations de tons. Tous les regards se ressemblaient : figés, durs, des regards de façade. Marien avait aussi collé des cartes postales : photos de bateaux, photos de villes. Sur l'une, un garde à cheval du Président Senghor, c'est ce que disait la légende ; le garde était dans sa tenue d'apparat rouge avec la chéchia plate et le séréal bleu aux bordures blanches. Une photo de Notre-Dame de la Garde, une du Château d'If témoignaient d'une escale à Marseille ; de Paris, où il avait pu se rendre,

Marlen n'avait conservé qu'une carte du Pont Alexandre III et une de l'Obélisque.

Le cahier comportait aussi des coupures de journaux, déchirées ou détachées au stylo-bille passé et repassé autour de l'article. On trouvait quelques noms de journaux : *Mweti*, *Le Soleil*, *Fraternité-Matin*, *Cameroun-Tribune*. On trouvait par exemple, imprimé sous la mention « publicité » :

**Mandif Sissokouf déclare ceci :**

La cancérisation est un processus de néoformation d'origine polycellulaire et locotissuseuse qui se caractérisent par la différenciation cytologique, cytoplasmique, cyclorhythmique et locodiffusaire des propriétés d'infiltration avec cytolysse du tissu normal en tissu anormal et malin par le processus hétérosexuant de l'homéostasie. La lutte contre le cancer ainsi défini comme l'indépendentisation des cellules germinales et carcérales, se fait par l'électrolyse et l'électrothérapie dont le courant faradique de haute précision est implussé et attire l'erreur des multiplications malsaines en divisant les cellules en parties saines et autres, qu'il élimine. La destruction elle-même du mal et de la douleur se fait par la plante carsylevaine, tirer des forêts vierges de la profonde Afrique, que je prépare selon les antiques pratiques de notre médecine négro-traditionnelle que j'ai hériter de mon oncle et que j'ai perfectionner avec les renseignements modernes de la science.

L'appareil de haute précision que nous avons conçu dans nos laboratoires fonctionne sur piles et il est vendu avec le mode d'emploi. Les lotions, potions et pommades sont vendues séparément avec les piles qui sont de même.

Le traitement est hautement approuver par le corps médical.

Ecrire à Douala à la boîte postale indiquer.

On trouvait aussi des tracts, dont un qui datait des années vécues au séminaire. Il vantait une fête à laquelle Marlen n'avait jamais assisté, mais qui



### TERRIBLE ACCIDENT AU PONT DU DJOUE

Dimanche 27 mars : Dans la matinée, à 9 heures 45 environ, un camion a dévalé la route qui mène au pont. Le chauffeur a calé et ses freins se sont rompus. Le camion transportant des fûts de ciment a heurté un véhicule en stationnement, lequel a sauté sur le trottoir et a écrasé sa propriétaire une dénommée SEZNEC SYLVIANE native de France dans le Morbihan. Le constat a été établi par l'adjudant TOTO ABEL, de la Quatrième brigade en service ce jour-là. Le chauffeur a été écroué vu l'état défectueux de son camion. Tout en déplorant cet accident malheureux, on peut se féliciter qu'il y ait eu si peu de victimes vu que les lieux sont constamment noirs de monde les dimanches.

Une partie du cahier était parsemée d'une écriture régulière, ronde, penchée vers la gauche. C'était une écriture appliquée : Marien pensait avant d'écrire et prenait son temps pour coucher ses idées sur le papier. Le contenu principal du cahier était composé des incidents qu'il vivait. On y trouvait aussi une relation de ses rêves qu'il transcrivait fidèlement au matin. Son quotidien faisait cependant l'objet de quelques comptes-rendus :

*Le commandant m'a demandé d'aller lui chercher ses cigarettes qu'il avait laissé au carré. Quand je suis revenu, il me dit : "Chez toi, tu es travailleur manuel Marien ? j'ai répondu Non, car j'ai de l'instruction plus que primaire." Alors il s'est moqué de moi et m'a dit "alors tu es monté sur un bateau pour être travailleur pédestre ?" je lui ai répondu comme ça sans qu'il commence son gros rire : "c'est mieux pédestre que pédé". L'équipage n'osait pas rire et il'a fallu que je lave le pont plusieurs fois. Heureusement c'était la fin du voyage et j'ai changé de bateau. A la Compagnie, ils ont dit qu'ils ne me mettront plus avec lui. S'ils savent que ce blanc est raciste. c'est qu'il est clair que ma Syrène ne veut pas mon humiliation gratuite.*

Ses relations avec ses amies, dont la dernière, Adèle, tenaient cependant beaucoup de place :

*En mer, j'ai rêvé du futur. C'est une grande maison dans laquelle Adèle met au monde notre troisième enfant. les premiers sont des jumeaux. Je donne une grande fête, tous sont là, ceux d'ici et ceux de l'étranger que j'ai*

*rencontrés dans mes stations dans les ports. Les lits des enfants sont comme ceux que l'on voit dans les cabines des commandants de bateaux, ce qui est un signe indubitable. Je suis en paix, j'attire Adèle auprès de moi pendant que ma syrène s'occupe de mes enfants. Nous faisons une causerie sous un certain arbre qui pousse au coeur de la maison qui fait comme une chapelle de mousse. Les branches sont velues et les cheveux de la verdure retombent. A la fête, il y avait Nénesse et tous ceux qui m'ont nui dans la vie, mais mon coeur encaimé les priaient d'entrer ce qu'ils faisaient à la grande honte du leur.*

10 mai

*Quand ma syrène me possède je parle en français. C'est une Française nécessairement.*

20 novembre

*Toute la ville est en fête car le Chef de l'Etat vient nous visiter. J'ai cherché Adèle partout car elle n'était pas chez elle. J'ai couru dans les bars et j'ai fini par la trouver qui dansait. J'ai eu honte de la voir ainsi serrée et livrée à un homme des plus lubriques. J'ai voulu aller la remontrancer mais je ne sais pas ce qui s'est fait, je suis parti et je suis rentré dans mon inconscience et dans le rêve intérieur jusque tard dans la nuit. Je me suis remis en selle dans un quartier où je n'étais jamais allé à côté d'un tas ordurier. Personne n'a rien su et j'ai pu rentrer à ma parcelle sans pas plus d'encombres.*

30 août

*Ma syrène me parle aussi dans les autres langues que je comprends magnifiquement. Elle est blanche et elle a des cheveux d'or qui montrent qu'elle est bien la Française de même que celle qui est morte au Djoué.*

23 avril

*Henriette est pasée, on a fait mais rien est pas sorti. Je me demande de ce que vient ces erreurs de mon fonctionnement intime.*

30 avril

*Henriette est venue, mais je n'ai pas pu.*

8 mai

*Je suis tombé très malade alors que je venais d'écrire mon journal de pensées sur ce cahier. J'ai eu cinq jours d'arrêt que j'ai fait décompter de mes congés. Je vomissais par la bouche et mon caca était tout liquide. Norbert est venu qui m'a fait deux piqûres de quiniforme. Je suis resté toujours alité. Poba Madoline est venue qui m'a dit : « C'est les génies qui te punissent. » Alors je lui ai tout confessé : mes abus de boisson et de cigarette et ma manière de faire la chose avec les femmes. Elle m'a dit de m'abstenir et de ne jamais oublier que ma syrène est une femme qui n'est pas de chair mais d'esprit et que je dois monter et saillir non avec mon corps mais avec mon esprit.*

10 mai

*Pendant ma maladie j'ai fait un rêve que j'avais oublié de copier. Nous nous rendons à la messe. C'est une messe catholique. Je vois des gens torse nu, il fait froid, ils s'exercent contre le grand froid. Il y a des hommes et des femmes. Nous sommes tous noirs. Je vois une femme blanche, elle porte ouverte une blouse d'infirmière. On voit ses seins laiteux comme la brume, on voit aussi qu'elle ne porte pas de culotte : un large et épais triangle cache son bas-ventre et je comprends que c'est ses propres cheveux personnels qu'elle a là. Chacun parle des souffrances qu'il endure. Ce n'est pas la lubricité mais le sacrifice qui dicte cette tenue impudique : chacun offre à dieu sa nudité au froid. Mes vêtements tombent, ils foutent le camp en lambeaux, je n'ai plus de pantalon, mais ma chemise enloquée me reste qui cache bien mes choses. Les autres femmes qui sont là Individuellement visibles dans leur nudité, aussi intrinsèque que celle de l'infirmière, que je vois bien particulièrement et en totalité. Elles sont beaucoup velues. La cène se passe dans une messe pour les génies et pas dans une messe pour les catholiques c'est parce que nous sommes comme Africains et dans le culte des jumeaux quand les mères des jumeaux se déshabillent et que personne, pas même le mari, le propre père des jumeaux, ne peut dire : « Cela ne se fait pas ! » Pourtant les mama ngudi alors, elles montrent leurs culs et on voit jusqu'à leurs culottes qu'elles arrangent toujours pour les avoir jolies dans ces cérémonies.*

*Le mur face à la porte où se trouvait le bénitier se transforme et devient eau. Elle coule dans une bassine, des poissons y jouent, ils ont les couleurs de l'arc-en-ciel. Les bancs qui sont là où nous nous tenons reprennent vie en*

*redevenant arbres et la forêt mange l'église dont les toits deviennent de feuillage comme sur nos cases champêtres. Les gens, les blancs ou les noirs parlent tous les patois que je comprends. Je vais parmi eux avec une coupe d'or remplie d'eau lustrale bénite, et ils mangent dans ma main le piment et la kola de la foi.*

*Le sens de ce rêve est très clair et montre nécessairement ma voie à tous.*





## DEUXIEME PARTIE

10

Aidé par un souffle d'air qui traversait la nuit, un remorqueur poussa son cri jusqu'à la case. Ce cri, et un autre surgi d'elle-même, éveillèrent Kikuba Germaine. La brise atlantique, lourde de musc et d'embruns, coula son air frais par les ouvertures horizontales qui séparaient entre elles les planches des murs. Les tôles frémissaient et Germaine remua de froid ; le crin de sa paillasse crissait. Elle serra contre elle son pagne, cherchant à tâtons la couverture tombée du grabat. Une longue habitude d'insomniaque, la dispensant de tout geste gourde, lui fit mettre la main sur ses cigarettes et les allumettes posées à terre. Grattement, éclair, flamme. Illumination de la pièce, chaleur furtive. L'aspiration enfouit le feu dans le tronçon blanc, la main agita la flamme et l'éteignit. Restait seul le rougeolement de la braise de tabac qui s'intensifiait à chaque bouffée. Le silence avait repris le temps, la nuit l'espace. Le corps était moite, l'âme lourde ; l'âcre fumée redonnait vie aux vieux poumons. Le hurlement de la sirène du port se fit entendre ; puissant, il sauta par dessus les toits et franchit les limites de la ville. Dans les quartiers, les travailleurs se levèrent pour se préparer. Une soudaine brûlure sur les doigts, un brusque craquement de la charpente et Germaine s'éveilla tout à fait ; elle écrasa le mégot sur le ciment de la pièce et gratta une autre allumette. La lampe à pétrole jeta sa lumière jaune aux murs.

Germaine, vieillie par les soucis, avait le visage marqué mais non le corps. Noire de peau et encore de cheveux, elle eut, quand elle se redressa, l'altière stature des porteuses d'eau ; ses muscles étaient fermes comme ils le sont chez celles qui n'ont jamais enfanté, ni cessé de travailler.

... chacun porte en son coeur quelque chose qu'il n'ose avouer. De quel poids mon coeur ce matin s'alourdit-il ? le jour n'est pas levé, je suis toujours dans cette nuit qu'égratigne ma lampe masquée de suie. Tout mon corps s'alourdit et les jours ne se libèrent jamais de la respiration des miasmes de la nuit. Bientôt, le matin sera clair, le soleil réchauffera mon corps. Je sais que la peur demeurera en mes fibres, elle se fera seulement plus ténue. Elle se taira, mais d'un silence pesant dont jamais la présence ne se laissera oublier. A la nuit, la crainte ; au jour, l'espoir. Déjà les oiseaux pépient dans leurs nids, ils sentent la lumière venir, ils l'appellent, la joie est dans leur gorge. Pour moi, pauvre vieille stérile, je ne peux seulement qu'écouter un peu mieux ma douleur, pour la vider de l'angoisse qu'elle recèle. Le jour se prépare à bondir, il effacera mes frayeurs trop vives, ne laissant qu'une souffrance sourde habiter mon être. Avec le jour je reprendrai espoir, mais, pour l'heure, la crainte m'opresse. Je ne veux pas y céder afin de ne pas, en un renoncement, créer le malheur...

Kikuba Germaine se leva, chassant de sa tête toute pensée qui ne fût pas d'action ; elle voulait, avant que la nuit ne s'effaçât, redevenir la femme au visage égal qu'elle présentait à tous. Pour ne pas éveiller Marien, elle ouvrit avec précaution sa porte et sortit dans la cour baignée de nuit pour se diriger vers sa cuisine. Renaissant des braises, le feu mangeait à peine le bois neuf placé sous la marmite que le jour éclata avec sa brutalité coutumière aux tropiques, inondant la petite pièce d'une gaieté semblable à un chant. De l'atelier d'à-côté arrivèrent les premiers bruits d'une journée que Taty Moïse consacrerait au travail.

Tsetsi Marien s'éveilla aux premiers coups qui annoncèrent au quartier des Trois Glorieuses que Taty Moïse et ses apprentis reprenaient leur tâche. Marien entendait le choc des masses sur les pièces de fonte et la déchirure crissante des tôles par les burins qui donnaient un son clair quand le marteau

les frappait. Encore une voiture qui avait fait son temps ! Ce qui n'était pas irrécupérable partirait comme pièce détachée après quelque réparation, un redressement ou un bricolage. La vie du ferrailleur se passait à dépecer, à morceler les choses de métal. Dans un entrepôt bric-à-brac proche de l'aire qui lui servait d'atelier, Taty revendait. Des blancs même y venaient chercher, et trouver, le petit rien qui redonnait vie à une mécanique. Ce qui ne finissait pas dans le magasin terminait sur l'établi installé sous l'auvent qui le protégeait de la pluie et du soleil. Là, Taty Moïse et ses aides donnaient un autre destin aux débris ; les jantes devenaient barbecue ou fourneau, les carrosseries tôle de toiture. On l'avait même vu transformer un arbre de land-rover en canon de fusil !

Les coups qui traversaient les planches des murs ne gênaient pas les glissements de la pensée ; l'esprit de Marien s'ébrouait. En lui naquit l'idée, floue mais forte, que ce qui est dépecé, la vie le recompose en d'autres vies. Toute vie n'est qu'un maillon ; la chaîne infinie des destructions et des recompositions construit le temps éternel : arbre, cendres, humus, herbe... Les paupières de Marien étaient closes mais il percevait l'éclairage naissant dans la chambre à travers leur peau fine ; il ouvrit les yeux. Un jour violent filtrait par les interstices des planches disjointes des volets fermant les petites fenêtres carrées. Sous la porte, un large jour éclairait le sol de ciment d'une lumière rasante qui faisait ressortir ses craquelures et ses effondrements. Les coulées lumineuses étaient irisées et l'atmosphère se chargeait de grains brillants qui tournoyaient.

La chambre était peu meublée, Marien la détaillait, se donnant le plaisir de retrouver les choses dans leur ordre de la veille. Sur une table, dont le plateau était fait de caisses récupérées, reposaient des livres et des cahiers ; y traînaient des crayons-bille de formes et de couleurs diverses. A côté, une chaise de bois, puis un fauteuil de facture européenne fait de liens de plastique rouge enroulés sur un cadre métallique de tubes noirs, aux soudures épaisses. Sur le mur contre lequel était placée la table, une carte du pays était apposée. Un peu partout étaient clouées des photos tirées de

magazines : des photos de montagnes, d'autres de lacs dans leur écrin de neige et de nuages, quelques fleuves bordés de forêts. Il y avait aussi des photos de femmes, blanches en général. L'une d'elles, celle que préférait Marien, montrait une femme nue sur trois pages. Elle était allongée sur un amas de fourrures où disparaissaient, noyées, les jambes dont on ne voyait que la naissance des cuisses ; auprès d'elle, une vasque où coulait de l'eau. Sur ses cheveux blonds, elle portait une toque noire en poils d'astrakan éclairée d'un pompon de fourrure d'un blanc parfait, bouquet de poils enroulé sur lui-même en bourgeon. La tête resplendissait sur le cuir rutilant d'une selle couleur rouille à côté de laquelle était posée une cravache de bambous tressés. Le regard était sévère et le visage indifférent, comme s'il était un masque de porcelaine. Les lèvres, parfaites en leur dessin, avaient le même rose pâle que les mamelons des seins pesants qui s'effaçaient dans les fourrures de la couche. Sur le ventre, sous le nombril, un grain de beauté marquait la claire pureté du corps.

Le lit sur lequel Marien reposait n'était qu'un méchant bâti de bois tors. Il ne le changera pas ce lit ! Pas avant son mariage ! Alors il changera tout : murs en ciment, table d'ébénisterie, lit grandiose aux montants de fer ! Un salon, un salon tout de skaï vert ! Ce rêve, il le vivait pour Adèle. Pour eux, il avait épargné avant même qu'elle fût l'élue (avec Henriette, cela n'avait pas été important). Ce n'était pas lui qui dilapidait son argent avec les filles des ports où les bateaux sur lesquels il naviguait faisaient escale !

Posés à terre près du lit, un poste de radio et une lampe à pétrole ; la lampe était restée éteinte toute la nuit, Adèle ne voulait pas de lumière. Marien prit le cahier glissé sous le sommier et s'installa au pied du lit pour écrire dans un rayon de lumière qui tombait d'une fente du toit :

*25 janvier*

*Adèle est venue hier. Elle n'était plus rouge, alors nous avons pu nous réunir profondément et en amour. Cela a été une bonne entente. Deux fois. Et puis elle est partie parce que son fils Jacques, il fallait qu'elle s'occupe. Je l'ai priée de rester car sa soeur Odette s'en occupe bien et que Jacques il n'a*

*plus besoin de sa mère comme un bébé qu'il a cessé d'être maintenant qu'elle ne l'allait plus. Mais Adèle était trop pressée. Alors je lui ai demandé si elle était si pressée pour aller rejoindre Célestin. Elle s'est mise en colère, j'ai alors compris que le dit Mbatchi Célestin était avec leur fils Jacques alors que Adèle m'avait laissé accroire que c'était Mvunda Odette qui gardait le petit Jacques. On s'est disputé ensemble durement. Elle me disait et je lui répondais du tic au tac. Je lui ai dit : je veux que tu choisisses entre le père de ton fils et moi. Mais elle a ri. Elle s'est moquée de moi. Pourquoi faut-il que toujours les femmes me déçoivent ? Et puis elle m'a embrassé, j'étais silence et énervé. Elle m'a dit que j'étais idiotement jaloux. Elle s'est enfuie, la nuit l'a ravalée. Moi, je suis resté à la porte, je n'ai pas pu me recoucher, je me suis donc rhabillé et je suis sorti dans les bars voir s'ils y étaient. Je suis allé au Bataclan tout direct, puis au Zaïdé, au Bititi et aussi au Ntela, et même à d'autres dont je ne sais même pas le nom. Je ne l'ai vu nulle part. Par contre, au Cointe-au-Cointe, j'ai vu Mbatchi Célestin qui dansait avec Malonda Simone. Lui était gestueux comme toujours ; elle, elle tournait son ventre contre son ventre à lui. Les deux endroits étaient l'un contre l'autre. J'ai eu honte parce que nos danses indigènes sont trop lubriques et j'ai repensé à Adèle et j'ai eu honte. J'aurais voulu la revoir pour m'excuser, mais c'était trop tard car en passant devant sa parcelle j'ai vu que tous dormaient, avec seulement la lampe à pétrole mise en veilleuse dans le vestibule où dort le petit Jacques.*

Marien reposa le cahier en gardant la page avec son stylo. Durant tout le temps qu'il écrivait, il n'avait plus perçu le démolissage de la voiture par l'équipe de Taty Moïse ; maintenant il entendait de nouveau les coups de marteau et de masse, le crissement des scies et des burins, les injures et les ordres. La voiture, heureusement, ne sentait rien ! Ce doit être douloureux d'être ainsi découpé quand la vie vous irrigue encore, pensa-t-il. L'inconfort de sa position lui devint douloureux et il sentit alors l'engourdissement de tout son corps. Il le sentit renaître quand il se redressa au rugissement de la sirène du port. Un coup de vent apporta un air chaud et lourd qui s'accordait avec cette vie tiède et lente qui l'habitait. L'odeur de la mer et la moiteur de l'atmosphère de la chambre le ramenèrent à une situation d'enfance : recroquevillé sur lui-même, enrobé des bras protecteurs de Germaine... Oubli

de soi, oubli de son propre corps devenu simple extension de celui de la mère bien-aimée... Cette impression d'engourdissement et de fusion n'excluait pas de sentir vivantes des ramifications de soi : percevoir le sang battre dans les mains et dans les pieds, sentir sa poitrine s'élever et descendre d'un mouvement impersonnel et vital, entendre ses pensées.

Il se pencha vers le mur et regarda avec attention la carte de son pays. Son pays ! Elle était fixée au mur par trois clous, le quatrième coin était libre et se retroussait un peu. La carte avait le bord frangé avec irrégularité ; son pourtour était vert, sauf par le côté où la page avait été reliée au livre d'où elle avait été arrachée. Quelques traînées blanches marquaient les déchirures. Le pays avait une forme cassée et géométrique, résultat des compromis arbitraires que les nations européennes avaient établis quand elles s'étaient partagées l'Afrique comme un vulgaire gâteau : deux polygones étirés qui se rejoignaient par une de leurs pointes. A part le petit bout de côte rectiligne sur lequel étaient placés le port et la ville que Marien habitait, les frontières étaient tourmentées, faites de petites lignes brisées qui se recoupaient en angles vifs. Des yeux, Marien suivait le chemin de fer qui joignait les deux grandes villes du pays situées à la même hauteur sur la carte : le port sur la mer, capitale économique, le port sur le fleuve, capitale politique. Son regard remontait vers le haut de la carte et son esprit s'oubliait dans la musicalité des noms des rivières qui se perdaient dans le fleuve : l'Ibenga, la Motaba, l'Ilobi ; la Sangha, grosse traînée bleue qui descendait pour fusionner avec la Likuala ; la Bobika et l'Inyoli ; la Lekoli et la Vuma ; l'Okina, l'Epumu, l'Alima... Toutes eaux qui étaient une chevelure perdue dans la verdure des grandes forêts du nord... la Keni, au dessus du plateau de Nsa, la Lefini, coincée entre deux hautes terres : celle de Ngo, celle de Mbe... C'est vers elles que partaient, en amont des chutes fluides et sonores, pour un voyage de plusieurs semaines, les péniches qui remontaient le fleuve interminable.

Y avait-il un port pour le voyage qu'il avait entrepris ? Marien aurait voulu, à l'image de ces péniches qui montaient en Centre-Afrique, naviguer entre deux rives et non entre deux rêves. Entendre les hullements du vent portant

le bruissement des feuillages, sourd et inquiétant comme le feulement d'un fauve ; sentir les moiteurs forestières flotter sur les eaux. Si pénible alors que fût le courant, il continuerait d'avancer dans l'indicible bonheur de qui sait où il va. Mais pour Marien, point de rives ni balises, nul nord ne fixait sa boussole ; il peinait en aveugle, comme celui qui, perdu en forêt, erre, tenaillé de l'angoisse de la peur, écorché du désir de la soif, ravagé du besoin de la faim. Le chemin sur lequel le lançait sa sirène était fait de cailloux brûlants et coupants ; c'était un chemin sans ombre, une navigation sans port.

Marien, perdu dans la contemplation de la carte, ressentit tout cela, une prière s'éleva en lui : « Sirène, aide-moi à m'orienter, dirige ma voie, prends-en le gouvernail, mais dis-moi où tu me mènes, rends claire ma vie ! »

Marien se leva de son lit, ouvrit sa porte. Il regarda le soleil entrer sans retenue ; d'un saut brusque il avait inondé la pièce, projetant l'ombre humaine vers le fond de la chambre. La porte donnait directement sur la parcelle, aucun auvent n'en protégeait le seuil. Dans la cour, on ne trouvait qu'un jeune manguiier, deux bananiers qui n'avaient pas encore produit, un puits que révélait un fût de deux cents litres qui dépassait du sol de quelques cinquante centimètres et auprès duquel un seau, fait d'un bidon de plastique découpé, traînait au bout d'une corde composite formée de tissus mis bout à bout. Au delà de la limite à peine marquée par une amorce de haie vive, on lisait le découpage orthogonal de ce quartier nouvellement loti des Trente deux hectares. Dans le ciel, en relief, flottait au loin le panache d'un cocotier, déplumé par l'âge en une croix hirsute. De chaque côté du puits, à quelques mètres l'une de l'autre, deux cuisines, celle de Germaine, en dur avec une toiture en tôle, celle de Thérèse, conglomerat hétéroclite de planches, de ferrailles, de nattes retenues par des parpaings cassés. Marien promena un oeil de propriétaire sur la parcelle, son visage exprimait la satisfaction de posséder, à son âge, pas même trente ans, une parcelle et une maison, fût-elle de bois. C'était bien ! Adèle le savait qui devrait mieux l'apprécier cependant. Pourtant, cela n'avait pas que des avantages : la vue de la cuisine

délabrée de sa soeur, sujet permanent d'irritation, le lui rappela. Il en avait honte, et pour Thérèse, et pour Germaine et lui.

Kwanga Thérèse était mariée à Loemba Rémi. Un propre à rien. Marien avait dû les autoriser à s'installer ici. Rémi avait donc construit une petite case en planches pour sa femme et Clarisse, la fille infirme qu'elle avait eue d'un autre homme. Au début, le beau-frère avait eu la prétention de construire en dur. Avec quel argent, le sien ? Marien avait ainsi mis les choses au point. Une dispute s'en était suivie entre les deux beaux-frères. Marien n'avait pas cédé. Le risque était trop grand de les voir prendre racine sur sa parcelle ! Les maisons de parpaings ne se démontaient pas facilement !

Quelques canards passèrent devant lui ; eux aussi l'irritaient, n'en avait-il pas souvent fait le reproche à Rémi ! Les poules ne donnaient pas une mauvaise réputation à une maison alors que les canards, ces fouille-merde, étaient mal vus dans la ville ! Marien résista à l'énervement qu'il sentait croître en lui ; à ses pieds était le seau d'eau plein qui attendait, qui l'attendait. Il remercia en son coeur celle qui l'avait placé là, sa petite mère, Kikuba Germaine, la soeur cadette de sa mère décédée. La vieille était toute de tendresse pour lui, qu'elle n'avait pourtant pas allaité. Il ne se souvenait pas de sa propre mère dont il avait eu le lait, il ne savait que ce que lui en avait dit Germaine. Quant à son père, sa femme morte, il était parti. Ici, les enfants étaient si peu de la famille du père qu'il n'y avait pas à s'étonner qu'ils s'effaçassent ainsi de la vie des uns des autres... Le sien s'en était allé chez ses soeurs, faire d'autres enfants à d'autres femmes, pour qui il n'avait pas plus payé la dot que pour la première... la première ! La première ? La race africaine est vraiment trop volage ! Cela ne se passera pas comme cela pour moi, pensa Marien qui évoqua tout ce qu'il avait mis de côté pour Adèle quand celle-ci se déciderait à accepter le mariage. Toutes ces choses lui traversaient l'esprit alors qu'il se baissait pour saisir le seau et aller se baigner dans la petite construction indépendante placée derrière, au fond de la cour.

## 11

Le sol de sable de la cuisine était recouvert d'une natte sur laquelle se tenait Kikuba Germaine. Dès qu'elle vit son neveu ressortir de sa chambre après sa douche, elle l'appela. Vêtu de son seul pantalon bleu-marine, tenant à la main sa chemise rouge, Marien s'approcha. L'eau bouillait doucement dans la marmite de terre posée sur la braise, retenue par une pierre contre laquelle elle penchait. Le pain frais était là ; Marien se servit de nescafé, de nestlé sucré et de sucre. Assis sur un tabouret bas, il avait le buste penché vers son bol de verre dans lequel il trempait son pain. Germaine admirait son teint clair ; elle aimait surtout le regard aigu de celui qu'elle considérait comme son fils ; ses mains étaient fines, légères, aux ongles ronds et polis. Les dernières gouttes d'eau séchaient dans ses cheveux peignés. Toute sa personne respirait le calme et la sagesse de l'enfant aimant qu'il avait toujours été. Pour elle, il était le plus bel homme du monde. Il n'avait pas la massivité des hommes des forêts, ceux avec lesquels elle avait grandi. Il était de taille moyenne, avait le corps harmonieux et le visage mince. Ses yeux étaient grands, en amande, d'une couleur marron qui, comme les pierres « oeil de tigre », était mordorée et multiple.

L'air était frais, le ciel d'un bleu limpide, le matin était devenu tout de douceur. La nuit parut loin à Germaine qui regardait manger son fils, le coeur gonflé d'orgueil et d'espoir. Il avait mieux valu qu'il quittât le séminaire, les études l'auraient perturbé ! Cette pensée lui traversa l'esprit puis s'évanouit. Son fils ! Marien était vraiment son fils, alors que Thérèse était une orpheline recueillie au décès de sa mère. Des hommes qu'elle avait connus, et dont elle eut Clarisse, Thérèse avait su garder Rémi. Mariée avec lui maintenant, ils vivaient ici pour profiter de l'aisance et de l'assistance de Marien ! En ce qui concernait Germaine, il n'en était pas ainsi : elle vivait ici non pour l'argent mais pour le bonheur ! Sa vie résidait dans cet homme qui doucement mangeait. Son fils ! ce fils jamais absent pour elle qui tenait, serrées par une

grosse ficelle d'emballage, les lettres et cartes qu'il n'omettait jamais de lui envoyer lors de ses voyages et que lui lisait Rémi, le seul ici qui fût allé à l'école.

Les réflexions de Germaine furent interrompues par la vision de Clarisse, la *tchitomi*, qui traînait son corps difforme dans la cour sableuse. Ses bras seuls l'aidaient à avancer ; ses jambes, bambous rachitiques avec de gros noeuds aux jointures, marquaient deux traits de part et d'autre du sillon tracé sur le sable par le corps. Comme les jumeaux et les albinos, les infirmes de naissance participent au monde nocturne mais ils ne prennent pas la peine de grandir, car, au contraire des autres envoyés de l'invisible, ils ne sont ici que *passants*. Clarisse avait la taille d'un enfant de quatre ans alors qu'en âge elle en avait plus du double. Elle n'avait pas la pensée, elle ne s'exprimait pas mais toute chose se reflétait en elle comme en un miroir sonore. Le malheur la faisait geindre, au bonheur elle ronronnait. Depuis sa naissance, elle gardait le même regard vide et son sourire grimaçait comme une souffrance son visage d'enfant affamé.

Les yeux de Germaine enregistrèrent la lente avancée de Clarisse vers Marien. Il l'attira à lui et lui parla en français. Germaine ne connaissait pas cette langue, Clarisse non plus, mais pour elle, cela n'avait pas d'importance parce qu'elle comprenait toute voix ; à la musique elle savait le sens des paroles ; elle n'avait pas besoin, comme les autres, de mots, de phrases : elle entendait avec son coeur. Marien, en la prenant auprès de lui, la cala contre son tabouret afin qu'elle ne s'effondrât pas sous son propre poids. Elle eut un rictus heureux, faisant entendre son bruit de chat caressé. Il lui donna du pain trempé qu'elle mâchait la bouche ouverte. Le pain, trempé de café et de salive, dégoulinait aux commissures des lèvres et sur le menton. Marien le recueillait avec la main et le lui remettait dans la bouche.

La scène était emprunte d'un calme domestique qui ravissait Kikuba Germaine. Il en était toujours ainsi quand Marien et elle étaient ensemble. La présence de Clarisse ne détruisait pas cette harmonie. La paix les baignait. Les tourments qui l'agitaient cessaient et le coeur de Germaine flottait tel une

barque entrant dans une crique abritée du vent du large. Marien ne devait pas travailler aujourd'hui : elle le sut à la lenteur des gestes, au poids que prenait le corps rassasié en s'appuyant au mur. Le soleil inondait maintenant l'air et la cuisine ombreuse se faisait plus douce, plus intime, comme une voûte dans un taillis, une grotte dans le roc, un tunnel dans la montagne. Dehors, des enfants s'agitaient, on entendait leurs cris. Parfois Germaine souffrait de ces échos de joies enfantines mais, ce matin, les ondes de plénitude qui vibraient dans l'air la portaient alors qu'elle regardait son fils se servir une tasse d'eau dans le canari de terre cuite posé au sol. La soif !

La soif ! La soif et la faim ! Alors se réveilla l'angoisse qui habitait Germaine et que l'heure avait occultée. Elle la sentit poindre, charriant avec elle toutes les âpres interrogations qui l'accompagnaient. Germaine était la biche à laquelle s'accrochent, de leurs crocs aigus, les chiens. Des peurs, meute à l'haleine fétide, grandirent en elle, certaines inavouées, d'autres claires et précises. Celles-ci pouvaient être nommées, les autres, obscures et enfouies, étaient plus dangereuses de n'être pas décelées. Elle sentait leur charge fatale prête à exploser. La soif et la faim, le désir et le besoin... Marien, maintenant calme, mais qu'agitaient sans cesse besoin et désir, faim et soif. Germaine connaissait ces deux murs entre lesquels divague la vie.

La jeunesse est un bien précieux que chacun dilapide à sa façon, Germaine n'en eut pas, ce qui fut sa manière de la perdre. Mpoaty Ernest, son frère tendrement chéri, sacrifia la sienne alors qu'elle n'était pas encore jeune fille. Elle allait juste éclore et elle devint veuve de cet aîné trop aimé. Elle pleura le corps meurtri de coups : cette mort fut le début des épreuves où elle s'usa.

... je suis une nageuse que la mer a décidé de prendre et qu'elle fatigue de vagues successives ; je suis l'oiseau avec lequel le chat s'amuse. Jamais les plages d'espoir ne me furent grandes : la patte du destin, la lame du désespoir me reprenaient. Jeune femme, j'ai senti la malédiction me frapper quand je

compris que j'étais de celles, maudites entre toutes, qui ne donneront jamais la vie. Je changeais les hommes ; de chacun, le plaisir que j'eus fut sans suite, il ne se transmua jamais en bonheur. Je n'enfantais jamais. Je me consolais à garder Marien, tôt sevré de sa mère qui me le confia pour que je l'éleve comme s'il était de mon ventre (elle-même avait Thérèse et nourrissait l'espoir d'entrailles fécondes). Mais mon aînée connut une mort rapide : « Germaine, me dit-elle, occupe-toi de Thérèse aussi ; mes deux enfants sont à toi désormais ; je suis trop fatiguée, je m'en vais, je n'en peux plus ». Bientôt notre lignée s'éteignit, comme au matin les lampes allumées dans les vestibules. Chacun de ceux qui la composaient partit pour ce voyage invisible qui nous fait quitter la chair que nous habitons. Stérile, je n'intéressais plus les hommes, sinon en passant ; je ne pouvais plus avoir l'espoir d'être gardée par ceux qui, de la hache ou de la houe, travaillent la terre fertile, ou, sur leurs pirogues hardies, labourent la mer perfide et se saisissent de ses richesses d'argent vif dans leurs filets chevelus. Je rejoignis la ville pour élever les deux enfants. Marien, élève brillant, fut pris au séminaire ; quant à Thérèse, je n'ai pas vu le temps passer : à peine élevée, elle s'est lancée à vivre sa vie, impatiente comme l'est la jeunesse d'aujourd'hui. Puis Marien quitta le séminaire, débuta des études qu'il interrompit. Il sortit d'une longue prostration et, malgré Poba Madoline, il devint marin. Peurs et quiétudes se succédèrent au cours de ces années, mais celles-ci devaient emporter celles-là quand l'aisance de Marien devint la nôtre. Même les craintes que j'avais eues quant à l'enfantement difficile de Thérèse n'ont pu entamer l'espoir qui renaissait à chaque embellie et que j'entretenais à force de foi. Cependant l'angoisse m'a ressaisie, subtile et diffuse, puis claire. Marien devient la proie de visions de plus en plus fréquentes. Il les vit dans l'enthousiasme, mais toute mon expérience est là pour me rappeler que souvent ces choses, de secrètes, deviennent tragiques. Puis-je oublier mon frère pris par le destin comme par un torrent et rendu à nos pleurs, le corps mâché, la vie détruite ? Ma jeunesse invécue rend douloureux le cours des jours...

... et Clarisse ? Pourquoi les génies veulent-ils manifester leur présence chez les hommes en faisant naître de tels êtres aux membres de roseaux, au corps désarticulé d'araignée, dont l'esprit reste au pays des ombres ? Le Père qui officie en l'église Saint Christophe dit que ce n'est pas vrai, que les *tchitomi* ne sont que des créatures d'innocence et qu'il ne faut pas les prendre pour des manifestations de l'invisible. Mais il a tort : nos pères et les pères de nos pères ont maintes fois éprouvé que les enfants anormaux et ceux nés d'une manière anormale sont des manifestations de ce monde nocturne. Clarisse participe à ces forces qui se mêlent à la vie au grand jour des hommes. N'a-t-elle pas fermé le vagin de sa mère ? Rémi, son beau-père, ne l'aime pas et la fait souffrir, aussi le punit-elle par sa femme en la frappant de stérilité. Nous étions nombreux dans ma jeunesse et le sort nous a tous décimés. Les vieux sont morts, les jeunes n'eurent pas d'enfants. De cette parenté ne me restent que Marien et Thérèse. Que d'espoirs n'ai-je pas eus depuis que Thérèse s'est trouvée la première fois enceinte : fin d'une longue sécheresse, reprise de la fécondité dans notre lignée. L'infirmité de Clarisse n'avait pas affaibli ma foi. J'étais heureuse de voir Marien s'engager dans la prêtrise. Ce don de notre famille à la religion n'aurait-elle pas aidé à rendre Thérèse plus féconde par juste compensation ? L'arrivée de l'infirmes avait d'ailleurs fait naître en moi des espoirs semblables. Regardés avec bienveillance par le Dieu unique, je nous voyais bénis des esprits de nos ancêtres. Pour moi, c'était trop tard, mes lunes s'étaient éteintes, mais quand la mer revient, elle rapporte avec elle ses poissons innombrables....

... pourquoi les jours durent-ils changer ? Quelle déception n'eus-je pas quand Marien quitta le séminaire ! Mais elle ne fut rien à côté de celle qu'il m'infligea quand je le vis se lancer dans le culte des génies, alors qu'un simple respect de nos traditions et des ancêtres suffisait ! Poba Madoline est à attendre qu'il se range à ses avis, elle qui poussa Ernest à la mort quand elle était jeune. En cela, Nyuma l'aide. Marien s'est mis à suivre ses conseils d'ami. Un ami qui, en l'affaire, ne risque rien que de s'enrichir si ses ambitions se réalisent : il saura gérer avec sincérité et compétence, dans ce monde de chair, les

dividendes que rapporteront les activités de Marien ! Et Thérèse qui voit chaque mois s'écouler nos espoirs de génération ! Hier au soir encore, elle est venue, pleurant... Parmi tous ces jeunes qui fréquentent mon fils, et dont certains ne sont pas de notre race, seuls ceux qui ont le regard fou et la parole sans bride viennent ici, ils finiront bien par percer la parenté profonde qu'ils ont. Marien et eux sont frères par une part obscure d'eux-mêmes ; la langue, la couleur ne sont rien entre les hommes, leur fraternité est tout, mais cette fraternité peut être pour le meilleur, ou pour le pire...

... pourquoi Marien n'amène-t-il pas Adèle ici ? Elle y ferait la cuisine et la chambre... je l'aiderais, mais je la laisserais être la femme d'une maison qu'elle fleurirait d'enfants. Homme sage et assis, Marien irriguerait de sa maturité notre famille qui croîtrait...

... mais il y a comme une malédiction à son nom : sa mère voulait l'appeler Mpoaty, en mémoire de notre aîné ; je l'en dissuadais, craignant que ce nom n'attire sur lui, sur nous, la résurgence du destin de son oncle. Alors elle l'avait nommé Tsetsi. Aucun de nos parents ne portait ce nom. Depuis, en mes nuits solitaires, j'ai souvent pensé que la peau de cette biche naine, fragile et gracieuse sur ses pattes de brindilles, couvre les tambours des fêtes qui appellent nos ancêtres et les esprits qui demeurent dans l'obscurité humide de nos forêts. Tsetsi ! puisses-tu t'écarter de ce destin qui nous ferait revivre nos souffrances d'hier...

... ô chants multiples des peaux tendues sur les tambours monoxyles, qui comptez-vous séduire ?

Un cri de poulet qu'on égorgeait se fit entendre. Germaine et Marien se penchèrent un peu pour vérifier ce qu'ils avaient tous les deux compris : Loemba Rémi avait été commis par Thérèse pour tuer la volaille qu'elle cuisinerait pour la vendre à la sortie des bureaux.

## 12

Ce matin-là, Rémi était sorti de sa case l'esprit embrumé par le vin absorbé la veille. Il se sentait de méchante humeur car les coups du ferrailleur lui étaient entrés dans la tête l'un après l'autre. Il lui semblait en avoir fait le décompte exact. Il avait la bouche pâteuse et la tête malade. Le temps que la volaille s'égouttât de son sang, il alla se chercher une tasse d'eau qu'il but d'un trait en se rasant sur son tabouret, le poulet toujours entre les jambes. Le sang qui coulait le ramenait à ses malheurs domestiques que le capiteux Kiravi n'avait fait qu'écarter par une nuit de sommeil ténébreux : Thérèse, hier soir, avait revu ses règles ; leurs espoirs, une fois de plus, étaient déçus. De rage, il fit pression sur le corps de la bête pour lui faire exsuder tout son sang, comme si la volaille était citron ou orange. Il essaya de chasser cette colère naissante. Ayant ébouillanté le poulet, il le pluma en un tour de main expert. Le soin qu'il apporta à le vider relâcha la tension de son esprit et redonna un peu de paix à son âme. Hier, il avait vraiment beaucoup bu ! Mettant l'animal préparé sur un morceau de bois, il le découpa en larges volées précises de son sabre d'abattis. Alors qu'il levait les yeux de son ouvrage, il vit Marien qui quittait la cuisine de Germaine ; leurs regards se croisèrent. Sa colère, faite de rancoeur et d'alcool, monta de nouveau et Rémi cessa de travailler. Comme prévenue par ce silence, Thérèse sortit de sa cuisine, son mari tenait le coupe-coupe haut au dessus de sa tête, son frère était comme figé, une jambe avancée... un bruit de véhicule, moteur forcé pour ne pas s'enliser dans le sable, rompit la scène qui s'amorçait. Marien continua sa route, il allait disparaître dans sa chambre quand Rémi éclata soudain. Il apostropha son beau-frère, figé par la brutalité de la voix.

- Pourquoi Thérèse n'enfante-t-elle pas ? Je vous ai payé la dot, j'ai payé les vins, j'ai tout fait, tout correctement et à part entière sans nostalgie ! Et vous, vous ne voulez pas qu'elle fasse un enfant, alors que les autres n'avaient rien payé et ils ont pu féconder pour Clarisse !

Quoique Rémi eût parlé en français, les femmes comprirent de quoi il était question, elles connaissaient le sens de l'invective.

- Votre famille-là est folle à part entière, votre dédaignace est scandaleusement méprisable. Regarde !

Rémi se précipita dans sa chambre et en revint avec une feuille de papier. Chaque mois il s'en faisait la lecture, cela nourrissait sa hargne ; il connaissait par coeur la liste qu'il récita :

- Quinze mille en espèces, six dame-jeanne de vin rouge, douze casiers de bière et autant de limonade, deux jus, un whisky, un rhum, un sac de sel, trois pièces pour Germaine, trois mouchoirs de tête, une couverture ! Que voulez-vous de plus ? Je vous ai tout donné, et maintenant je n'ai que des débrouilles pour m'en vivre et donner à ma femme. Les parents doivent être comme la ficelle autour des hanches, constamment et en bonne manière. Faire le mal n'est pas bien, et toi, tu passes ton temps à m'observer pour m'amener la malchance. C'est pour m'atteindre que tu m' observes !

Rémi allait trop loin, Marien ne pouvait le laisser continuer. Il ne pouvait admettre que l'on supposât que ce fût lui qui ne voulait pas que Thérèse enfantât, ou, plus sordide, que cette accusation portât sur Germaine. Les enfants d'une femme appartiennent à sa famille maternelle, ils sont plus proches de leur oncle que de leur père ! Un homme peut chasser ses fils - ou les abandonner comme le fit son propre père -, pas ses neveux. Il fallait aussi se méfier : une accusation, même sans fondement, même d'un ivrogne, peut se consolider et faire de vous un coupable. Aussi Marien répondit-il dans la même langue :

- Il n'y a que mauvaise gérance de ton budget et alcoolisation excessive de ta propre part : cesse de tirer ici et là avec les femmes de rencontre, tu es trop voluptueux, repenst-toi et alors tu cesseras d'embrasser la malchance. Aime ton prochain, ton voisin et tu accèderas à Dieu et à l'enfantement. Tu chômes toujours parce que tu crois que les choses s'obtiennent comme cela en

regardant au fond des bouteilles. Non ! Il faut bousculer, bousculer, bousculer encore pour obtenir une position de rémunération.

- Tu sais bien qu'il faut financer les gens pour obtenir du travail, rétorqua Rémi, amer. Toi, tu ne veux pas m'aider et je n'ai rien pour ma propre part personnelle.

Il eut un temps d'arrêt et laissa tomber, méditatif :

- En tout cas !

Un petit silence se fit puis Rémi reprit ses invectives :

- J'ai payé les vins, j'ai payé la dot et cette femme-là est toujours réglée ! Le vin a été bu, l'argent, les tissus sont bouffés, usés, éparpillés. Présentement, ils sont chez les autres. Mon but a été dérouté...

- Je prie pour toi ! clama Marien solennel.

- Thérèse est envoûtée par cette famille-là ! Vos prières sont des prières d'hypocrites qui disent et pensent dans la différence et la dissociation. Pour moi, je suis sûr d'être très bon car j'ai commis deux gosses déjà, des gosses qui n'ont rien à foutre des sirènes et des génies. Des gosses avec des jambes pour courir et des bras pour travailler.

Soudain calmé, Rémi se mit à soliloquer :

- En tout cas ! Mensonges et menteries, ils se foutent de tout, ces noirs ! Thérèse, elle s'en va m'en partir avec sa déception. Les femmes c'est comme des colibris : elles vont d'un homme à l'autre comme s'ils étaient des branches fleuries. Un jour, elle me dira : « J'en ai trouvé un qui a l'argent, la voiture... » Et même que cet homme me rende la dépense, je n'en veux pas ; l'argent qu'on vous donne quand on vous a pris votre femme, c'est des saletés. Mais je n'ai aucun travail qui me mette à l'abri. Présentement je suis dans l'indulgence la plus extrême compte tenu de mon manque d'argent... Thérèse avec sa marche arrière bien bombée et sa batterie de vingt quatre volts, elle m'a empêché de voir la situation de cette famille sorcière, et maintenant elle est menstrueuse ! Et moi, je ne suis qu'une barque pourrie qu'aucun pêcheur ne ramène et qui s'enfonce à chaque vague.

Avertie par le ton de la voix qui baissait que son mari se fatiguait, Thérèse vint le tirer vers sa cuisine tandis que Germaine, d'une légère pression sur le bras de son fils, l'incitait à rentrer dans sa chambre. La querelle était sans issue ! Mais Rémi se dégagea d'un geste brusque de la prise de sa femme et, dégrisé par la dispute et l'excitation, se dirigea vers la rue. En chemin, il croisa Clarisse qui sortait de la cuisine de Germaine, il mit le pied sur la jambe de l'infirmier qui ramait toujours des deux bras sans percevoir ni comprendre la légère et efficace pression que son beau-père exerçait. Désespérée, elle se mit à geindre bruyamment ; la bave lui coulait sur le menton, moussant sur le sable. Alors que la *tchitomi* ravageait le sol de ses mains, Marien se précipita pour cogner Rémi qui se mit hors de sa portée en riant, soudain libéré de la froide et brutale colère qui le possédait. Marien prit Clarisse dans ses bras et la caressa. Calmée, elle ronronnait. Ses jambes squelettiques pendaient, ses bras entouraient le cou de son oncle, elle se laissa emmener dans le vestibule de la maison, où, déposée sur le divan, elle s'endormit sous le regard affectueux de Marien qui attendit qu'elle fût totalement apaisée pour la quitter ; lui-même était rasséréné par le sommeil tranquille de l'enfant.

Quand elles furent seules dans la cour Germaine et Thérèse se regardèrent, le foulard de la jeune femme se défit et lui glissa sur le visage, elle le remit d'un geste nonchalant de la main. Baissant la tête, elle le rajusta, cela lui permit de cacher les sentiments mêlés qu'elle ressentait : chagrin, colère, amertume. Germaine souffrit de la réserve silencieuse de sa fille. Thérèse s'était toujours interdit d'être confiante avec sa tante. Elle avait les mêmes yeux en amande que son frère, mais son teint était plus noir ; ses pommettes saillantes brillaient d'une légère sueur. En se penchant sur elle-même, elle crut sentir une odeur ; elle la reconnut tout de suite : c'était l'odeur d'une femme réglée, une odeur stérile. Elle se détourna, elle aurait voulu pleurer, mais elle n'en avait jamais le temps. Préférant s'activer que penser, Thérèse retourna à sa cuisine cuire le poulet. C'était encore à elle de ramener le petit argent

nécessaire pour accommoder le riz que Marien fournissait. Elle sentit qu'elle n'était même pas reconnaissante à son frère de lui garantir le quotidien.

## 13

Construite par Abrassart et Vialatoux, respectivement architecte et entrepreneur, la poste, dite de la Gare ou du Port, était une courbe blanche face à un large triangle nu de goudron et de terre au centre duquel un petit square informe se signalait par ses quelques arbres d'un vert éteint. Autour d'une grande salle avec ses différents boxes répartis derrière un comptoir de marbre en fer à cheval, une galerie circulaire courait dont les deux murs étaient couverts de boîtes postales. Celle de Marien était la 1386, presque à ras du sol. Marien prit sa petite clé et ouvrit la porte de bois ajourée de cinq trous en cercle. Une lettre de Nzabakala Nadaise l'attendait :

*Salut ! que la santé vous berce,*

*Ndulu Joachim a bien reçu votre missive et nous l'a lue. Cette missive nous a rendu profondément satisfait par son émouvance et la confiance manifestement exprimée. Le camarade réceptionnaire m'a aussi donné ce que vous aviez prévu pour moi.*

*Laissez-moi vous dire que si j'ai connu un retard pour vous écrire c'est suite à un blocus de mes moyens financiers, vous êtes sans l'ignorer que je suis encore sans situation sociale qu'il m'est difficile de réaliser à volonté quelque chose à laquelle je pense. Il me faut toujours à tendre des offres par-ci par-là pour que je me décide à faire quelque chose. Pour l'instant mes principales occupations sont basées sur la recherche d'un petit travail qui me permettrait de me rémunérer et de me débrouiller tout seul et aussi de financer ma soeur qui travaille en élève pour se sustenter plus tard par son autonomie personnelle car*

*pour réussir il faut être documenté et pour être documenté il faut financer les livres qui sont très mauvais marché.*

*Mais jusque-là mes recherches se soldent par des suites défavorables dans notre pays trop plein d'injustices. On ne peut réussir si on n'est pas le cas d'un quelconque monsieur qui se trouve déjà implanté dans la société et qui vous tire dans son mieux, sinon ta besogne est stérile et tu n'obtiens pas la fécondité d'un travail rémunérant.*

*J'ai profondément réfléchi aux étonnances dont vous nous faites partie dans votre honorée à Joachim. Je crois que pour bien vivre il faut savoir suivre un règlement sinon on devient toc toc comme ça sans y penser vraiment, surtout que l'on craint toujours pour sa santé à cause des miracles africains et dans notre pays de négritude, même socialiste, c'est trop facile d'être envoûté dans une place sans précision, mais par la prière je crois que ceux qui m'ont agressé quand ils me verront dehors dans ma pleine bonne santé, ils auront honte comme la mouche quand la plaie est fermée. Aussi j'ai confiance et je ne ferai pas de changement de comportement, ce qui permet de circoncire le mal et de raccourcir brièvement la maladie. Il ne faut pas oublier que jamais les vaccins ne suffisent tout à fait.*

*Je viens me joindre à vous pour vous souhaiter bonsoir et à bientôt merci beaucoup pour la compagnie. Cependant j'espère que vous aurez la mabilité de mobiliser la commodité de votre correspondance et que celle-ci aura une suite favorable.*

*Les amis, les Gita Ange, les Bongo Perrotin, les Ndulu Joachim et consorts et consoeurs vous saluent énergiquement et sans complaisance. Autrui m'attend pour un entretien alors que je n'ai plus de particulier à dire. Souvenez-vous de moi dans vos prières, les miennes vous font à jamais défaut.*

*Je vous envoie mes nostalgies et ma sincérité.*

Marien mit la lettre dans sa poche et sentit un doux sentiment l'envahir. Cette lettre était vraiment celle d'un ami sincère qui l'aimait ! Il avait connu Nzabakala Nadaise et Ndulu Joachim lors de son bref passage à l'université mais les liens s'étaient resserrés après l'incident qui avait émaillé le cours

d'histoire grecque de cette dame française, celle qui doutait tant de l'existence des génies et qui se comportait avec les dieux grecs comme les blancs se comportent avec les dieux africains ! Pourtant, on ne pouvait pas dire que là il y eût racisme puisque les Grecs étaient blancs. Mais, et c'est Joachim (qui lisait beaucoup) qui lui en avait parlé, Cheikh Anta Diop, ce grand savant sénégalais, prouvait que la civilisation occidentale était née en Egypte et que l'Egypte était nègre. Au fond, ce professeur avait le complexe des origines nègres et participait à ce vaste complot que démontaient maintenant les intellectuels d'Afrique : la civilisation est noire ou elle n'est pas ! L'actuelle usurpation de l'Europe cesserait un jour !

Nadaise était un ami. Il avait cru tout de suite à la sirène quand il lui en avait parlé. Mais jamais Marien n'aurait cru que, malgré la séparation, ils continueraient à correspondre aussi souvent.

Ndulu Joachim, quant à lui, était plus circonspect et prudent en ce qui concernait la sirène de Marien, mais ce dernier ne désespérait pas de le convaincre. Il est vrai qu'il restait sous l'influence des professeurs et consorts, car, à la différence de Nadaise et lui, il n'avait quitté l'université que ses études achevées ! Il était maintenant professeur au Lycée Wladimir Illitch Lénine, où il était connu pour afficher des idées matérialistes et voyager parfois en Russie ! Mais pourtant Marien gardait une secrète préférence pour celui qui doutait et c'était plutôt à lui qu'à Nadaise qu'il écrivait...

Ayant acheté le journal, Marien alla s'installer sous un auvent où l'on servait des boissons fraîches. Il lut d'un bout à l'autre le quotidien national. A part quelques nouvelles internationales, le numéro était entièrement consacré aux questions sportives et au compte-rendu de la dernière séance du Comité central du parti. Un long article consacré au football comparait les gloires et exploits respectifs de Michel Platini et Bernard Lacombe. La déclaration finale du Comité central occupait les pages centrales : Marien se délecta des « considérant » et des « attendus », il goûta le ricochet des « étant donné » sur le poli du texte, il aima l'écho développé des « il appert que », trouvant un

parfum de modernité avancée dans ces stéréotypes langagiers. Sa lecture fut longue, elle le portait de vague en vague ; tel un esquif sous ses voiles, il sautait de paragraphe en paragraphe. Conquis, il mit à part le texte pour le relire tout à loisir.

Marien repensa à la lettre de Nadaise, puis à Adèle. Il était injuste qu'Adèle ne crût pas vraiment à sa sirène alors que son ami lointain, lui, n'en doutait pas. Elle était pourtant proche de lui et elle pouvait entendre la sirène quand elle le désirait ! Car, et cela il le regrettait toujours, quand sa sirène le possédait et qu'il parlait alors d'une voix de fausset, elle s'adressait souvent à Adèle, mais elle n'était jamais là : son amie se refusait à venir aux cérémonies qui se donnaient chez Poba Madoline. La seule fois où il avait pu la convaincre, elle avait fui à peine commençait-il à manifester ses dons. Jamais Adèle n'avait donc entendu les messages qui lui étaient destinés. Marien eut une prière : « Faites un signe qui lui fasse entendre la vérité nègre. » Cette prière fut si forte qu'il sentit son cœur se durcir et son sang battre dans ses tempes. Il en eut le souffle court et il rouvrit le journal pour cacher son trouble.

Alors qu'il reprenait la route pour aller déjeuner chez Tatie Jackie, la sirène du port hurla midi, le soleil noyait la place et l'herbe du square qui séparait la poste de la gare paraissait grise dans tant de lumière.

14

Bien après que la sirène du port eut été entendue, Ansuti Eulalie arriva chez Nsaï Adèle pour se faire coiffer. Mais elle avait changé d'avis : il serait bien temps de la coiffer quand elles reviendraient de chez Abdu où, toutes affaires cessantes, elles se devaient d'aller. Le commerçant venait de recevoir un lot d'étoffes magnifiques, des *java* et des *wax* de Hollande. Des bazins de France ! Il attendait la visite des deux soeurs pour déballer ses merveilles. Il avait promis, elle aussi ! Elles devaient y aller toutes deux.

Abdu El Nasr occupait une boutique tout en profondeur dans une des rues donnant sur le marché principal. Venu du Liban quelques années auparavant, avec pour seule richesse un appareil polaroïd et un lot de films, il s'était créé un petit capital en photographiant les fêtes de famille : enterrements, et constructions de tombeaux. Il avait ensuite monté un petit commerce pouilleux dans un kiosque à la périphérie de la ville. Gagnant sou après sou, délivrant la cigarette, détaillant l'allumette, cédant les feuilles de cahier à l'unité, vendant des moitiés de crayons et des quarts de pain, il envoyait au pays la moitié de ses gains et investissait intégralement le reste en marchandises et en prêts usuraires. En quelques mois, il avait pu changer de boutique et se rapprocher du centre ville, augmentant sa clientèle de tous les chalands qui baguenaudaient aux alentours du marché principal. Juché du matin au soir sur un haut tabouret, il dominait tout son magasin et surveillait ses vendeurs, l'arrondi du ventre tout contre le tiroir entr'ouvert de sa caisse, il restait toujours aussi frugal mais s'empâtait tout de même par manque d'exercice. Entre son éternel café froid et son AL KORAN de papier jaune, il encaissait, l'oeil vif, l'argent, que ce fut celui de menus objets à cinq francs-cinq francs, ou de biens plus considérables : tissus par rouleaux, machines japonaises.

Il terminait son déjeuner de riz et de poisson à la sauce arachide quand il vit les deux jeunes femmes s'approcher. Il leur sourit de tout son visage et ses yeux, bordés de longs cils de fille, parurent encore plus grands, plus noirs dans son visage rond et sombre sous ses cheveux bouclés. Abdu savait jouer de ses yeux, des yeux à femmes, un peu bovins. Fermant à clé le tiroir, il descendit de son mirador et mena ses clientes vers le fond du magasin, emplissant l'air d'une conversation sans consistance mais agréable, faite de potins et agrémentée de compliments qu'acceptaient les deux femmes sous une feinte indifférence. Adèle nota comme il pratiquait bien et en finesse le kinkongo dans lequel il glissait des expressions vili ou des mots français qu'il prononçait comme s'il était lui-même du pays.

Parmi toutes ces étoffes rutilantes d'ors et de broderies, parmi ces rouges, ces bleus, ces verts, dans cette lumière chatoyante, Adèle fut prise d'un vertige. Il ne lui serait jamais venu à l'idée d'aller d'elle-même au fond des boutiques, elle n'en connaissait que l'aspect utilitaire. Quand elle se fut habituée à tant de richesses, elle put détailler les tissus qu'éblouit elle n'avait vus que comme une masse en fusion. C'est alors qu'un bazar l'aveugla : de larges feuilles sur leurs branches étaient tissées dans la trame avec une impression rouge et or...

La faim et la soif, le besoin et le désir sont deux plaies que la vie agace tour à tour... Adèle en aurait pleuré. Abdu et Eulalie se taisaient, ils l'observaient ; ils se regardèrent, se comprirent. Dans un brouillard, Adèle entendit la voix douce et chaude d'Abdu répondre à sa soeur :

- Trente six mille francs le coupon, trois mille le yard.

C'était trop cher ! Cinq à six fois le prix d'un pagne-pays, les seuls qu'Adèle s'accordât ! Elle les achetait en coupons aux « mamans » sur le marché.

- Fais un prix, toi ! dit Eulalie d'une voix traînante aux résonnances joyeuses et coquines, promesses de tendresses.

Abdu El Nasr prit un air de profonde réflexion. Il ne pensait à rien mais, en bon commerçant, laissait le temps filer avant de ferrer.

- Pour elle, c'est bien pour elle, et pour toi ! (il regardait Eulalie avec insistance) deux mille sept cents : cent francs pour chacune, cent francs pour les deux, parce que vous êtes jolies...

- Non ! deux mille ! rétorqua Eulalie d'une voix capricieuse avec un petit coup de tête qui montrait qu'elle avait apprécié le propos d'Abdu et son compliment. Mais le commerçant dodelina la tête. Il était navré, vraiment navré, deux mille, il faut comprendre, c'était trop petit, lui-même, n'est-ce pas... L'affaire était entendue, ce serait deux mille cinq cents, un peu moins si Adèle relayait intelligemment sa soeur dans la négociation, mais il n'en était rien et le marchandage s'enlisait entre Eulalie et l'Arabe. Adèle se taisait,

stupéfaite, toute entière prisonnière du regard, qu'hypnotisée, elle posait sur l'étoffe. « La conne ! » pensa Eulalie qui renonça. Le prix fut décidé, restait à trouver le financement pour Adèle qui tendit à Abdu une main moite d'angoisse qu'il sut serrer d'une pression compatissante. Adèle était trop dans ses pensées pour voir le regard charmeur qu'il lui lança et le geste familier, un peu osé, qu'il amorça sur Eulalie et qui la fit glousser ; elle eut un autre petit rire sec quand elle sentit dans la main qu'elle laissait traîner derrière elle, le billet qu'y glissa Abdu.

- De toute façon, je vous le mets de côté, je le remballé même, comme ça tu es sûre de le retrouver entier !

Eulalie sourit et approuva d'un claquement de langue. C'était sa réponse, elle suffit à Abdu.

Adèle coiffait Eulalie avec science et application. Elle traça dans la chevelure des raies, tressa entre eux les cheveux ainsi isolés, les prolongeant sur les côtés et la nuque par des fils noirs qui continuaient les petites nattes qu'elle agrémenta de perles rouges et vertes. Elle prenait pour modèle un timbre-poste qui célébrait les sculptures en Ivoire d'Engongonzo Raphaël, artiste célèbre de Lagué. Les deux jeunes femmes parlèrent peu au début de l'opération, qui demande toujours beaucoup d'attention dans le dessin, mais dès qu'Adèle en fut au tressage, Eulalie reprit le sujet qui engluait tout l'esprit de la coiffeuse :

- Et Marien ?

- Marien ? Non. Il ne pense qu'à l'avenir et il cache son argent pour la maison, le lit et les enfants qu'il veut.

- Où ?

- Cela personne le sait ! Peut-être à la banque.

La question devenait sans intérêt pour Eulalie. Chacune réfléchit.

- Il pourrait bien payer pourtant, il a une belle situation.

- Tu ne sais pas t'y prendre avec les hommes !

Il est vrai que les hommes, Eulalie les connaissait et, elle, elle savait les prendre et leur prendre leur argent. Elle était actuellement avec un jeune blanc qu'elle menait avec l'aide de moyens que réprouverait une femme honnête.

- Oh toi !

La voix d'Adèle se cassa, elle était prête à tout abandonner, Eulalie le comprit, qui voyait s'éloigner la commission qu'elle escomptait.

- Chaque homme a ses faiblesses, les siennes sont bien connues, dis-lui que tu as rêvé, que sa sirène est venue te voir, décris-lui le tissu et laisse-le chercher. Quand on cherche quelque chose, on va chez Abdu, fais confiance à l'Arabe et tu auras ton tissu !

Adèle se mordit les lèvres à cette idée, mais son silence encouragea sa soeur qui lui suggéra une façon de s'y prendre. Après la longue exposition du plan un rien cynique qu'elle proposait, Eulalie reprit d'un ton gouailleur :

- Les hommes, ma chère cadette, sont tous les mêmes. Il faut savoir les prendre comme ils sont. Ils sont tous faibles, mais jamais de la même faiblesse. La couleur n'y fait rien. J'en ai vu et essayé ! Ils aiment tous qu'on la leur tripote : queue noire, queue blanche, ce n'est pas la couleur qui différencie les chats ! Marien, sa queue, c'est la magie, tire-le par la magie ! Vas-y ! D'ailleurs avoue que tu en rêves de ce bazin, alors, ce ne sera pas un vrai mensonge !

Eulalie ricana. Il n'était pas possible d'être aussi stupide que l'était Adèle ! La vie n'était quand même pas compliquée : les femmes avaient le plaisir, les hommes l'argent, on échangeait, c'était tout ! Il était bien inutile de chercher ailleurs !

Pendant ce temps, Adèle ruminait, choquée par les propos de sa soeur. Comment Eulalie pouvait-elle être aussi garce avec les hommes ! Il est vrai qu'elle les connaissait bien à avoir fait « boutique-mon-cul » jusqu'en Centre-Afrique chez les forestiers !

- Nsaï Adèle ! Tu dors ?

Impérieuse la voix de sa soeur la réveilla de sa songerie et tandis que ses mains s'activaient, son esprit s'égara à nouveau.

Nsaï ! la joie ! Quand elle avait rencontré Marien, son nom avait repris tout son sens. Particulièrement cette première fois où ils s'étaient rencontrés. Il l'avait raccompagnée chez elle, ce qu'elle ne voulait pas. Mais il n'avait rien demandé, il l'avait laissée à sa porte en lui disant bonsoir. Ils s'étaient revus et elle avait vécu des moments très doux avec lui ; ce fut un temps où, comme l'eau dans l'eau, elle devenait lui. Mais ses rêves fous le reprirent, excités par les prédictions de Poba et les ambitions de ce Nyuma... Et la vie avait viré son cours comme les bateaux sur lesquels Marien revenait, viraient en entrant au port. Comme elle aimerait lui dire dans l'étreinte : « Paye-moi cette étoffe ! » Mais il était bien le seul homme de la ville à ne pas couvrir sa femme de richesses. Il tendait tout entier vers cet inconnu. Comme un ciel trop lourd finit par éclater en tonnerre, l'homme surchargé de rêves va sombrer au premier écueil. Sa soeur Odette le lui avait rappelé pas plus tard que cette nuit, quand elle rentra de chez Marien, pleurant après leur dispute. La lampe luisait dans le vestibule et elles parlaient, parlaient...

- Tu me fais mal ! A quoi penses-tu donc ?

- Pourquoi Marien est-il ainsi ?

- Tu ne sais pas t'y prendre avec les hommes : tu as même fini par avoir un enfant de Célestin !

Nsaï ! la joie ! De la joie il ne restait que l'amertume du bonheur enfui.

15

Abdu El Nasr leva les yeux sur Marien. Il le connaissait comme il connaissait tous les chalands qui passaient, ne fût-ce qu'une fois, devant sa boutique. Toujours assis sur sa haute chaise, il l'attendait, pas plus ce jour-là que le jour d'avant, certain qu'il viendrait comme Eulalie l'avait promis. Il l'accueillit avec une manifestation discrète de reconnaissance et de sympathie.

- Alors, Camarade, tu pars bientôt en mer ? Tu viens t'approvisionner ?

Marien ne s'étonna pas d'être ainsi apostrophé, il accepta la main tendue qu'il pressa légèrement et répondit des banalités à peine audibles. Ils parlèrent de choses et d'autres ; sur un signe d'Abdu, on renouvela son café et un autre fut placé devant Marien : chaud, noir, sucré. Flatté de la marque de distinction que lui accordait l'Arabe et les sujets généraux étant épuisés, Marien, mis en confiance, aborda la question d'un achat de pagne. Abdu se fit un plaisir de servir lui-même son nouveau client. Il ferma son tiroir et en prit la clé ; il emmena Marien au fond de la boutique et déplia devant lui quelques tissus locaux portant les impressions commémoratives du vingtième anniversaire des Trois Glorieuses, journées tragiques qui fondèrent le régime révolutionnaire des forces armées. Deux mains entrelacées dans le cercle d'une sentence révolutionnaire. Un poing serré sur un faisceau composé d'un fusil et d'une houe, entourés de la même devise. Chacune des impressions existait en trois couleurs : celles de la nation. Abdu, voyant la mine impassible de son client, sortit d'un carton un lot fabriqué par la CITEC d'Abidjan. C'étaient des coupons représentant le président Houphouët-Boligny aux côtés du chef de l'état lors de la visite officielle de celui-ci en Côte d'Ivoire. Non, ce n'était pas cela que voulait Marien. Des tissus moins marqués... Des fleurs, des couleurs... Abdu le tira encore plus au fond de la boutique où gisaient d'autres cartons en désordre. Il alluma l'ampoule poussiéreuse qui pendait au bout de son fil nu.

- J'ai reçu ce matin des *java* et des bazins, mais c'est naturellement plus cher. Puisque tu es là, on va ouvrir ces colis et les regarder ensemble.

Il déballa des coupons imprimés, un wax de Hollande plut à Marien mais rien ne ressemblait au tissu que, dans son rêve, la sirène avait offert à Adèle. Il fit mettre cependant le wax de côté à tout hasard. Abdu eut un sourire de contentement. Il estima qu'il pouvait désormais écourter la recherche.

- Il doit bien y avoir autre chose là-dedans !

Tout en parlant, Abdu remuait des cartons, farfouillait dans les étoffes. Il appela :

- André ? André ! Où sont les cartons ?

L'employé s'affaira à son tour, remuant le fond de la boutique et mit des bazins à jour. Son patron les étalait au fur et à mesure. Soudain, une vague ruisselante, écarlate, tachée d'ors, déferla du comptoir jusqu'à terre. Marien eut un frémissement léger du visage que le commerçant remarqua : il en augmenta le prix de quelques centaines de francs. Le geste de l'Arabe avait gardé la même indifférence, il fit glisser l'étoffe pour en présenter d'autres, Marien dut l'arrêter, on reprit le bazin rouge et or. Il le palpait, l'approchait de la lampe. André, sur un signe de son patron, prit le coupon et ils le suivirent dans la rue pour examiner l'étoffe à la lumière du jour. C'était bien le tissu envoyé par la sirène ! Dans sa masse on voyait, tissées, de larges feuilles sur leur branche. Abdu consultait un papier de connaissance, il fit la moue et annonça :

- Un peu cher, quatre mille le yard.

Sous le choc du prix, Marien reprit son quant-à-soi et tenta de donner le change en renonçant au tissu pour regarder les autres. Ils comparèrent les prix, les qualités, les usages possibles. Insensiblement, de cercle de paroles en cercle de paroles, comme un train d'ondes qui, partant de la périphérie, reviendrait en son centre où il mourrait, le marchandage se cristallisa sur le bazin. Abdu tint bon pour trois mille trois cent cinquante malgré tout le désir qu'il avait de satisfaire un client dont une si longue négociation faisait un ami.

En revanche, sur le java, il pouvait faire une petite remise d'amitié, si ce tissu intéressait toujours Marien...

Le lendemain de son achat, Marien écrivit sur son cahier :

5 février

*J'ai acheté le tissu qu'avait rêvé Adèle. Personne jamais ne l'avait jamais vu. Vingt cinq mille six cents francs. Mais c'est une révélation de ma Syrène. M'est confirmées ainsi la solidité et l'exclusivité de ma vie avec Adèle. Cinq mille francs pour un pagne pour Germaine bleu avec des fleurs blanches. Elle a été beaucoup contente. Les siens sont gâtés, il fallait que je l'aide là-dessus. Je n'ai rien acheté pour Thérèse car j'ai pu faire avoir une place de gardien de nuit pour Rémi. Trois mille deux cents francs de sortie. J'ai emmené Adèle au Bar de l'Atlantique. J'ai vu qu'elle s'étonne vite du luxe européen. Elle a goûté les radis épluchés qu'ils servent avec le whisky. Son visage se méfiait et j'ai beaucoup ri de plaisir. On a parlé avec la serveuse, une blanche, celle qui s'appelle Mariane et qui est de Belgique ; l'autre est Russe et s'appelle Nina qui a fait un mariage malheureux avec un compatriote et elle est ici avec ses enfants qui sont colorés. On a ensuite été au cinéma voir Angélique marquise des anges, j'ai été déçu car ce n'était pas le film que je comptais dessus. Adèle est venue chez moi. Deux fois. Après j'ai donné à Adèle le tissu de la Syrène et six mille francs pour la façon de la robe. Elle a pleuré. Je lui ai dit que ce n'était pas moi qu'il fallait remercier mais ma Syrène ; elle voulait encore mais je lui ai demandé de prier avec moi. J'ai mis la natte par terre et je me suis recueilli longtemps à la façon des Sénégalais. Quand je suis revenu de ma prière, elle dormait. J'ai fait pareil et à mon réveil elle était partie.*

Marien, reposant son stylo, étouffait de gratitude envers sa sirène qui lui avait apporté une preuve de plus que c'était bien lui qu'elle avait choisi. Il relut les dernières pages de son cahier pour mieux se pénétrer de la révélation qui le bouleversait :

*Comme Clarisse dormait, Adèle est venue me voir, alors le temps était propice, nous nous sommes unis profondément et en amour de 13H45 à 14H30. Adèle m'a paru franchement Intéressante. Il ne faisait pas naturellement nuit et quelque la chambre soit close, le jour la baignait, c'était très plausible, comme sous les arbres du jardin botanique au séminaire. Notre union doit nécessairement donner des fruits lui ai-je dit par confirmation. Je crois que blancs et noirs doivent respecter les génies.*

*Elle a passé la nuit chez moi, voilà qui a été sensationnel à part entière. On a fait trois fois et dormi. On s'est confessé mutuellement nos mauvaises pensées. Adèle me reproche ma jalousie et moi je lui reproche sa coquetterie qui la fait attirer les hommes simplement pour le plaisir de se voir suivre. Or si les hommes courent les femmes c'est pour ce qu'elles ont entre les jambes et qui doit rester secret. La palabre a fait que nous avons duré ainsi de 10H15 à 1H25. Elle m'a promis de ne plus aller chez les gynécologiques de l'hôpital que Norbert m'a raconté les saletés qu'ils font. J'observe une règle de vie et m'abstiens d'abus.*

*Adèle, elle a encore passé la nuit chez moi. Une fois. Le matin elle se réveille et me raconte le rêve qu'elle a visité :*

*« Ma syrène se présente à elle en lui disant qui elle est. Elle lui dit : pourquoi te présentes-tu dans ta nudité intrinsèque devant moi ? Je veux que tu fasses une robe. Je n'ai pas de tissu lui dit Adèle. Alors la syrène lui a donné une pièce qu'elle a prise. C'était un riche tissu de bazin avec des feuilles gravées dedans coloré de rouge et d'or partout. »*

*J'ai vu que c'est une volonté de ma syrène qu'il me faut satisfaire et que je ne doute pas que ma syrène ne me demande que dans le possible de moi-même, même si Adèle m'a dit que même chez Abdu on ne trouverait pas ce tissu qu'elle avait bien dans les yeux.*

*Syrène je vous aime de tout mon coeur, vous êtes mon Jésus.*

Durant les quelques jours qui terminèrent la semaine, alors qu'Adèle se faisait confectionner une robe et qu'étant « indisponible » elle refusait de le rejoindre, Marien rédigea une étude sur le mariage africain. Il accomplit ce travail dans l'exaltation de la certitude. Rien de ce qu'il imaginait qui ne lui fût

inspiré par sa sirène ! Tout ce qu'il faisait était voulu par elle ! Il fit taper son texte par un écrivain public de la ville et en fit des photocopies. Il distribua son étude autour de lui. Germaine serra son exemplaire avec les lettres, soulagée, à la traduction que lui en fit Marien, qu'il n'y eût aucune référence aux génies. Poba punaisa le sien au mur de son cabinet de consultation. Norbert lut et relut sa copie dédicacée. Ces deux pages dactylographiées leur parurent prestigieuses comme un livre. Il ne manquait que la couverture ! Après en avoir parlé à son ami, Marien en envoya un exemplaire au journal du parti. Ils étaient certains de ce que leur initiative aboutisse à une publication. Poba l'avait confirmé : c'était une action voulue par la sirène. Marien n'omit pas de coller son étude dans son cahier, précédée d'un commentaire :

*J'accomplis en toute chose la volonté de ma syrène. Mon article suivant va être publié dans le journal du parti ou plus grand encore.*

ETUDE SUR LE MARIAGE AFRICAIN  
par TSETSI MARIEN

Dans l'ancien âge la valeur de la femme était connue par l'homme qui devait remplir quelques conditions s'il voulait trouver chaussure à son pied. Ces qualités devaient être d'ordre physique et d'ordre mental. S'il n'avait pas de la beauté à revendre, il souffrait à trouver la fiancée de son choix. Par contre, celui qui était beau à croquer n'avait pas de difficulté à trouver une collaboratrice. Mais la beauté n'était cependant pas essentielle et les jeunes filles qui furent nos grand-mères disaient qu'un vilain cultivateur ardent à la tâche est préférable à un petit parisien paresseux et élégant. Il en était de même chez les femmes. La beauté des jeunes filles leur attirait ceux que leur désir convoitaient. Mais la magnificence chez une femme n'est pas seulement un atout, on dit d'une belle jeune fille que si elle n'est pas sorcière, alors elle est menteuse.

Cela prouve que la beauté et la situation familiale de la jeune madame et du petit monsieur ne jouaient aucun rôle dans les choix matrimoniaux des époux anciens.

Pourtant la vie moyennâgeuse n'était pas complètement la vie en rose. Un homme, pour conclure une affaire d'amitié ou d'argent donnait sa fille comme si elle n'avait été qu'une pièce d'étoffe. Et quand elle déplaisait au mari, il lui donnait des coups redoublés comme si elle était un animal. Lui, il fait ça pour qu'elle retourne chez elle, mais si elle fait ça, son papa la retourne car il ne veut pas avoir à rembourser la dot qu'il a empochée, et les oncles sont pareils qui la renvoient chez son mari qui la rosse encore parce que en plus il n'est pas content.

Les femmes devaient toujours goûter ce qu'elles donnaient à leur mari, ceci parce que l'homme doit toujours partager ce qu'il a avec ses épouses. D'autres disent que c'est parce que la femme est hypocrite et méchante, alors son mari doit toujours sans arrêt se méfier d'elle. C'est donc pour dire que les femmes avant n'étaient pas à nager dans la joie et que la béatitude n'était pas leur pain quotidien.

Une leçon de nos ancêtres doit cependant être bien retenue, c'est que les époux, avant d'aller ensemble pour le meilleur et pour le pire, prenaient le temps de se connaître et de s'observer, ce qui faisait que le divorce était rare.

Il advint qu'un marin étant tombé malade, Marien dut le remplacer pour une rotation de courte durée sur le *Comoé*. Norbert fut chargé de surveiller la presse pendant son absence mais il était si sûr que l'étude serait publiée qu'il ne chercha jamais à vérifier ; il jugea inutile de dépenser l'argent que Marien lui avait confié.

Marien ne connaissait de sa sirène que les noms qu'elle se donnait quand elle lui apparaissait ou bien quand elle parlait par sa bouche et chaque fois, elle se donnait un nom différent mais à la musique toujours semblable : Sereine, Coraine, Mareine, Loraine... Ce fut un rêve qui devait l'éclairer.

7 janvier

*Je suis seul au rendez-vous, c'est un rêve. Il fait nuit, je marche sur la route humide. A un croisement, il y a une petite maison avec une tourelle au premier étage, une femme que je connais, une mienne ; en fait j'ai plein de rendez-vous autour de ma syrène qui m'élolgnent et me rapprochent d'elle. Je marche avec ma syrène, tout est calme, le temps a épuré notre amour. « Entre nos deux rencontres il y a un trait d'unlon » dit-elle. Mais elle dit pas plus. On marche et on rejoint la petite maison ; de la tourelle descend une femme blonde. Je la présente l'une à l'autre. La femme blonde n'a jamais été à moi. Je suis soulagé. On avance et toutes les femmes avec qui j'ai rendez-vous n'ont jamais été à moi. Je me sens soulagé en gros. Je n'ai donc pas péché. Nous avançons parmi des femmes qui sortent des maisons obscures. Alors celle qui me parle avec amour s'arrête. D'une case à toit de chaume des femmes sort mon oncle. Elle lui dit : « Bonjour Mpoaty », « Bonsoir Sylvaine » lui répond-il. Alors j'exulte car mon coeur bondit de joie de savoir comment elle s'appelle. Je me suis donc révélé. Toutes mes hésitations sont balayées. Mes peurs s'évaporent devant la bonté intrinsèque de Sylvaine.*

*Sylvaine = Syrène*

*Sylvaine est venue me rendre visite alors que j'étais très bien éveillé. J'ai compris qu'elle me demandait d'effectuer un travail de réflexion. Je suis sûr d'être marqué d'un signe positif de grâce surnaturelle.*

*Adèle, entente parfaite. Deux fois, presque trois.*

18 juin

*J'ai parlé et confessé dans des langues que je ne connais même pas dans ma conscience et qui sont la langue des Tchadiens que les Français ont tués sur les rails du CFCO. Aucun des participants n'a compris mon discours mais Poba m'a assuré de la véracité complète de mes paroles malgré qu'elles soient pas intelligibles.*

*Malékoum salame et alléluia. Merci mon Dieu mon père.*

23 mai

*J'ai rêvé très fort cette nuit. Je suis dans une ville que je ne connais pas. Je demande mon chemin et une fille vient qui me prend la main pour me guider.*

*La ville est en Afrique noire mais la fille est blanche. Je vols des cheveux sortir de sa robe, elle a le cou velu aussi et des cheveux très longs comme une traîne de mariée. Elle se dirige en amples mouvements glissants du corps et pas en marchant un pas devant l'autre. Je regarde mieux sa robe et je comprends que c'est une robe faite de ses propres cheveux personnels. On rencontre un ingénieur de l'usine où j'ai travaillé avant de naviguer d'occasions puis à titre permanent. C'est Nénesse, qui parlait toujours anglais avec les matelots étrangers. Il me demande ce que je fais avec cette fille et je lui réponds que cette affaire ne le regarde pas, alors Il prend le couteau qu'il montre à la fille pour la faire s'effrayer, mais elle elle me met la main sur la poitrine où je sens quelque chose de dur. Je prends ce quelque chose dans ma poitrine et qui est un pistolet magnum 421 comme les barmans dans les cow-boys du cinéma et je le montre à Nénesse qui a peur et se sauve à toutes jambes les brides abattues. Mais il revient avec Kaskouye qui a avec lui celui qu'on appelait chien des blancs en notre patois, parce qu'il était noir de coeur comme de peau. Ils s'acharnent sur moi, comme lorsqu'à l'usine ils m'humiliaient avec gratuité.. Des militaires viennent que Nénesse avait circonscrits avec des mensonges. Les militaires sont noirs mais ils sont purs et ils ne faisaient qu'obéir de toutes leurs bonnes volontés réunies. Quand ils voient la femme, ils prennent peur à titre définitif. Cette femme est ma syrène et ils se prosternent devant nous. Il est bien vrai que ma syrène m'amènera au commandement suprême, je serai pape ou bien président.*



## TROISIEME PARTIE

16

Avec leurs pantalons bouffants serrés aux chevilles, bleus ou marrons mais toujours délavés, laissant voir des chaussettes à carreaux de couleurs vives tire-bouchonnées sur des chaussures luisantes noires, ou, fin du fin, noires et blanches, les « parisiens », version locale des « sapeurs » de la capitale, étaient la coqueluche des demoiselles de la ville. Quoique des gens sérieux à l'esprit chagrin les accusassent de n'être que de « petits chômeurs », ils n'étaient pour la plupart que des élèves un peu attardés. Leurs chemises de nylon blanc brillaient au soleil, le bouton de col restait toujours bien fermé ; certains le papillonnaient d'un noeud de jais au dessus duquel ils tiraient bien la tête, laquelle, selon les critères en vigueur dans leur mode, se portait haut au bout d'un long cou. Ils aimaient à porter gilet, le rouge étant le plus prisé. Les plus riches avaient un solex qu'ils faisaient naviguer dans les rues avec science et quelques maladresses (tant le hasard des sables perturbe la course de ces tractions-avant à deux roues !) La convivialité propre à leur jeunesse faisait que vêtements et engins circulaient entre amis et connaissances, permettant à chacun d'être, une après-midi ou un soir, un digne représentant de la jeunesse équatoriale de la ville. Leur quartier-général était Le Bataclan.

« Au BATACLAN on y rentre OK, on en sort KO », telle était la devise inscrite en lettres jaunes frangées de rouge sur le fronton en arc de cercle de l'entrée qui surplombait les trois marches carrelées menant de la rue sablonneuse à la piste de danse. Au dessus de celle-ci des poutrelles de ciment soutenaient des nattes de couleurs ; elles protégeaient du soleil les danseurs du dimanche. Une foule de gosses et de petits vendeurs s'agglutinait autour de l'entrée, attirée par les airs en vogue et l'espoir de

quelques sous ou d'une friandise. A la nuit, poulets et brochettes, *maboké* et poissons, grillaient sur des barbecues faits de grands fûts de deux cents litres aménagés, ou sur de petits fourneaux, dits malgaches sans que l'on sût pourquoi, construits de pièces détachées hétéroclites, sortis tout droit de l'« usine » de Taty Moïse, ferrailleur de la rue des Trois Glorieuses. La piste du bar-dancing était un grand rectangle entouré d'un préau où s'éparpillaient des petites tables, branlantes et précaires, fabriquées dans les ateliers artisanaux des quartiers. Chaises et fauteuils formaient un ensemble composite n'ayant en commun qu'une peinture rouge, criarde et tachetée, effet des pinceaux fatigués répandant une couleur trop diluée sur des fonds rugueux. Des murs couraient autour, clôturant la parcelle qu'occupait Le Bataclan, ajourés vers le haut pour ventiler la clientèle ; ils empêchaient la curiosité de la jeunesse impécunieuse qui, les jours de fête, s'attroupaît, bon enfant, attirée par le mirage du bien-être, ravie par le bruit de la musique dont elle jouissait gratis, satisfaite du spectacle des heureux du jour, mais toujours prête à rire aux gards des gards quand la pluie rendait glissants carrelage et ciment.

Les murs intérieurs étaient couverts de graffiti, messages ou souvenirs, traces d'un instant ou d'une illumination. Y résonnaient encore un bonheur ou un étonnement :

Le charmeur en distance  
nom de guerre : Chalheur  
vous quitte pour  
certains jours

Ce solitaire parisien  
dit le Vent  
secrétaire chargé des  
affaires étrangères en  
Belgique  
Bill Blas Roméo  
est né à  
Amsterdam vers la Côte d'Azur  
à l'Inde. Ce solitaire est  
vraiment  
le 1er Kapito Rastaman  
et ira continuer ses

Interrompu dans son existence ou son exercice solitaires, encore qu'il ne faille pas exclure que l'encre ou l'inspiration lui aient manquées, le petit parisien avait interrompu là l'écriture de ses mémoires... Ainsi de suite, les écritures se mélangeaient, mais tous les textes s'organisaient entre eux, les dates montraient que les échanges se faisaient avec une certaine lenteur, les réponses finissant toujours par arriver. Tous les graffiti étaient écrits en français, aucun ne l'était en ki-kongo ou en une autre des langues du pays. Il n'y avait pas de dessin non plus.

Assis à sa table, Mbatchi Célestin secouait sa bouteille de Kongoca pour en tirer quelques gouttes encore, mais il lui fallut bien convenir qu'elle était parfaitement vide, qu'il ait tout bu ou que la chaleur ait fait s'évaporer ce qu'il avait pu laisser. Il s'étira en arrière, se résigna à attendre Adèle qui lui avait donné ce rendez-vous. Qu'avait-elle bien à lui dire qu'il ne sût déjà ? Que pourrait-il lui répondre qu'elle n'eût entendu ? Il regarda les graffiti du mur :

les 2 cracks du Pool  
 Bathos et Pathos  
 dites aussi  
 les Pétroliers  
 Oyé les parisiens  
 Oyé et salut

Célestin, habitué aux torsions subies par le français sous l'équateur, sut interpréter correctement un autre distique comme des malentendus entre petits larrons dont quelques filles durent faire les frais :

Les matelas tendus qu'ont connus  
 Jobamon le Pdt des filles  
 Jedegurbos leur commandant  
 ont fini par s'accorder  
 sous Jobafi leur roi

Célestin sourit de la finesse du trait, il reconnaissait bien là ses compatriotes, toujours habiles et subtils à se jouer et à se moquer d'eux-mêmes. Son regard balaya le mur et trouva ce qu'il cherchait :

Emos-~~envahit-des-soucis-d'amour~~  
dans son coeur ?  
il était ici à 10H30MN

« Dans son coeur » était d'une autre écriture et aurait peut-être eu du charme pour Célestin s'il n'avait su que l'interrogation suspicieuse avait été écrite par Marien.

Célestin se souvenait très bien de ce soir de l'an passé. Il se trouvait avec sa nouvelle amie, Kisangu Elodie. Ils étaient assis autour de deux petites tables couvertes de bouteilles vides. Il y avait les Mabilia Paul de la banque, les Nyuma Norbert de l'hôpital, les Nzungula René de l'électricité, mort depuis. Marien accompagnait cet illuminé de Norbert, qui, cette fois-là encore, n'avait pas oublié de se comporter comme l'imbécille qu'il était : c'était lui qui avait attiré Adèle auprès d'eux ; elle avait rejoint le groupe sans savoir que Célestin y trônait avec sa nouvelle conquête. Cette situation avait rendu triste l'amie abandonnée. Cela se lisait dans son regard et dans la pose sans gêne de la tête appuyée sur la main. Avec ses petits cheveux étroitement tressés, la finesse de ses traits, elle ressemblait plus encore aux statuettes d'ivoire d'Engongonzo Raphaël qui sont représentées sur les timbres-poste, et dont la position symbolise la tristesse. Raphaël lui-même lui avait dit ce qu'il voulait signifier par ses sculptures : la pensée et la part de rêve que chacun porte en soi et qui, en nous éloignant des autres, nous rendent à notre solitude. La musique qui coulait des baffles était celle du groupe d'OK Jazz. Elle emplissait leurs deux coeurs séparés du regret du bout de vie qu'ils avaient fait ensemble. Adèle était si belle, si pures étaient les lignes de son visage ! Son buste allait et venait à chaque respiration, elle portait une de ses robes en pagne du pays, aux nuances alliées subtilement. Elle était habillée de gris, d'un gris pluriel qui la rendait plus secrète encore. Au creux de l'amour, la femme reste toujours obscure à l'homme.

Ce soir-là, qui était un dimanche, la piste de danse était comble et on ne voyait qu'un amas de corps qui enflait et se rétractait comme un torse d'athlète qui respire après un effort trop violent. Adèle avait cessé de suivre le

rythme puissant et lent des vagues sonores qui faisaient vibrer les murs de ciment et les coeurs de chair. Elle s'était tournée délibérément vers le mur et alors, Célestin avait bien vu ! Marien s'était penché et avait écrit sur le mur sale. Elle avait ri. Pas un rire de bonheur, juste un rire de soulagement, un rire d'après une grande peur quand l'accident vous a frôlé. Marien et elle s'étaient parlés. Puis ils avaient quitté le bar ensemble. Célestin avait ensuite regardé ce que Marien avait bien pu écrire. Il avait été étonné de ce que cet homme, qui adressait si peu la parole aux femmes, qui paraissait rigide et timide, ait pu écrire cet insolent « dans son coeur ? » au coeur de ce distique placé là par Emos, Emos-envahit-des-soucis-d'amour. Cette soirée, commencée dans la tristesse pour Nsaï Adèle, s'acheva dans une joie qui rendait un sens à son nom : nsaï, la joie. Pour Célestin, par contre, il avait eu un peu de mal à relancer la machine du corps pour prendre celui de la pulpeuse Elodie au désir toujours recommencé.

Quel nom prometteur que celui d'Adèle ! Adèle, que cet homme allait gâcher, car il se comportait comme une femme en se faisant posséder par des génies dans les cérémonies expiatoires qui faisaient les délices des gens de la ville ; toujours soupçonneux et craintifs, ils allaient vite en besogne pour accuser de sorcellerie malveillante ceux qui leur étaient les plus proches quand des coups du sort les frappaient, ou que leur propre bêtise leur attirait des ennuis ! Célestin était de ceux qu'irritaient ces superstitions. Il soupçonnait que ces pratiques sorcières et ces envoûtements n'étaient que jeux pervers. Il lui avait été donné de voir Marien, possédé des démons, ou faisant semblant, dans une cérémonie donnée par Poba Madoline, cérémonie à laquelle Célestin était présent car on y soignait une petite fille de sa famille maternelle, de son propre *kanda*, et il n'avait pu se soustraire à l'obligation d'y assister. Marien était comme pris de boisson, alors qu'il était à jeun ; il tournait gauchement sur lui-même, les yeux révulsés, le visage rigide comme un masque de bois, tordu par une souffrance interne. D'une voix rauque il avait prophétisé ; puis une voix de fausset lui sortit de la gorge et l'assistance

exulta, car c'était toujours le moment fort des prestations de ce charlatan ou de ce malade : sa sirène le possédait !

Il repensa à Nsaï Adèle... *nsaï*... Il en avait eu avec elle de la joie ! Et du bonheur, et du plaisir ! Il l'avait rencontrée ce soir de concert quand l'orchestre zaïrois s'était produit. L'OK Jazz soufflait toute sa frénésie dans les poumons de la jeunesse de la ville. Les petits parisiens étaient plus parisiens que jamais, les femmes, toutes de miel et d'ombre, plus belles encore, les hommes explosaient de générosité. Dans la foule ce n'était que regards de bonheur. La musique était un grand filet maternel de fraternité ! Ton voisin était ton parent. Ton ami était ton frère, ton frère était toi !... Une fille vibrait pas loin de lui, son corps flottait comme une liane sous le souffle de la mer. Célestin n'avait jamais vu de liane danser sous le souffle de l'air chargé d'embruns, mais ç'avait été une des images qui l'avaient bouleversé ce soir-là. La fille applaudissait et, dans son mouvement inconscient, se séparait de ceux qui l'accompagnaient pour se rapprocher de lui. Ils s'étaient regardés, leurs mains se joignirent et ne se séparèrent pas de tout le concert. Ensuite ils avaient quitté la foule et il l'avait aimée sans qu'elle eût dit son nom, sans qu'elle sût le sien. Ce n'est que plus tard que l'amour s'était construit entre eux, et cet amour était devenu un mur qui les avait séparés quand cet enfant était né. Mais tout le temps qu'ils furent ensemble, ce ne fut que joie et bonheur.

Ils allaient le soir grignoter des brochettes et de la volaille grillée, déguster des *maboké* tout chauds (gourmant dépliage de la feuille de bananier brûlée par la braise, écho d'autres cérémonies plus secrètes ! Les doigts sautent de douleur sous la chaleur de la viande humide de son jus ! La bouche flambe du piment, la langue s'étonne de la saveur sapique et colorée, le ventre se pâme de recevoir et crie encore... alors, on déplie une autre feuille et on découvre un autre mystère : les lèvres végétales cachent toujours une autre fève de chair dont les lèvres se saisissent, chair que l'on engloutit d'une bouche avide. De tout ce plaisir annonciateur de bonheur, Adèle et Célestin se réjouissaient). Ils allaient aussi chez Tatie Jackie manger du poulet à la *mwamba*, fleurant

bon le coco, des gambas au piment... Célestin travaillait dans les pétroles. Il était bien payé et il avait toujours suffisamment pour s'amuser après avoir donné une généreuse pension à sa vieille mère qui s'occupait de la famille. Il n'avait pas envie d'accumuler l'argent. Il se trouvait trop jeune. Depuis, il avait un peu changé ; il savait qu'il lui faudrait un jour acheter une parcelle, construire une maison, doter une femme, avoir des enfants... Mais quand il était avec Adèle, ces idées ne l'effleuraient même pas. Lui, il voulait vivre et s'amuser, épuiser sa jeunesse comme on boit une eau très fraîche : à grandes goulées goulues. Il avait l'argent, il avait la femme, et d'autres femmes aussi. Toutes ces femmes ! Toutes ces jambes que l'on voit sortir de ces bouts de tissus placés juste là pour que le rêve soit plus intense ! Il sortait chaque soir quand il n'était pas astreint pour raison de service. Il prenait sa mobylette, emmenait Adèle danser et boire dans les bars. Ils s'amusaient, la joie naissait au plus profond d'eux et inondait le monde autour, même l'air en était physiquement modifié : il était plus clair, plus léger. Des amis les entouraient comme les rayons d'une roue. Ils faisaient autour d'eux une ronde dont ils étaient le centre. Ils respiraient le bonheur, ils le transpiraient. C'est alors qu'elle lui annonça qu'elle était enceinte ! Il sut que leur vie se fracassait sur le mur de leur amour. Adèle, à cette époque, comptait avancer encore dans ses études, Célestin l'y encourageait. Ils savaient comment boire sans lendemain difficile, et pourtant elle se fit mettre enceinte ! Célestin s'était senti trahi. La soif du désir en fut tarie.

Obtenir d'une femme le fruit qu'elle recèle sous sa robe n'est pas difficile, obtenir d'elle toutes les satisfactions de son corps, cela l'est. Chance et cadeau de la femme toute entière. Adèle avait tout donné, Célestin avait tout pris en donnant tout son être dans cette saisie qu'il eût d'elle. Aimer Adèle l'enfonça encore au plus profond de lui-même, comme si l'amour n'était pas seulement soif et faim de l'autre, mais soif et faim de soi.

Pour Adèle était venu le temps où la grossesse n'alourdit pas seulement le corps mais entraîne l'esprit de la femme à prendre un pas pesant. L'estomac devient aigre, l'âme amère. Adèle devint respectable, ennuyeuse.

Célestin renonça à elle non pas parce qu'elle allait être mère, mais parce qu'elle devenait rigide. Leur amour était inutile comme une parole dans le désert, comme un appel dans la forêt. Célestin avait payé la valise du bébé : cinq grandes serviettes, deux paquets de couches de coton, deux paquets de couches de plastique, de la layette, trois brassières, un bavoir de dentelle plus deux petits ensembles, dont un bleu ciel pour le baptême. Jacques, à sa naissance, avait deux étrangers pour parents.

Au début de la liaison d'Adèle et Marien, le premier accès de jalousie passé, Célestin s'était félicité de ce qu'elle lui eût trouvé un remplaçant, mais, à la cérémonie qui eut lieu chez Poba Madoline, il déchantait. En fait de cérémonie, c'était bien plutôt un grand *tao tao*, une séance désordonnée et convulsive, où des femmes se roulaient à terre (certaines étaient de ses parentes). Des mères de jumeaux, spécialement invitées, firent ce qu'on attendait d'elles : elles relevaient leurs pagnes jusqu'à montrer leurs cuisses et plus encore (il soupçonnait ces *mama ngudi* d'exhibitionnisme, car elles lui semblaient prendre beaucoup de plaisir à ces danses). Tout ce *tao tao* était rythmé par trois tambours et Marien, qui, parmi toutes ces groupies, dansait. Il tournait lentement sur lui-même, les bras écartés comme un goéland, englué de mazout, écarte ses ailes inutiles ; il s'était soudain écrié : « *Bakuu vandu ?* » et la foule de ceux qui étaient encore lucides avait répondu, guidée par Poba : « *Vandu !* » L'atmosphère était surchauffée, électrique, irréaliste. Plusieurs fois les demandes et les réponses avaient été répétées jusqu'à ce que chacun sût son rôle et se fût imprégné de la litanie :

- *Bakuu vandu ?*

- *Vandu !*

- *Batu vandu ?*

- *Vandu !*

- *Miseng y fwa nsi nganga sike moonyo !*

Ce rappel du mélange entre la médecine traditionnelle, la sorcellerie et la mort avait mis Célestin mal à l'aise, et, malgré les réticences de ses proches, qui craignaient que le départ d'un parent de la malade n'affaiblisse l'efficacité de la cérémonie, il était parti.

Il ignorait que ce soir-là Marien avait écrit sur son journal :

17 août

*Aujourd'hui est venu nous voir Célestin comme parent de la petite Pascaline que nous avons à soigner avec Poba. Ma syrène m'a monté et j'ai prophétisé. J'avaux perdu ma conscience et ce fut très extraordinaire, et nous ne pouvons pas douter de ne pas manquer de guérir la petite que les génies tourmentent par raison de malveillance parentale indéterminée comme l'a diagnostiqué Poba. Nous avons chanté une nouvelle oraison. Je disais et les gens reprenaient :*

*- Ceux qui sont morts existent-ils ?*

*- Ils existent !*

*- Ceux qui sont vivants existent-ils ?*

*- Ils existent !*

*- Les féticheurs existent mais ceux qui se promènent avec eux sont morts !*

*A bon entendeur salut.*

*MBatchi Célestin est parti avant la fin de la cérémonie. Il doit être encore jaloux dans son coeur et je me dois de prier pour son salut malgré sa mauvaise volonté.*

Mais loin d'être jaloux, Célestin avait été effrayé de ce que la mère de son petit Jacques se soit mise avec un tel individu. Il n'est pas digne d'un homme de se rouler à terre, de se laisser prendre par des génies et posséder par une sirène ! Cela est l'affaire des femmes, du moins quand elles sont fragiles, mais un homme se doit d'être fort et de résister. Il ne doit pas chercher dans de tels troubles le remède aux maux de la vie ! Célestin avait prévenu Adèle, mais celle-ci avait interprété autrement le conseil ; elle l'avait pris avec hauteur comme une femme qui sait avec qui elle est (elles sont toutes si sûres d'être

avec un être exceptionnel), alors que son jugement était des plus fragiles. Finalement, ils s'étaient brouillés sans se disputer franchement. Depuis, ils ne s'étaient plus parlés. Quand ils se revoyaient, ici ou là, ils s'ignoraient, ou, confrontés l'un à l'autre par des relations maladroites, du genre Norbert, ils se saluaient avec une totale absence de signe de reconnaissance. Et voilà qu'elle demandait à le voir, le revoir...

La vie est double, se prit à songer Célestin. L'une est celle que nous rêvons, et nos rêves mêlent nos espoirs pour le futur et nos illusions du présent, l'autre est celle que nous vivons, pratique, utile, nécessaire. Parfois assouviés, notre faim et notre soif les font coïncider. La première, la rêvée, naît dans notre enfance, la prolonge ; la seconde fait de nous ce galet que le fleuve roule, heurte, brise, use, jusqu'à ce que, diaphanes, nous rejoignons le néant des choses. Pour la pierre, la mort est de devenir une non-pierre, quand elle n'est même plus un grain de sable à force d'avoir perdu, parcelle par parcelle, sa réalité de pierre. Pour l'homme, la mort, c'est quand le corps ne contient même plus les rêves. Nombreux sont ceux qui meurent avant que leur corps ne s'effrite à son tour jusqu'à ne plus être qu'un non-corps, pas même un grain de chair, pas même une poussière d'os qui serait le dernier témoignage du cargo de rêves que nous sommes quand la faim et la soif nous forcent à exister.

Nsaï Adèle monta les trois marches du Bataclan et rejoignit Célestin, non sans noter que la place qu'il occupait était la même que celle qu'elle avait quand elle avait rencontré Marien. Elle se plaça résolument le dos au mur, tournant pour cela son fauteuil. Elle refusa un Babor de peur de trouver amer le goût de cette boisson qu'elle buvait quand Marien lui parlait. (Il avait eu une belle trouvaille quand, à ce propos, il lui avait dit : « Pour toi, cher ange, Babor orange ; pour moi, garçon, Babor citron » ). Elle se fit servir un Pulp'. Elle était vêtue d'un long pagne et d'une camisole assortie, marron clair, parsemée de feuilles de même couleur mais d'une densité plus forte - elle s'était bien

gardée de mettre sa nouvelle robe rouge et or ! - Elle n'avait pour tout bijou qu'un délicat collier en toc, simple et joli. Ses cheveux étaient soigneusement tressés et un fichu dénoué avec art les découvrait. Son visage parut tourmenté à Célestin. Il lui parla, pour la laisser se reprendre, du temps qu'il faisait (sans lui dire cependant que depuis qu'il l'avait quittée il lui semblait que l'air était plus lourd), des derniers potins de la ville, en particulier du cours du pain de manioc : le *tchikwang* était vendu vraiment cher sur le marché !... Alors qu'il parlait, un homme monta sur la piste du Bataclan. Sa haute taille était atténuée par la masse des muscles et le cou taurin. Il avait un pas souple et félin, et son crâne rasé paraissait d'autant plus nu qu'il portait des moustaches abondantes. Eussent-elles été plus longues, on eut dit un Mongol noir. Il était habillé d'un ensemble gris, pantalon de toile et veste-chemise tombant droit.

L'homme s'installa contre un mur, ayant en enfilade le bar et son entrée. Il se mit à lire les graffiti qui ornaient le mur contre lequel il était, ils lui parurent tous codés, ils devaient avoir été écrits par les membres d'une même petite bande !

A l'inde ! A l'inde !  
 Parisiens  
 Solexiens  
 à l'aide ! à l'aide !  
 help ! hop !

Un autre disait :

Roméo le solitaire  
 seul fils de sa famille  
 va bien tôt rejoindre  
 l'inde

L'homme se demanda si cette « inde » n'était pas tout simplement la plage chic de la ville à Pointe Indienne.

Traînant les pieds, nonchalante, une serveuse vint prendre la commande : elle claqua la langue en hochant la tête vers l'arrière d'un mouvement brusque que l'étranger comprit : ici, on paye d'avance. Sans demander d'explication l'homme donna un billet de mille francs que la fille prit. Elle repartit, traînant toujours des pieds, le regard fixe ; elle traversa la salle dans la plus totale indifférence. Elle est absente de la scène, se dit l'étranger.

Quand la serveuse revint, l'homme l'interrogea et le murmure de sa voix parvint même à Adèle, toujours silencieuse avec Célestin qui semblait plus intéressé à regarder l'étranger qu'à l'écouter -si elle avait su commencer ce dont elle voulait lui parler et qui maintenant lui paraissait vide de tout sens !- La serveuse zaïroise ne comprenait rien à ce que lui disait l'étranger car elle ignorait le français et le lingala, et l'homme maniait mal le monokutuba qui est la langue véhiculaire de la ville. Cela, attentif, Célestin l'entendit parfaitement. En désespoir de cause, la serveuse interpella Célestin, un habitué celui-là ! qui, pour l'aider, se déplaça, tout heureux de rompre le face-à-face sans issue dans lequel le plaçait Adèle. L'étranger présenta ses excuses pour le dérangement. Sa voix était chaude et plut à Célestin. En fait Il ne cherchait qu'un restaurant, celui de Tatie Jackie qu'il savait être proche du Bataclan, mais la serveuse n'avait pas compris ! Célestin le renseigna et, par politesse, l'étranger le raccompagna à sa table où attendait Adèle.

C'est alors que l'homme se présenta :

- Toto Abel, commissaire.

En français également, Célestin déclina son nom et celui de Nsaï Adèle.

- Nsaï ! quel joli nom pour une jolie femme ! dit galamment le commissaire.

Adèle ressentit plus violemment la peine qui la ravageait et ce dont elle voulait parler à Célestin lui parut soudain dérisoire. Elle sentait de plus, car elle le connaissait bien, que son ami n'avait guère envie d'entendre ses plaintes, non qu'elles l'eussent laissé indifférent, mais parce que le problème paraissait sans solution qui ne vint d'elle. Adèle comprit qu'elle n'avait rien à dire car les mots sont trop pauvres pour traduire ce qui agite l'âme. Comment dire la

peine, la déception, la rancœur ? Comment exprimer à un homme les peines qui ravagent le corps et l'âme d'une femme qu'il n'aime plus ? Il prendra cela pour une avance, un chantage -car il est le père de Jacques, cet homme qui ne vous aime plus !- ou, pire, un racolage... Ecrasée, elle se tut, elle refoula ses larmes naissantes et un nuage de tristesse étendit son ombre sur son visage ; Toto Abel sentit la gêne s'installer, « des amants en rupture » pensa-t-il, et il regretta que cela fût ainsi, ils paraissaient si bien s'accorder, elle, si belle, lui, avec tant de prestance ! Il voulut les quitter, mais Adèle le précéda : bredouillant ce qui ne prétendait même pas être une excuse, elle s'enfuit.

Restés seuls, les deux hommes engagèrent la conversation et prirent une bière. Mbatchi Célestin était de taille élancée, il avait le teint brillant et noir, il portait les cheveux assez longs à la mode des Rastas jamaïcains, mais très bien peignés. Il était habillé d'une chemise-veste de toile légère et de couleur sombre et d'un pantalon noir. Le commissaire surprit un regard tout aussi inquisiteur que le sien : alors qu'il jugeait le jeune homme, lui-même était détaillé ! Le comique de la situation les fit rire.

Ils étaient tellement occupés à parler qu'ils ne virent pas celui qui s'approcha d'eux, et qui, se plantant cérémonieusement devant le commissaire, s'écria :

- Mes respects mon adjudant !

C'était Nyuma Norbert qui, malgré les années, avait tout de suite reconnu Toto Abel.

- Commissaire ! répliqua l'intéressé qui ne mit pas longtemps à mettre un nom sur ce visage oublié : Nyuma Norbert ! Le Djoué !

Nyuma Norbert s'était emphatiquement mis au garde-à-vous, la tête rejetée vers l'arrière, l'occiput au delà du cul, la main sur le front, comme il l'avait vu faire au cinéma. Il portait une chemise à carreaux de dominance verte qui retombait sur un pantalon vert, mais d'un autre ton, d'une autre

nature. Les deux verts juraient tellement entre eux qu'on aurait dit, dans le français en usage dans le pays : d'une autre race ! Sur la chemise, une petite broche figurait un serpent doré enlaçant un vase à long col comme on en voit sur les portes des pharmacies. Il avait le teint noir et terne et portait la barbe taillée mince. Ses lèvres bien rasées, minces aussi, étaient comme inexistantes. Ses yeux s'enfonçaient sous un front large et bombé, ses cheveux étaient longs et mal peignés. Le commissaire nota le mélange de soin et de négligence qui caractérisait l'homme qui lui faisait face. Le contraste avec Célestin le frappa, comme si les deux hommes n'avaient en commun que d'être deux hommes ; ils paraissaient être de deux extrémités de la planète et on aurait pu dire qu'on les avait amenés dans ce lieu et en ce moment par mégarde.

« Commissaire... » dit, rêveur, Norbert. Il admirait autant la promotion sociale de Toto Abel que la pépite d'or qu'il portait au cou, une de ces pépites du Mayombe que la Lukula charrie dans ses eaux montagnardes. Elle pendait à une épaisse chaîne d'or massif.

- Je sais, cela s'arrose, même en retard !

Nyuma Norbert ne se sentit plus de joie après deux bières, il parla, parla. Toto Abel nota le visage fermé de Mbatchi Célestin qui écoutait, contraint. Norbert raconta tout : la vision du Djoué, les espoirs qu'il entretenait... Il parla de Poba aussi :

- Poba Madoline ! Elle a tout de suite vu que c'était bien une histoire africaine qui rendait Marien malade. Elle lui disait : « Ce n'est pas à une pauvre vieille comme moi de soigner l'ambassadeur des génies ». Car à l'hôpital on ne pouvait pas le soigner, il a fallu recourir à la méthode traditionnelle qui est seule capable de soigner les gens en habitation permanente ou temporaire.

Il leur donna à lire la dernière lettre que Marien lui avait envoyée, envoyée de Sète :

Casablanca le 17 juin

*Mon ami Norbert,*

*Nous avons débarqué à Sète (France). J'ai fait le pèlerinage au Clmetière Marin dont nous avait parlé beaucoup le Père Passard (Ma Syrène, protégez-le des méchancetés de Lerouge). Je suis allé à la belle Eglise de Maguelone dressée contre l'impitié des infidèles Incroyants dont il avait aussi parlé. Tu t'en souviens ? elle était comme sur les photos qu'il avait montré. J'ai beaucoup pleuré et prié dans cette crypte froide quand dehors Il falsalt chaud. J'ai eu honte de regretter le séminaire. Il fallait que Ma Syrène ait bien besoin de ma vocation pour m'obliger ainsi à la suivre en me falsant vider par Lerouge, que Dieu punira pour ses autres actions mauvaises. J'aurais voulu aller aussi à Murviel à côté de Montpellier qui n'est pas loin de Sète aussi mais que je ne savais pas comment faire. C'est le village de Passard où sont encore ses parents qui y habitent. Je n'aurais pas osé les saluer.*

*Aujourd'hui je suis retourné à Maguelone à pied pour me punir de mes mauvaises pensées d'hier relativement au sémlnaire. Ma Syrène est venue me vislter. Je mettrai fin au sous-développement et à l'impérialisme.*

*Au retour en car j'ai compris : Dieu est Nègre. Alleluia au plus haut des Cieux. paix et salut aux hommes sur terre même s'ils ne sont pas noirs et colonisés.*

*Cela, Norbert, il ne faut jamais le sousestimer et il faut lutter pour rester dans la voie qui nous est tracée.*

*Marien, à toi.*

C'est alors que la sirène du port hurla midi. Le lamento d'acier montait progressivement dans l'air ; sur les chantiers chacun se préparait à la pause, Norbert trouva dans cet appel la raison de quitter ses « amis ». Toto Abel et Mbatchi Célestin restèrent face à face.

- Des fous ! dit l'un.

- Un idiot ! répondit l'autre.

Et ils laissèrent tous deux le temps s'écouler avant de se rendre pour déjeuner chez Tatle Jackie, puisque c'était là que Toto avait désiré aller ! Mbatchi Célestin lui recommanda particulièrement le *ntete* aux crevettes et le *musoso*.

## 17

En quittant Le Bataclan, Nsaï Adèle se rendit à la parcelle de Marien, elle se devait de rendre visite à la vieille maman. Elle ruminait, tout en marchant, un épais malaise, alarmée qu'elle était de n'avoir pu réussir à parler à Célestin, non pas à cause de la venue inopinée de cet étranger (« Nsaï, quel joli nom vous avez » avait-il dit, ou quelque chose comme cela, et elle avait vu dans le compliment que ce n'était pas seulement son nom qui était joli pour lui), mais à cause de ce blocage qu'elle avait senti en elle et en Célestin qui avait rendu tout dialogue impossible : que dire qu'il ne sût, qu'entendre qu'il ne lui ait déjà dit le jour où ils avaient failli se disputer voilà quelques mois ? C'était Célestin qui avait alors demandé à lui parler et qui lui avait raconté la séance donnée chez Poba Madoline pour soigner sa nièce. Comme elle aurait dû l'écouter et ne pas croire que Célestin était jaloux ! Elle avait toujours refusé de suivre Marien chez Poba, et puis elle avait fini par céder. Voir Marien, absent de lui-même, danser les bras écartés et les yeux révoltés, l'avait profondément humiliée. Ce n'est pas l'affaire des hommes ! Les hommes, les vrais hommes, labourent la mer pour en tirer les éclats d'argent qu'elle enfante. C'est eux qui fouillent les entrailles de la terre pour rapporter le pétrole ou l'or. Ils barrent les fleuves ou tracent les routes dans les forêts ombreuses. Alors, ils savent commander aux femmes, les aimer, leur faire des enfants. Non, ce n'avait pas été le dépit ou un désir renouvelé d'elle qui avait agité son ancien amant !

Elle s'était sentie flouée une seconde fois par Célestin. La première c'était quand il l'avait abandonnée avec son enfant au ventre - la valise qu'il avait

offerte avait le prix des cadeaux de rupture ! En voulant la prévenir, il avait été sincère, c'était elle qu'il avait voulu protéger, et Jacques à travers elle naturellement. Maintenant elle regrettait amèrement de ne pas avoir écouté Mvunda Odette, sa propre soeur ; mais elle avait aussi refusé de l'entendre, et Odette, si jeune et déjà si sage, sachant que l'on ne guérit pas les autres contre leur gré, avait laissé faire. Adèle comprenait que les autres l'avaient abandonnée lui donnant toute liberté de naufrager, comme on laisse couler en mer la barque d'un marin trop fier. Ainsi, c'était comme si l'amour entre eux mourait une seconde fois. Elle pleura, indifférente à ceux qui pouvaient la voir ; la chaleur séchait ses larmes mais la lumière du soleil rendait encore plus claire la douleur qui s'inscrivait sur son visage. Nsaï, la joie ! à quoi sert un nom pareil s'il ne déteint pas sur vous ? Mvunda Odette était dans le vrai : on ne pouvait pas aimer la voie à laquelle s'adonnaient Marien et son ami Norbert en fréquentant chez Poba les danses de désenvoûtement et les pratiques magiques. Pratiques magiques ? Pratiques sorcières ! Mais voir les choses clairement, comme elle les voyait en ce moment où elle marchait, ne lui était d'aucune utilité. Elle sentit le découragement la saisir : elle n'aurait jamais le courage de rompre avec Marien !

Quand Adèle arriva à la parcelle de Marien, Kikuba Germaine était sur sa natte, à l'ombre de la maison, appuyée à la fraîcheur du mur. Clarisse, à côté d'elle, dormait, paquet d'os enrobé de peau. Les deux femmes se saluèrent. On dévida les parentés : « Et Jacques ? » « Bien ! » « Et Rémi ? » « Bien ! » « Et ta maman ? » « Bien ! » Puis on parla des bruits de la ville ; on fit des réflexions sur l'ardeur au travail de Taty Moïse dont on entendait le vacarme des ferrailles entrechoquées, on s'entretint du prix des choses et en particulier du prix du *tchikwang* de manioc quand, coupant court à tout bavardage, Germaine attaqua :

- Tu ne veux plus de Marien ?

La jeune femme pensa que la vieille était un peu sorcière. Comment avait-elle pu deviner le fil de ses secrètes pensées ?

- Pourquoi as-tu raconté ce bobard ? continua Germaine.

Adèle n'eut pas le courage de faire semblant de ne pas comprendre. Le rêve du tissu revenait à elle comme un cauchemar. Comme elle restait silencieuse, Germaine reprit :

- Raconte à d'autres que tu l'as rêvé, pas à moi ! Je sais bien que tu as inventé cela pour te le faire offrir. Tu en sais le prix ?

- Non, répondit spontanément Adèle, heureuse de ne plus avoir à répondre aux premières questions.

- Trois mille cent francs !

- Le coupon ?

- Tu te moques, le yard ! Pourquoi ne m'en as-tu pas parlé à moi ? Je t'aurais donné l'argent, Marien me gâte beaucoup et, même si je ne l'avais pas eu, lui me l'aurait donné pour toi ! Alors, pourquoi as-tu mêlé ces rêves que tu n'as pas eus, sinon parce que maintenant ce que devient Marien te laisse indifférente ?

Adèle souffrit d'avoir ainsi été percée à jour par Kikuba Germaine.

- Tu m'as jugée !

Par cette réponse, Adèle se réfugiait dans un silence hostile.

- Tu es jeune, tu es jolie ; la jeunesse et la beauté ont plus d'éclat quand on les vêt de couleurs. Je le sais bien, j'ai été jeune moi aussi ; je n'ai pas toujours été cette vieille que tu as devant toi, aux fruits fanés, au coeur blessé. J'ai été belle, désirée, désirante. J'ai aimé moi aussi l'amour et ses étreintes, les bijoux et les tuniques brillantes. J'aurais compris ta soif ; je sais que, chez les jeunes, la soif l'emporte sur la faim. Elle ravage l'âme, le corps est si fort à cet âge, mais le coeur si avide ! Marien était tellement heureux qu'il m'a aussi offert un pagne. Il est sur mon lit, va le prendre. Je ne veux pas d'un pagne venu du mensonge et que je porterais dans la honte.

Adèle redressa la tête qu'elle avait tenu baissée sous les remontrances.

- Je veux un mari, des enfants, une maison avec l'électricité et un réfrigérateur ; pas une vie pleine de prières et d'affaires mystiques dangereuses...

Germaine se tut, démontée par l'assaut d'Adèle. Que la blessure était donc vive ! Elle ne comprenait que trop bien ce que la jeune femme disait : une vie simple, le cinéma, les nuits à dormir ensemble. Marien eût fait un bon mari, il ne se saoulait pas dans les bars, il n'entretenait pas ces « deuxièmes bureaux » comme tant d'autres qui dissipent avec ces maîtresses régulières, véritables épouses parallèles, l'argent qui doit revenir à la famille légitime. Adèle avait vu ses rêves et ses projets fondre au soleil noir de la mystique africaine...

Germaine ressentit une grande lassitude, elle congédia Adèle et répondit à peine par le traditionnel « Nous sommes là ! » au salut de départ de la jeune femme.

... l'âge est plus cruel à la femme qu'il ne l'est à l'homme. Il ternit le miroir de la peau, éteint les charmes, ride l'âme, fane le coeur. Il ne reste que le souvenir des bonheurs passés. L'oubli a atteint la chair même des instants tumultueux ; froides sont les étreintes dont on se souvient. Chacun reporte ses espoirs sur les autres ; pour soi, on a compris, le jeu est terminé ! Les jours s'accroissent de l'amertume des bonheurs enfuis. Même quand il fut douloureux, le passé devient source de joie, c'était sa jeunesse et on la regrette ! Mais chaque souvenir renvoie à l'impossibilité du temps de s'en retourner, il n'a pas de début, ce temps, pas de fin. Il est toujours derrière soi : même l'instant qu'on vit est déjà passé. L'instant présent, fugace, s'efface et c'est comme s'il n'existait pas, comme s'il n'avait jamais existé. Nous-mêmes en sommes évanescents ! Le temps est fragile comme la jeunesse, c'est un nuage qui s'effiloche et se déchire, c'est une eau qui fuit, qui déborde des mains, s'oublie dans le sable... Nous, les femmes, sommes comptables de la durée et des instants quand l'homme se repaît de destin. Qui, quoi, pousse à la perte ? Mpoaty Ernest, qui alla au devant du sacrifice, quelle réponse as-tu

trouvée à tes interrogations ? Tsetsi Marien, tu magnifies le sacrifice de ton oncle jusqu'à préparer, pour toi, pour nous, le même calvaire. Est-ce vraiment ce que tu as voulu, mon frère ? Est-ce vraiment ce que tu cherches, mon fils ? L'homme n'est qu'un poulet à l'attache qui voit, indifférent, l'autre être sacrifié ; il picore, insoucieux du sort qui l'attend, le grain des tripes répandues... ô aveugles, ô douleur...

Et Ansuti Eulalie qui l'avait enfermée avec cette histoire de pagne ! Une robe qu'elle n'avait même pas osé mettre pour aller parler à Célestin et aller rendre visite à la vieille ! Les conséquences de nos actes nous piègent. Voir les choses clairement ne permet pas de décider facilement, et ce que nous avons voulu nous enferme dans la prison gluante de nos hésitations. Certaines fibres de l'âme perdurent à nous laisser dans l'ornière que nous avons creusée. « Adèle, songea-t-elle, tu es avec Marien, ne serait-ce que par une tension nerveuse ou une irritation à fleur de peau, ou par quelque chose de pire encore ! » Elle l'attendait quand il naviguait, elle allait au port quand il revenait. Tout en marchant, elle se demandait où elle trouverait la force de rompre ce filet qui l'enserrait. Elle aurait voulu que Marien naviguât longtemps, si longtemps que les liens pourriraient, ou s'assécheraient et casseraient d'eux-mêmes et, quand il reviendrait de ce long voyage, qui pourrait durer juste un peu plus que son hésitation, ils se découvriraient étrangers l'un à l'autre. Comme un homme que l'on a connu et que l'on revoit et à propos de qui il faut faire un effort pour se rappeler que lui et toi, une fois ou même plusieurs, vous avez partagé le même frisson, le même instant. Quand Marien naviguait, au moins n'entendait-elle pas parler de rêves et de visions ! Elle n'entendait plus son murmure quand il priait et que, nue, elle l'attendait ! Elle devenait folle de rage quand elle le voyait rendre grâce à sa sirène de la secousse qu'elle lui avait procurée, elle, et non pas « Elle » ! Comme si c'était avec « Elle » immatérielle et illusoire qu'il avait fait l'amour ! La femme magique, aimante, c'était elle, Adèle, matérielle et amoureuse ! Quand il était

sur son bateau, de quoi lui rendait-il grâce ? Au moins, de là où il était en ce moment, en pleine mer, ne parvenait qu'un long silence de lui, et une carte postale de temps en temps à la faveur des bateaux qui se croisaient. Elle sentit au fond d'elle-même qu'elle était fière de recevoir ces signes d'autres lieux. Marien aurait pu être un homme véritable, de ceux pour qui le monde est à prendre, à dompter. Un homme comme l'est Célestin !

Mais il y avait pire : entre eux, l'amour devenait une corvée. Les maux de ventre qui l'assaillaient, ces saignées intempestives qui l'épuisaient, tout se liguaient contre son ambition d'être seulement une femme aimante et aimée... La tunique rouge et or était impure de provenir d'un homme qui ne sait pas vous aimer et qui a fait fuir le plaisir de l'amour. Marien était tombé avec trop de facilité dans le piège qu'Eulalie avait suggéré. Elle lui en voulait, ce n'était pas digne d'un homme ! Elle aurait préféré qu'il la batte pour ce mensonge ! Mais il avait tout gobé !

Au début de sa vie avec Marien, Adèle avait été fascinée par la facilité avec laquelle il transformait leur temps, cette déchirure entre un avenir moderne d'importation et une tradition dépassée qui restait l'âme de tous et de chacun. Leur temps n'était plus celui des Français, mais quelque chose en restait que noyait cette vie qui les voyait sortir de la forêt profonde peuplée de bêtes de légende, pour la ville, avec ses lumières, ses magasins, ses immeubles encore modestes. On en construisait maintenant sur la grande rue de l'Indépendance qui menait du port à la Patte d'oie où se lançait l'éventail des rues des premiers quartiers de la ville, que bordaient la résidence du préfet, celle du maire, la gare, la poste et tous les sièges des maisons de la place qui communiquaient avec le monde entier, et qui se moquaient bien de communiquer avec les génies des montagnes et des fleuves du Mayombe ! Marien, quand elle l'avait connu, paraissait être de ceux qui sauraient trouver, pour eux et pour ceux qui mettraient leurs pas dans les leurs, l'unité de ces temps passés, présents et futurs qui constituaient le tissu de leurs vulnérables vies. Avec lui les contraires s'unissaient, il n'y avait plus de souffrance ; sa parole soignait (il l'avait aisée) qu'il parlât en français ou en *langue*. Il faisait

naître l'espoir. Elle palpait des rêves qu'il nourrissait : avoir une maison, une femme, des enfants, l'électricité et un réfrigérateur. Et enfin une voiture. Mais il passa vite de ces rêves à d'autres, visionnaires, qui révélèrent une face obscure, telle que chacun a. Ces rêves prirent avec les mois le pas sur les premiers, lumineux, que l'on avoue sans honte, dont on peut parler quand on va parmi les gens et qui font de vous, un peu plus encore, la fille de votre temps, cet aujourd'hui entre un hier à quoi l'on reste fidèle et un demain que l'on construit.

Adèle se souvenait de sa douleur un matin, alors que Marien avait dû partir et qu'elle était restée à dormir. Après avoir déjeuné avec Germaine, elle avait voulu faire la chambre pour aider la vieille. Elle fit ce travail avec plaisir, comme l'annonciation d'autres ménages d'une maison qui serait la leur. Elle avait tiré de sous le lit un cahier cartonné rouge et noir. Elle l'avait ouvert, pas pour satisfaire une curiosité mais elle voulait le ranger, savoir où le ranger. Que n'avait-elle compris ce jour-là ? Les pages qu'elle avait parcourues avant de rejeter ce cahier lui restaient en mémoire :

*Henriette, une fois*

*La même, une fois, elle veut être secrétaire*

*Henriette, rien, ce n'était pas les bons jours*

*Une fois, on avait bu, on a dormi, c'est également bien*

*Henriette, quatre fois. Une le matin, une le soir, deux dans la nuit. Au matin elle était rouge. J'ai eu honte de cette femme nue à côté de moi dans son état ~~monstrueux~~ menstrueux.*

*Je demande à Henriette mais elle me refuse. Les femmes toujours me déçoivent. « La porte est ouverte. Pars-t-en ! » lui ai-je dit. Elle est partie lentement en saluant Germaine qui était à se reposer dans la cour. Je claquais la porte avec douceur dans le plus profond silence et j'ai regardé*

*par la fente des planches. Elle est allée sans se retourner. C'est un adieu définitif et sans solennité, comme un rôl après un repas.*

Cela l'avait amusée, comme on s'amuse de penser que l'homme avec qui vous êtes, a été enfant, a aimé une autre femme, mais ce n'était pas sérieux puisque justement vous êtes là. L'amour qui vous a mis ensemble rend dérisoires ceux qui ont précédé. Elle pensait qu'il n'avait rien écrit sur elle, mais elle avait trouvé :

*Adèle : deux fois à la troisièmes rien n'est sorti*

*Une fois, elle n'était pas contente*

*Rien, Madame est rouge*

Une honte l'avait alors envahie ; ces choses ne regardent pas les hommes ! Mais le journal de Marien mentionnait encore :

*Dakar*

*J'ai rêvé : Je vois plusieurs femmes, j'en reconnais certaines, je reconnais Célestine qui fut ma copine quand je sortis du séminaire. Je la regarde et elle me sourit comme lorsqu'elle allait faire l'amour. Elle aimait faire l'amour à l'européenne : selon où le vent du plaisir souffle. Elle m'a beaucoup appris. On est tous deux dans une chambre ; j'ai mon devant sur son arrière, elle me proteste et me dit de garder pour moi ce que les blanches m'ont appris. Alors je vois que ce n'est plus Célestine. C'est Adèle qui s'en va furieuse.*

*Débarquement à Saint Nazaire que les Allemands ont complètement détruit et les Français reconstruit. Jamais nous les noirs on a détruit une ville avec ses habitants pour le plaisir. Il pleuvait une neige fine comme chez nous. J'avais froid, mes pieds étaient mouillés à travers mes chaussures. Un confrère du bateau m'a amené chez des filles. Rien. 75 francs. Ensuite on est allé manger des crêpes bretonnes et du cidre. J'ai préféré ça aux filles qui finalement déçoivent toujours. C'est lui qui a voulu payer.*

*Je suis allés à Nantes avec Erouane Eouzan et on a vu un film au Katorza au cinéma qui est tout couvert de marbre noir dans une rue en pente. Erouane avait un ami avec lui et moi je les accompagnais. On a rencontré une femme*

*très velue qui marchait avec des moustaches et une barbe mal rasée. Les autres se moqués d'elle. Je leur ai remontrancé car quand la femme m'a regardé elle avait les yeux plein d'amour et de compassion et j'ai compris que ce n'était pas une femme ordinaire et qu'elle était sainte même qu'elle était vieille. Sylvaine me laisse jamais seul quand je suis en France car c'est son pays et elle est française comme Sylviane celle que le camion a tuée au Djoué.*

Une de leurs disputes avait laissé cette trace :

*Pourquoi faut-il que je me débattre toujours dans des situations sans issue.*

Adèle fut bien incapable de retrouver dans sa mémoire la trace de l'incident.

Le cahier de Marien contenait plus de choses que n'en avait lues Adèle ; elle aurait pu y trouver le récit de leur première rencontre :

17 août

*Au Bataclan, avec les Mbatchi Célestin et les Nyuma Norbert, il y avait Adèle (Nsaï Adèle, écolière). Je la regardais discrètement dans tous les sens. J'avais envie de la prendre par la main et de l'emmener chez son père et son oncle pour leur présenter mes exploits et garder sa main avec leur autorisation. Je serai avec elle un mari civilisé et tout. On aurait une maison, elle me ferait la cuisine en y mettant tout son art ménager. Dans l'air il y avait comme de petits diables à la poursuite d'une âme échappée. Alors j'ai écrit « dans son coeur ? » entre les deux phrases d'Emos marquées sur le mur. Elle a souri angéliquement. J'ai beaucoup parlé avec elle qui m'a donné confirmation qu'elle n'est plus avec le dénommé Mbatchi Célestin qui a changé de femme comme un musulman. J'étais dans la joie qu'ils ne soient plus monsieur et madame. Il y avait une grande paix qui circulait sans feux rouges entre la nuit et nos coeurs. On a beaucoup parlé quand je l'ai accompagnée chez elle. Au contact de sa main, la foudre m'a traversé, et la soif d'elle m'a pris mais j'ai su ne pas montrer le désir.*

Mais Adèle n'avait pas tout lu, elle avait fermé le cahier, scandalisée. Elle avait refusé de le revoir durant plusieurs jours, pourtant elle avait fini par pardonner. Il était parti pour un long voyage. L'amertume s'était effacée. A son retour, elle avait été heureuse de le retrouver. La sottise ! Voilà comment les choses restent dans leur route. Elle qui avait cru, le cahier fermé, ne jamais vouloir revoir Marien, qui n'avait pas été lui dire adieu, elle avait attendu avec impatience qu'il débarquât !

Où était le temps où il l'émerveillait à parler de ses voyages, des ports qu'il avait visités : Douala, Conakry, Dakar. Il lui avait parlé d'Abidjan, elle en avait été éblouie. Abidjan, la ville qui se regarde dans ses lagunes comme une femme dans sa cuvette. Abidjan avec ses ponts qui sont jetés sur des eaux plus larges que le Kwilu et ses immeubles faits de glaces dont l'intérieur est frais comme dans les salons des Européens et du haut desquels la ville paraît un jeu de dames avec ses rues larges comme dix ou vingt parcelles. Il lui avait tant parlé de cette cathédrale qui symbolise l'animal éponyme du pays, dont le clocher figure la trompe et dont chacune des défenses oriente les croyants, l'une vers Rome, l'autre vers Jérusalem !

Avec Marien, elle était au cinéma ; elle voyait avec ses yeux ce qu'elle entendait par ses oreilles, et, pour mieux voir, elle soufflait la lampe à pétrole afin que, dans l'obscurité des nuits, elle n'entendît que le bruissement du bonheur et ne voie que la lumière d'Abidjan éclatant en étoiles sur les vitres de ses gratte-ciel !

Ces pensées ramenèrent Adèle à la première fois où ils s'étaient connus, c'était en août. Il l'avait raccompagnée du Bataclan, alors que les mots qu'ils avaient tissés autour du distique d'Emos-envahit-des-soucis-d'amour avaient pansé la blessure toujours vive de la perte de Célestin (mais elle était secrètement satisfaite de le sentir jaloux, alors qu'il s'affichait avec cette grosse de Kisangu Elodie qui ne pensait qu'à ça et qui avait couché avec tous les garçons !) Ils parlaient dans la nuit. En fait c'était lui qui parlait, elle, elle écoutait. Au centre de la ville il fallait faire attention aux trous qui perçaient le goudron de la chaussée, mais dans les quartiers, il y avait d'autres pièges et

peu de réverbères ; cependant la lune les éclairait et ils marchaient sans peine (sa sollicitude à lui prendre le coude pour lui éviter les obstacles l'avait amusée, et émue aussi à cause de la délicatesse de la pression de sa main sur son bras). Mais la marche était lente à cause du sable mou que la pluie n'avait pas raffermi depuis plusieurs semaines. Chaque fois qu'ils abordaient une zone dangereuse, elle sentait sa main, sans qu'il prenne prétexte pour l'approcher plus. Tant de prévenances ! Nsai, la joie ! Entrée au Bataclan KO, à cette première rencontre, elle en était sortie OK.

Que les vents avaient tournés ! la pluie avait lavé la terre et les sentiments que les hommes recèlent en leurs coeurs meurtris. Le bonheur est fugace, intense, il paraît lourd d'éternité et pourtant le moindre souffle le chasse, nuage fragile, duvet d'oiseau, pétale fané... Et les eaux du Kwilu apportent à la mer, qui les engloutit, les rêves des femmes blessées. Limon de terres, limon de pensées, les vagues les défont, les emportant, poussières salées, jusqu'en Amérique ou en France, jusqu'en Inde ou en Abidjan. Ils vont ensemercer d'autres terres, d'autres peuples. C'est d'eux que naissent les chants que les marins entendent quand, seuls les entourant, l'océan étincelant et le ciel étoilé pénètrent par leurs yeux éblouis ; alors dans leur âme retentissent les cris de la vie que la mer, dans son agitation inlassable, recompose en d'autres appels : lugubres quand ces chants ne sont que bruits des forêts ravagées par l'orage ou pleurs des villages que la mort, la maladie ou la faim frappent, heureux quand ils sont le souvenir des chants d'amour de la terre après la pluie, ou le cri des amants quand leur navire rompt la vague puissante, ou que leur murmure paisible bruit dans le cocon de leur commune solitude... Mais toujours s'entend, dans ces appels qui enveloppent les navigateurs hardis, le bruit métallique des écailles d'acier des amazones marines ou la suave mélodie de leurs perfides promesses.

18

Le cahier de Marien restait peu disert sur les événements qu'il vivait, mis à part des évaluations statistiques, « *une fois* », « *deux fois* », des observations qualitatives comme les « *sensationnel* », les « *communion parfaite* », des considérations d'intendance : « *quatre fois, mais j'étais très fatigué et c'était ennuyeux* ». S'il y écrivait quelques incidents qui émaillaient ses voyages, c'est parce que le temps en mer ne fait jamais défaut et les incidents vécus au port n'en sont que plus saillants :

*Pendant une relâche que j'avais accepté pour rester un peu en France, je suis monté à Paris pour trois jours avec Dominique Paquier qui est très catholique et suis une règle de vie lui aussi. Il m'a amené un peu partout à la Tour Eiffel et à la Seine, mais j'ai tenu à aller à une messe, car j'avais jeûné et prié ma Syrène et je voulais communier. C'était à l'Eglise de \* qui sont des soeurs qui ont fait voeu de chasteté comme moi il faudra bien m'y résoudre. Les soeurs après donnaient le baiser de paix. Elles allaient dans les allées et donnaient. Moi, celle qui est venue quand elle a levé les yeux sur moi, j'ai vu passer quelque chose, elle a baissé les yeux et m'a seulement serré la main. Pourtant j'ai déjà embrassé des blanches et j'étais d'accord. Mais c'est ma Syrène qui n'était pas d'accord, c'est pour cela qu'elle a refusé l'étreinte de moi avec cette soeur pour me laisser pur en habitant cette soeur momentanément. J'étais bouleversé de voir de nouveau en face de moi celle qui m'a signé en vocation et que j'aime d'un amour si pur. Je me suis levé et j'ai compris le signe indubitable de ma Syrène qui me veut rompre avec les pratiques catholiques. Seules vaudront celles que je fonderais et que je dois élaborer dans mes visions et mes pertes de consciences.*

*Ma Syrène, Ma Fée, je vous aime.*

*J'ai beaucoup aimé les ponts qui permettent de regarder l'eau de par dessus. Mais en dessous il y a des pauvres qui dorment et s'ennivrent avec du vin rouge plus mauvais que le kiravi, et ils se vomissent dessus.. Toujours la vie est comme ça, à une belle chose il y a une chose qui enhonte l'homme dans son égoïsme. C'est pour ça que les Syrènes ne nous abandonnent pas. Dominique m'avait suivi de l'Eglise et voulait parler de ce qu'il croit être le refus de la soeur en sa pleine conscience. Les blancs ne croient pas aux*

*Syrène et en fait n'aiment pas les sains. Je lui ai dit de se taire que tout cela était sans importance. Il m'a dit alors : "mais tu es un vrai saint." C'est vrai mais je n'ai pas approuvé quand même pour ne pas faire de péché mortel.*

*A Marseille je me suis monté jusqu'à la Bonne Garde que j'ai beaucoup prié. Une dame m'a dit "Que vous avez la foi Monsieur !" J'ai répondu "oui Madame, je prie beaucoup". Elle n'était pas physionomyste car en m'entendant parler elle a cru que j'étais Sénégalais mais quand elle a su ma nationalité elle m'a dit "Que c'est merveilleux !" et c'est très vrai que seul un membre à part entière du Peuple Kongo peut être distingué avec autant de signes par une syrène car le salut de l'homme viendra de l'Afrique dont nous sommes le coeur. Elle voulait m'inviter à prendre un thé mais je devais rentrer au bateau. J'aurais préféré une bière ou un whisky.*

Toutes ses notes se reliaient à sa vocation. De nombreux rêves trouvaient dans le cahier un réceptacle.

*J'ai fait un rêve, dans une crique on se baigne. La houle nous tourne, les vagues étourdissent l'air, les galets font un bruit d'enfer et je me réveille. Il pleut et ça crépite dur sur les tôles du toit.*

*Je tiens dans ma main mon coupe-coupe, qu'en Amérique on dit matchète. Sa poignée est trop petite pour ma main, pourtant en la tenant à l'envers, c'est correct : c'est par le revers que je dois couper. Je me dis : « Que fais-tu ici ? » Je suis étonné de l'avoir dans mes affaires car je croyais l'avoir perdu depuis plusieurs années (renseignement prls je l'ai bien perdu). Ce qui m'étonne dans le rêve c'est de devoir le tenir ainsi. Le rêve s'achève sur ma réflexion.*

*Voilà quelques jours j'avais rêvé à Norbert, nous nous marchons main dans la main et ce faisant nous passons devant un vendeur de cigarettes mais le petit répond qu'il n'a pas l'allumette. « Kélévé ! » qu'il dit, alors par moi-même je donne du feu. Ce rêve s'est vérifié mercredi : il m'a payé un whisky et moi je lui ai donné mon briquet quand il a sorti la cigarette. Il a été beaucoup content. J'ai pensé après que ce briquet je ne l'avais pas acheté mais trouvé dans le parking du Sofitel entre deux voitures. Le sens de ce rêve c'est donc que Norbert est mon frère et que je dois partager tout avec lui, et réciproquement s'il le veut bien.*

Cet accord entre le monde du visible fait de quotidien, et le monde du sommeil où se manifeste le monde nocturne habité par les sirènes, Marien pensait l'avoir expérimenté « scientifiquement » quand, avant d'être embauché à la compagnie où il travaillait, il en avait eu le message :

23 avril

*J'ai fait le rêve de recherche de travail. C'était un tao tao. Il y a plein de monde, des noirs, des blancs, des indiens. Tous mes copains étalent là, même des camarades cadres. On cherchait tous de l'embauche. Les grands chefs blancs sont arrivés. Ils ont regardé tous les présents, parmi lesquels il y avait Nénesse qui pourtant dans le monde de la réalité n'est jamais en chômage mais qui demandait du travail comme un petit garçon demande du manioc. Il y avait aussi celui qu'on appelle fouille-merde, avec sa peau toute rouge et toute mouillée comme d'habitude. Il pleurait, il s'est mis à genoux, il disait au grand chef blanc : « Mea culpa, mea maxima culpa » et il se signait et battait sa coule qui était un grand bol de fer blanc très sonore. Les chefs ont ri de voir ainsi des qui sont pas noirs faire un tam tam pareil. Les hommes noirs et quelques hommes blancs dansaient sur une musique très formidable, les plects soulevaient la fine poussière d'or, les embaucheurs allaient dans cette foule tirer ceux qu'ils retenaient. Ils ont pris seulement trois hommes, deux blancs et moi. Ce rêve montre très bien que je vais avoir obtenu très vite un travail rémunérant et que je n'ai pas à craindre la concurrence.*

3 mai

*Mon rêve précédent s'est vérifié. La Compagnie Maritime Intercontinentale m'a embauché temporairement à titre définitif. J'ai signé le contrat ce matin. Avec pré-avis, mais comme l'a dit le chef du service du personnel, un africain au blanc qui est le patron : « Monsieur Tsetsi Marien nous a maintes et maintes fois donné des preuves de sa compétence et de son sérieux et nous ne doutons pas que cette période de préavis ne soit qu'une simple formalité juridique entre nous. » Je pleurais de joie. Je dois quitter à la fin du mois sur le Tyran. Ainsi est finie ma peine avec les emplois précaires. J'ai vu Nyuma Norbert à l'hôpital, il m'a félicité chaudement. Lui aussi a pensé au rêve. C'est vraiment un ami. Donné pour signe de joie un coupon à ma petite maman, un autre à Thérèse, donné 250 F à Rémi pour la bière, payé le repas et la*

*boisson à Norbert chez Tatie Jackie (1775 CFA). Après on est passé au Bataclan mais c'est lui qui a payé le wisky qu'on a goûté.*

*25 juillet*

*La coïncidence entre mes rêves et les arrivées dans ma réalité me persuadent de suivre les conseils et les encouragements de ma Syrène. Mais ceux qui se mettent dans cette voie ne peuvent vivre une vie de chair car alors les rêves se mélangent dans leur corps et les voyances sont ainsi corrompues par les rêves ordinaires.*

On trouvait aussi une autre référence à un de ces états qui saisissent Marien de temps en temps :

*26 avril*

*J'ai beaucoup pleuré de savoir madame rouge. J'ai eu la honte au coeur. Au marché où j'étais à me promener j'ai vu la viande et j'ai tombé en un état de transe et j'ai vomi tout en perdant transitoirement conscience. Les gens se sont moqués de moi en disant que j'étais atteint d'ivrognerie. J'ai prié ma syrène le coeur avec des remords, elle qui n'est jamais souillée par la chair. Elle doit avoir honte et se désespérer, mais elle m'a repris en son sein car la police m'a relâché et n'a pas accepté que les gens me battent et me tuent avec leur colère exubérante et gestuellement dangereuse. J'ai prié dans la pleine conscience de mon indignité.*

*17 février*

*J'ai rêvé d'électricité. Il est donc certain que Nzungula René est mort en état de sainteté. Nous devons le révéler comme un de nos martyrs car sa mort a été brutale.*





## QUATRIEME PARTIE

19

En s'éveillant Marien entendit les coups que donnaient les aides de Taty Moïse. Dans son demi-sommeil il se demanda sur quoi tapaient les ouvriers, car les sons étaient sourds, mais il délaissa cette pensée pour chercher son cahier, il en relut la note précédente, en date de 3 février :

*7 février*

*En arrivant au Havre, il y avait de la neige partout. Un compagnon, le dénommé Germain Fouéré a dit : "plus que blanc", ils ont tous ri, j'ai été choqué qu'ils riaient car c'est tout à fait couleur de la peau de Syrène, de ses vêtements et même de ses cheveux cachés. Un autre a dit, je n'ai pas su lequel : "plus blanc que le blanc, tu meurs." Je n'ai pas relevé cette allusion raciste mais je dois dire ici que les blancs ne sont pas méritants. Si Jésus avait été naître chez les noirs, le monde serait sorti du sous-développement, et en plus il ne serait pas mort sur la croix, ce qui est vraiment innomable et dégoûtant de faire subir cela à un homme innocent.*

*A l'Eglise près du port j'ai beaucoup prié. Il y avait une messe, seulement quelques vieilles et moi. Je me suis approché de la Sainte Table et j'ai communié. Mais après j'ai vomi. J'ai eu honte car je crois bien que la communion doit ne pouvoir se faire qu'avec la confession que je en peux faire qu'à ma Syrène et pas à un prêtre ordinaire. Mais l'hostie elle ne m'est pas interdite, cela la Syrène me l'a clairement fait savoir dans la fièvre que j'ai eu après. C'est les conditions conséquences qu'il faut que j'étudie.*

Il écrivit à la suite :

*8 mars*

*J'ai rêvé que je marchais dans le fleuve comme un poisson, mais j'étais tout debout et tout droit comme un arbre alors que le poisson lui il est couché. J'attrapais les poissons par les mains, par la bouche, je sentais dans mon*

*corps leur peur et ensuite leur rassérènement. Ensuite ils ont été contents d'être avec moi et ils m'aiment. Mon diagnostic c'est que c'est un rêve de génies car les génies n'ont pas de corps et les rêves non plus réciproquement et en toute bonne part.*

*J'ai souvent parlé à Poba de ce quand je dors je me saute, je marche en haut, dans l'air, au fond, dans l'eau. Sous moi il y a les forêts infinies ou en bas les fonds algueux des océans. Parfois je tombe, mais ce n'est pas anxiatif et je n'ai jamais peur.*

Marien réfléchit mais il ne vit plus rien d'autre à écrire et il conclut :

*Ma syrène me protège.*

Il prit son appareil radio et l'alluma : le flash d'information débutait, la speakerine promit des « nouvelles toutes fraîches et des commentaires bien découpés » pour le journal de treize heures et, en attendant, donna les deux faits saillants du jour :

« Accident en mer du Nord sur une plate-forme de forage britannique, quarante disparus selon des sources bien informées, les recherches sont en cours, et aujourd'hui... Aujourd'hui est la fête internationale de la femme... à son habitude, le gouvernement tient à manifester clairement l'indéfectible attachement des masses... la moitié du ciel... le sel de la terre... l'avenir de l'homme ce capital le plus précieux... »

L'esprit de Marien dérivait : en quelque sorte aujourd'hui serait une journée supplémentaire d'action de grâces pour sa sirène. Sans changer de ton, d'une voix très professionnelle, la speakerine reprit sur l'accident qui endeuillait le Royaume-Uni et la communauté internationale : une plate-forme de forage pétrolier s'était abîmée en mer du Nord. Marien vit devant ses yeux se dérouler le film de la catastrophe : quelque part dans le grand nord blanc, des blocs de glace dérivèrent, la mer et ses vagues déchaînées se précipitèrent à l'assaut de la barge de fer que les hommes avaient installée pour forer sous les eaux. Le coût monstrueux était refusé, la mer se rebiffait, se révoltait ; elle rejetait de tout son être la ferraille des forceps. Les hommes sentirent alors

leur insigne faiblesse ; Marien les vit courir, passer d'une course à l'autre, affolés, hurlants, désespérés. Son coeur saignait à les voir ainsi se débattre, se tenir aux barres glacées. Quelques-uns s'attachèrent dans le fol espoir que la barge tiendrait face à la tempête. Mais la mer et le vent se liguèrent, ils multiplièrent leurs coups. Des montagnes de glace dévalaient et heurtèrent la montagne d'acier construite par les hommes, qui fut de verre sous le choc : elle se brisa, explosa et ses débris se dispersèrent au loin. Elle glissa sur les eaux qui, dans leur mouvement spasmodique, montaient à toucher le ciel pour redescendre en chute libre. La plate-forme s'enfonçait. Devenue monstre marin, elle emportait dans ses entrailles les hommes sacrifiés. Le plus courageux frémit, le plus confiant douta, chacun fut face à sa vérité tandis que le léviathan de métal, trouvant les eaux calmes sous la houle de la tempête, glissait doucement, valse langoureuse, pour s'échouer au fond de l'océan. Les masses d'eaux se firent pesantes, les habitacles implosèrent. Infinie est la tristesse de l'homme rompu par la mort. Sur terre, Marien voyait la douleur des mères et des épouses ; les fils et les neveux couraient sur la grève auprès du monstre d'eau en furie, ils clamèrent un grand cri dont l'écho parvint, malgré le fracas, aux hommes déchiquetés en route pour leur dernier voyage et qui ressentirent, plus amère encore, la douleur de la mort par le désespoir de ceux qu'ils laissaient sur la rive.

Le spectacle vivant de la souffrance humaine, toujours identique, toujours répétée, qui ignorait les barrières que les hommes mettent entre eux, fit frémir Marien. Cette plate-forme qui, aujourd'hui, était au fond des eaux, l'avait-il croisée durant ses voyages ? Elle était toute semblable à celles qui s'égrenaient sur la côte d'Afrique, luisantes sous le soleil. Les marins s'amusaient à saluer les équipes d'ouvriers qui perçaient la terre pour en retirer le pétrole nourricier. La vision qu'il eut le laissa épuisé, Marien éteignit la radio et laissa son coeur reprendre un rythme plus régulier. Ces visions, qui devenaient de plus en plus fréquentes, étaient le signe tangible, avec les rêves, d'une prédestination qu'il acceptait avec une confiance chaque fois

renforcée. Poba Madoline et Nyuma Norbert commentaient entre eux avec passion la poussée irrésistible de la vocation chez l'élue.

Ce jour-là, qui était un dimanche, Marien devait se rendre justement pour une cérémonie importante chez Poba, mais il s'inquiétait aussi Adèle, qu'il n'avait pas revue depuis plusieurs jours. A chaque fois elle était absente de chez elle, à moins que Mvunda Odette, sa soeur, ait pour mission de l'écarter. Marien hésita mais il se dit que dès la cérémonie achevée, il irait pour chercher Adèle. Elle serait bien à faire la garce à danser dans un des bars ! Il se refusa cependant à la colère : aujourd'hui, fête internationale de la femme, il ne pouvait pas se permettre de s'énerver ! Il irait chez Poba, sa sirène l'inspirerait et ensuite il saurait quoi faire.

20

"Chez Tantine" était un dancing du bord de mer, au bout du quartier chic, sur les dunes derrière lesquelles passait le rail. La plage était longue, grise, au contraire de la ville où le sable était ocre. Au loin, s'avancait le wharf, parallépipède de fer, espérance de pont vers une terre qui n'existerait pas. C'était une grande carcasse d'immeuble couchée en mer, ancrée à la dune par un blockhaus de ciment. Sur le sable, des crabes s'enfuyaient au passage des hommes, délaissant un moment le poisson au squelette démasqué qu'ils n'achèveraient de dépecer que lorsqu'autour d'eux plus rien ne bougerait.

Dans ce dimanche d'août, pendant que l'orchestre du dancing était à se rafraîchir, les grandes baffles de Chez Tantine jetaient sur la piste une musique zairoise où les trompettes et les percussions couvraient les voix d'un chœur et d'un chanteur solo. Autour des instruments posés en vrac au sol, guitares, saxophone, trompette, tambours de toutes tailles et un ensemble d'instruments traditionnels, se tenaient les musiciens, six hommes et une jeune femme, la chanteuse du groupe.

Tout en marchant, Adèle entendait cette musique mais ses vibrations ne l'atteignaient pas. La jeune femme venait par le chemin des cocotiers, s'enfonçant dans le sable mou. Elle dépassa la maison loufoque, construite par un blanc imprégné d'esprit médiévisite : château-fort miniature, blanc comme un oeuf, flanqué de deux tourelles, le tout achevé par une dentelle de créneaux qui frangeait les murs. Adèle n'y fit pas plus attention que d'habitude. L'incongruité du bâtiment n'allait pas de soi pour les gens de la ville à qui les blancs paraissaient incompréhensibles, autant par leur comportement que par l'esthétisme qui en découlait. Mais, aujourd'hui, Adèle était, plus que jamais, aveugle ; pleine d'amertume, elle méditait.

C'était vêtue de la robe de rouge et d'or qu'elle avait accueilli Marien à son dernier retour. Au lieu de la remercier comme il sied à un homme qui n'a pas vu sa femme depuis quelques jours, il avait voulu se « réserver » et prier ! Quand il s'était décidé, le lendemain, elle était malade. Souvent, elle était irrégulière et souffrante. Marien, au lieu de comprendre, la disputait. Soupçonneux, il avait voulu des preuves ; elle ne pouvait accepter cette humiliation ; quand ils se retrouvaient, ce n'était que querelles et palabres. Elle en devenait folle ! Le pire était les réconciliations : il fallait alors s'agenouiller, prier, et quand il y avait amour, il était douloureux. Marien voulait l'entraîner chez cette vieille folle de Poba Madoline alors que, pour ce qu'elle avait, elle faisait plus confiance au docteur de l'hôpital qu'à la possession dansée, à la médecine française qu'aux grimaces des sectateurs de la « clinique des génies » où Marien se donnait en spectacle, tournant sur lui-même, les yeux révulsés, parlant d'une voix de fausset quand il se croyait monté par sa sirène. Marien était devenu imprévisible, Adèle ne supportait plus ses angoisses et ses exaltations. Quelle honte d'être avec un homme que montent les génies ! qui est habité par une sirène ! C'est l'affaire des femmes d'être possédées. Les hommes eux, doivent garder les yeux ouverts et affronter le possible. Mais les hommes sont si fantasques ! Il fallait qu'elle quitte Marien mais elle n'en trouvait pas la force. La robe qu'elle avait fait faire avec le tissu du rêve mensonger était une tunique de Nessus qui la privait de sa liberté.

En entrant sur la piste de danse, elle chercha Odette et la vit assise avec son ami, ils se levaient pour danser. Elle prit place à leur table. « Kélévé » : pas de verre ! mais comment en trouver un le dimanche chez Tantine ? alors elle but, à même la bouteille, sa gazeuze citron.

Les murs étaient couverts de graffiti, elle s'absorba dans la lecture des derniers messages :

les pagaieurs toujours dans le vent  
paient ailleurs et vous quittent

les deux cracks du Pool  
Bathos et Pathos  
dites aussi les pétroliers  
Oyé les parisiens  
oyé et salut

Elle sentit une présence derrière elle, vit un bras passer au-dessus de son épaule, une main tenait un feutre rouge qui écrivit sur le bleu du mur :

le petit belzébut  
vous quittera ce jour  
pour la capitale  
alors dansez maintenant

Le crayon disparut à la suite de la main, elle se sentit saisie par le bras d'une pression ferme et douce. Elle n'eut pas le sentiment d'une redite car c'est à son corps que l'homme parlait (Marien, lui, s'était immiscé dans une faille, ce jour où elle l'avait connu, quand il avait écrit « dans son coeur » et si elle avait su interpréter ce message, et pas seulement le lire, ce jour d'il y a un an, quand elle l'avait rencontré, elle aurait compris qu'il n'était pas de ces hommes qui ancrent leur vie en eux mais qui sont obligés, pour exister, de se mouler dans une faille de l'existence des autres.)

Elle dansait, son cavalier était grand, elle n'avait même pas aperçu son visage ; elle voyait, par le col ouvert de sa chemise, qu'il avait la peau très noire. Le fin tissu de la chemise ne masquait pas le jeu libre des muscles. L'odeur de son partenaire l'enveloppa peu à peu, la pénétrait et elle se blottit

contre lui. Sans transition, la musique s'arrêta et l'orchestre prit le relais. Durant ce court instant, ni elle ni lui ne desserrèrent leur étreinte, qu'elle respirait craignant que le charme ne se rompe. Le guitariste chantait tandis que la chanteuse faisait des vocalises, c'était l'air à la mode :

« Ce n'est que ma secrétaire,  
il n'y a rien entre elle et moi...»

Le corps d'Adèle rythmait la musique, comme si elle eût fait partie de l'orchestre. Entre les deux corps, on n'aurait pas pu faire passer une feuille de papier : ils s'emboîtaient. Elle sentit s'immiscer une virilité tentatrice, elle fit son ventre plus doux, plus tendre, accueillant. Une promesse. Ils dansaient, leurs pieds piétinaient sur place, leurs corps s'épousaient, languissants, pulsant la même onde, une onde de désir à laquelle Adèle s'abandonnait.

Soudain, son cavalier se détacha d'elle et tout de suite elle entendit Marien, le vit :

- Monsieur, cette dame-là est ma femme !

L'autre répondit, Adèle vit qu'il avait le visage grêlé, les yeux francs :

- Personne n'appartient à personne ! L'esclavage est fini en tout cas, et même celui des femmes aujourd'hui. Présentement, c'est leur fête ! D'ailleurs, c'est elles qui choisissent !

La voix de l'homme était chaude et ironique. L'orchestre s'arrêta de jouer pour profiter de l'occasion de rire un peu.

- Va-t-en ! cria Adèle, va-t-en voir ta sirène et tes danses de singe ! Laisse-moi !

Elle avait parlé en vili, au contraire de Marien qui avait apostrophé l'homme en français, lequel avait répliqué pareillement. Tout le monde comprit, ce qui rendit Marien furieux. Ulcéré, il préparait sa réponse tout en reprenant son souffle - il en avait fait des bars avant de la retrouver dans ce lieu de débauche ! - quand Mvunda Odette, s'approchant d'Adèle, lui dit quelques mots à l'oreille. Retenant ses larmes avec peine, Adèle s'éloigna,

suivie de sa soeur qui la serrait de près, tenant sa robe. Marien les poursuivit alors que, déçus que la dispute tournât court, les musiciens se préparaient à reprendre la chanson.

- Crois-tu que ta beauté puisse se manger ? Crois-tu n'être que celle que tu parais aux autres ? Tu es plus que ce que tu parais, tu participes à l'essence du monde ! Ta vie est liée à la mienne ! Je suis ton arbre, tu es mon écorce ! Je suis ton chemin, ne me repousse pas ! Je n'ai pas à te mendier, tu m'es réservée ! Accepte-le et soumets-toi ! Cesse ton comportement nocif, cesse d'être imprégnée de l'odeur charnelle des bars et des fumées de la ville ! Embrasse l'amour, la chasteté et la pureté !

Il aurait continué s'il n'avait reçu une grande claque sur la nuque qui le laissa tout étourdi. Il reconnut, quand celui-ci le dépassa, le cavalier d'Adèle dont il perçut, malgré le brouillard qui lui noyait les yeux, le regard ironique.

Adèle n'entendait plus depuis longtemps ; elle fuyait, envahie d'une honte gluante. Les reproches la souillaient, ses pertes la souillaient, sa bêtise -avoir cru en Marien- la souillait !

## 21

Ce fut Norbert qui aida Marien à se remettre sur ses jambes. Il l'avait recherché après que son ami se fût écarté des danses de la cérémonie donnée chez Poba.

L'après-midi tirait à sa fin et une légère brise marine soufflait sur la ville surchauffée. L'air s'appesantissait d'une lourde humidité salée. De gros nuages blancs et noirs traînaient dans le ciel, passant devant le soleil en faisant des ombres gigantesques sur la plage. Les deux jeunes gens marchaient doucement, les chaussures à la main, les pieds dans les vagues mourantes qui léchaient les dunes. Norbert se mit à parler, il était véhément. Marien, silencieux, écoutait.

Le jour était toujours aussi violent dans sa lumière mais une douceur naquit à l'horizon, le soleil déclinait. Norbert se tut. La brise du soir se renforçait, sa fraîcheur effaçait, par bouffées, le poids de l'air chargé d'eau. Puis le soleil disparut brutalement, le jour s'effondra, la nuit envahit la ville mais la mer restait lumineuse ; elle était là, sonore. Marien n'entendait qu'elle, son propre sang battait au rythme des vagues qui roulaient un temps infini. Elles allaient et venaient, indifférentes aux vies humaines.

Infinies sont les pensées de l'homme, qui, comme les vagues s'effacent sur les berges, meurent aux franges de la conscience. La marée montante apportait vers la terre des monceaux d'algues, des débris par milliers. Des billes d'arbres, échappées des navires qui devaient les exiler vers des froidures lointaines, revenaient, image de la fidélité têtue des êtres et des choses à la terre d'Afrique. De son âme, l'homme fait venir au jour les pensées oubliées des temps antérieurs, qu'attire parfois l'inconnu d'où elles viennent ; mais certaines restent, elles sont les débris des mondes passés qu'il a connus. L'enfance revient ainsi, par bouffées. D'autres vies que nous avons vécues, se manifestent. Pâles souvenirs souvent, mais parfois clartés éblouissantes, certitudes, images fortes que la mort passée n'a pas atténuées. Des images et des visions nous prennent d'assaut, nous emplissent, nous ne pouvons les traduire car, auprès d'elles, les mots de nos langues sont des infirmes, ils ne sont que la carte, approximative, d'un territoire inexploré.

Des pensées et des émotions envahissaient Marien, il les sentait aller et venir, se répandre en lui, se rétracter... c'était ainsi que la *tchitomi* Clarisse devait penser. Soudain, tout se cristallisa en lui, il prit la parole :

- Je vais aller me retraiter, me dépouiller de ma peau de chair, ensuite je viendrai reprendre la vie de la société et, avec l'aide de ma sirène, nous ferons les quatre volontés des génies dans leur totalité.

Norbert exultait. Accepte-t-il vraiment ? se demandait-il. Va-t-il prendre à coeur le travail des génies et les volontés de sa sirène et la fortune de ceux qui

l'aiment ? Va-t-il, enfin, renoncer à Adèle ? Les femmes de chair ne sont pas pour lui mais pour les simples mortels comme moi. Lui est là pour sauver le monde !

- Et... Adèle ? demanda-t-il d'une voix presque inaudible.

- Laisse Adèle, sa vie est avec les hommes, laisse-la s'en réjouir.

Ils s'assirent sur le sable humide d'embruns. La mer bruissait, grondant quand la vague s'écroulait, le sable chuintait quand il absorbait, de ses mille pores, l'eau qui se retirait. Soudain Marien se releva. Il ne prit pas la peine d'épousseter ses vêtements auxquels du sable s'était collé. Il gardait le corps rigide, se tenant droit comme si une planche lui avait été fixée de la nuque aux talons. Il déclama, et au son grave de sa voix, Norbert sut que son ami n'était pas possédé mais qu'il parlait « en chair et en conscience » comme aurait dit Poba qui lui avait souvent annoncé ce signe.

- Voici, j'édicte la motion de la sirène :

« Ayant étudié avec soin le caractère d'Adèle Ayant passé en revue D'une part ses aptitudes à être mon épouse légitime D'autre part ses capacités promotionnelles internes Enfin ses facilités à me donner des enfants Ayant noté avec inquiétude son faible vouloir à l'étude mutuelle et réciproque de deux êtres en vue d'affaires matrimoniales et donc Reconnaissant d'une part ses forces d'autre part ses faiblesses enfin son Indécision Reconnaissant en outre mes propres difficultés à tracer ma voie Ayant examiné les autres femmes Prenant note que les hommes sont possédés de jalousie sitôt que la femme il y a Ayant à l'esprit la volonté des sirènes et des génies Prenant acte des desiderata et des ordres de ma sirène Affirmant leur validité Je Tsetsi Marien sain de corps et d'esprit Déclare restaurer et servir les qui de droit à savoir elle et ses amis et renoncer à la vie de chair quotidienne Par ailleurs Considérant la grande mortalité qui frappe l'humanité Voyant avec désespoir nos enfants disparaître par millions Conscient jusqu'au désespoir des maladies qui ravagent les hommes et les femmes sur

cette terre Affirmant l'indissolubilité du corps et de l'esprit de la matière et de l'âme Affirmant de plus que les deux vont de pair et coetera et que leurs soins curatifs vont de même Résolu à combattre la maladie jusqu'à ce que mort s'ensuive Approuvant l'effort médical des hommes et des femmes des milieux hospitaliers blancs et Prenant acte de leur positivité S'inquiétant de leurs prétentions universalistes et doutant de leur légitimité Voyant aussi avec une grande Inquiétude le doute qu'ils entretiennent sur la magie africaine Réaffirmant avec force l'efficacité de nos pratiques traditionnelles thérapeutiques ainsi que cela est affirmé par le gouvernement socialiste et les congrès panafricains Je Tsetsi Marien sain de corps et d'esprit et parlant dans ma chair pleine et entière décide de fonder un hôpital privé où seront soignés corps et âmes les femmes les enfants et les hommes avec leurs épouses leurs petits et leurs parents par la communion des aliments le bénissement de l'eau l'esprit sain des ancêtres de Jésus des génies des *mamiwata* des saints des *bakisi basi* et de ma sirène qui leur est supérieure ici et maintenant dans les siècles des siècles ainsi soit-il et à jamais Amen. »

A genoux, humblement plié aux pieds de Marien, Norbert écoutait, exalté, la parole prophétique. Il se fit un grand vent et la bénédiction que fit Marien se répandit sur la terre.

La mer n'était qu'un chant. Le ciel était bleu nuit. Une lumière se diffusait dans l'air obscur ; les plantes exhalaient leur respiration, la terre n'était qu'une senteur ; la plage crépitait de mille bruits, le fracas des vagues chassait les embruns vers la terre immobile. Les deux amis restaient figés, sculptés pour l'éternité, possédés par l'extase d'un destin révélé.

8 mars

*Madame est tombée rouge des suites d'une colère qu'elle a prise contre moi. Elle voulait que je la lâche car je ne désirais pas qu'elle reste au bal*

*alors que moi j'étais à prier chez Poba. Cette mauvaise querelle m'a été faite publiquement en plein jour et en patois, sans dire que c'était un dimanche et sans égard à ma situation humaine qui en tant que telle devait être respectée. Elle est tombée menstrueuse en plein bar alors qu'elle voulait continuer à danser avec un inconnu qu'elle connaissait. C'est sa soeur Mvunda Odette qui le lui a dit car elle a remarqué la tâche sur la robe arrière quand elle s'est levée. Elle est partie en pleurant. Pourtant moi-même, via la syrène, je lui avais interdit cette danse donc les états qui l'affectent sont liés à la colère et déterminés par la transgression.*

*Norbert m'a soutenu que je dois me garder des femmes dans cet état car cela contrecarre la volonté conjointes de ma syrène et de ses amis et serviteurs. Dans les cérémonies que nous faisons chez Poba, ils me possèdent parfois mais c'est une danse lente et majestueuse comme la marche européenne, sans prophéties ni proférations et sans épuisement conséquent pourtant je sens bien que beaucoup de mes idées me proviennent de leur travail dans l'inconscience de moi.*

*Désormais Adèle n'est plus ma madame.*

9 mars

*Voici le règlement de mon hôpital de la syrène que je fonde bientôt quand elle me donnera le signe indilible :*

*Il est créé un Hôpital de la Syrène pour multiplier les supporters des génies : rassembler ceux qui sont malades, les soigner ; rassembler ceux qui sont bien portants, les faire prier. Aux premiers la clinique, aux seconds la chapelle.*

*Le matin avant le jour : lever, prière, repas léger. Aucune charge sur l'estomac ne doit endormir le fidèle. Après : invocation par la danse, la prière, le chant. Puis communion solennelle de chacun. Je bénirai les aliments et l'eau et puis aussi un peu de vin ou de bière pour les invités.*

*Les soins se feront comme le faisaient Jésus et mes ancêtres : en posant les mains là où le malheur frappe la personne. Les génies guériront ceux qui ont le coeur pur et ceux qui ont le coeur mauvais se verront frappés à mort par la rage et le dépit des retournements des sorts que nous opérerons.*

*Les génies qui viendront parmi nous seront ceux qui veillent sur les hommes des cinq terres, les plus hautes et les plus basses et les huit continents : l'AOF, l'AEF, le Maghreb, la Mongolie, la France, l'Europe, la Chine, les States et les Etats Unis. Ils monteront par possession les plus méritants en amour et*

*Je dévoilerai les Impostures, dénoncerai les blasphèmes et confondrai les simulations de possession.*

*Pendant les séances seules les poules sont permises dans la cour. Les canards sont interdits de séjour. Avant le coucher de soleil, petite adoration. A chacun je dirai son goût. A Norbert j'interdis le pastis, la bière étrangère mais pas celle du Togo, l'Eku. J'interdis aussi à lui tous les alcools africains. A moi ma sœur interdit les femmes dans leur chair et la cigarette. A bon entendeur salut !*

## 22

Le Club nautique était l'ancien club des blancs de la ville coloniale, il s'était, avec prudence et parcimonie, démocratiquement ouvert aux noirs dès la loi-cadre Defferre en 1956. Avec l'indépendance, les milieux blancs avalent su concéder des postes aux nationaux, ne gardant pour eux que celui de trésorier. Cette habile mesure avait permis au Club de survivre lorsque le pouvoir mis en place par les Français avait chu sous la poussée nationaliste dont le résultat principal fut de mettre les rênes du pays dans les mains de l'armée.

Dès qu'il reçut sa nomination définitive dans la ville, Toto Abel fut gratifié du poste de secrétaire général du Club. Par tradition, il dut accepter ; par professionnalisme, il se prit à en devenir un habitué : la ville était fertile en mouvements divers, nationalisme côtier, troubles aux frontières vulnérables, proximité pesante du grand voisin du sud, poids des milieux blancs dans l'économie du pays... Le club était un poste d'observation idéal et puis, il ne voulait pas trop se l'avouer, mais tant de temps avait passé depuis qu'il était simple adjudant. Un temps qui ne se mesurait pas en années mais en vies.

Aujourd'hui, Toto Abel savait qu'il n'était plus cet homme qui avait voulu arrêter une femme blanche pour l'examiner de près, comme il se souvenait de l'avoir voulu faire un dimanche... N'avait-il pas aussi appris, lors de ses stages

en Europe, à apprécier des blancs, alors que, jeune, il les honnissait pour le mal qu'ils avaient fait à l'Afrique ? Le simplisme des idées de sa jeunesse le fit sourire. Les Européens étaient bien comme les noirs, pétris d'illusions et de passions. Ils vivaient, différemment, les mêmes choses, se soumettaient à des règles aussi absurdes, se jalouaient pour des colifichets semblablement ridicules, s'entre-déclaraient pour des questions aussi stupides que celles qui agitaient les noirs. Quoique certains l'irritassent avec leurs problèmes de riches et leurs histoires de boys et de boniches, le commissaire avait pris les blancs en amitié et, pour certains d'entre eux, il ne se cachait pas qu'il les considérait comme d'autres lui-mêmes, car la couleur n'est rien entre les hommes : ils auraient pu être lui, il pourrait être eux. Et ce sentiment que d'autres pussent être une des virtualités de son être, était un sujet d'étonnement pour le commissaire. « On se sent unique, et pourtant d'autres, nés à votre place, seraient vous avec la même densité... » pensait Toto Abel, « Et nous-mêmes pourrions être autre, si différent de soi-même, si incompréhensible pour celui que l'on est aujourd'hui... » Comme si les destins étaient au fond la seule chose qu'il importât d'accomplir, chacun n'étant que l'acteur d'un rôle tracé à l'avance. Même la manière dont vous le remplissiez était écrite. Si vous n'aviez pas achevé, par un accident, imprévu ou prévu, votre tirade, un autre viendrait, reprendrait votre texte et le dirait, le vivrait en vos lieu et place, vous remplaçant, vous qui aviez quitté la scène.

Toto Abel soupira et se dirigea vers le bar, il y prit un verre de champagne puis retourna sur la terrasse. L'humanité ne paraissait plus à Toto Abel comme la vie au village la lui avait décrite : des écoulements de lignages et de lignées qui s'entremêlaient, se séparaient pour refusionner encore... eaux mêlées de générations que charriait le temps, que l'on appelait l'histoire... Il la voyait maintenant comme une trame. Manquait-il une maille ? L'étoffe perdurait. Seul le voisinage était affecté de l'absence d'un noeud, mais en aval de ce tissage des jours, cette absence était comblée, ignorée : qui devait naître naissait, ses ancêtres étaient autres... Lui-même était pareil à ce qu'il aurait été dans une autre figure de l'histoire ! L'image de plans parallèles

de temps fusionnant sans cesse pour donner un unique destin, une histoire identique, s'imposait à Abel. S'accoudant à la rambarde de fer, il regarda les lieux.

Le club était une grande bâtisse de béton, lourde, cubique, élégante comme un fort espagnol du Rio de Oro, avec qui elle avait en commun l'environnement dunaire. Mais la comparaison s'arrêtait là : au lieu du désert, on pouvait, de la terrasse, contempler la baie du port et l'oasis de rôniers et de cocotiers qui noyait de verdure les toits de chaume gris ou de tôle rouillée du village des pêcheurs *poh poh* du Ghana et du Bénin. Ce voisinage lui donnait un grand attrait touristique.

Leur fond taillé dans un seul arbre gigantesque, haussées de hauts bords, auxquels s'accrochaient les moteurs hors-bords toutes gravées d'un serpent accompagné d'un animal mythique, baleine ou lamantin, peintes de couleurs vives, décorées de dessins géométriques, couvertes de slogans en plusieurs langues, dont le français et l'anglais, de vœux à des dieux, uniques ou multiples, sans parler des invocations à leurs saints épigones de toutes obédiences, les lourdes barques *poh poh* prenaient chaque soir la mer en une course folklorique pleine de panache. Elles étaient poussées en mer par une foule hétéroclite de pêcheurs aux vêtements variés, depuis le short déchiré au ciré breton jaune vif, et par leurs aides, enfants enthousiastes et vieillards nostalgiques. Elles roulaient sur les rondins posés parallèlement à la mer et entraient dans l'eau dans une gerbe blanche et verte, triomphante et glorieuse. Les moteurs étaient lancés à la main, l'un d'eux refusait toujours de partir. Elles emmenaient vers la pleine mer leur cargaison d'hommes gonflés d'espoirs et de filets pliés, laissant à droite le môle de débarquement des cargos et à gauche la pointe de sable nu qui cachait la frontière.

Les barques revenaient le matin, avec le jour, chargées de poissons, depuis l'anchois de quelques centimètres au capitaine de deux mètres ; elles déchargeaient alors les requins, les mérus et parfois un dauphin ou un marsouin. Ramenées à terre, les grandes tortues et les raies aux ailes

immenses étaient albatros sur pont de navire. Il arrivait qu'une grande raie, posée au sol, accouchât de ses petits, et l'on gardait alors précieusement son épine venimeuse, ingrédient fameux dans des remèdes contre l'infécondité des femmes... Les filets et les hommes baignaient dans la même fatigue d'une nuit de travail : ils étaient trempés, tachés de sel et d'algues. Au retour de ce voyage à l'horizon, bêtes et gens avaient les mêmes yeux éteints, la même chair grise et blafarde ; le froid, l'épuisement et la mort étaient les seules traces de la lutte implacable qu'ils avaient menée. Toto Abel avait appris le bonheur de ce spectacle de l'aube. Il venait souvent le matin, au levant, voir le retour étiré des barques, le déchargement en vrac des pièces aux écailles d'argent, luisantes des premières lumières du jour.

Mais ce qui remplissait le mieux l'âme, c'était le soir, dans le flambolement du couchant, quand, avant que la nuit ne répande sur la mer son rideau bleu-noir, la brise s'élevait, rompant l'âcre cours du jour. Dans cette paix amenée par la fraîcheur, le choc de la mer et des hommes n'en paraissait que plus glorieux. Libres de tout ancrage, dans le vrombissement frénétique des moteurs, les hommes parlaient, la vie n'attend pas ! Les peintures de guerre des pirogues, les cirés luisants, tout était plus vif, plus fort dans les derniers feux du soleil. Le sang, même, battait avec plus de violence en soi. Et qu'importait que l'aube ramenât l'espoir et le rêve transmués en fatigue grise et en mort aux éclats d'argent ! On avait touché l'infini.

Monsieur Quibel, directeur de la Compagnie maritime intercontinentale, donnait, ce jour de fin juin, une soirée pour présenter officiellement celui qui le remplacerait pendant ses deux mois de congé : Monsieur Martin Oust, capitaine au long court, qui quittait la navigation pour prendre un emploi de sédentaire. Ce matin-là, ils avaient encore vu le commissaire sur la plage, au retour de la flottille *poh poh*. Tous trois étaient gens matinaux et c'était à ces occasions qu'ils avaient fait vraiment connaissance. Quibel avait aimé ces débuts de journée avec le commissaire, et quand, pour la passation de service, Oust s'était joint à eux, il avait apprécié que Toto et Oust sympathisassent également.

Les conversations faisaient comme un filet de phrases dans lequel le temps se suspendait : hommes et femmes papotaient, Quibel et Oust allaient d'un groupe à l'autre, ressortant les mêmes nécessaires banalités, et Oust, resté encore dans sa première profession de marin solitaire et bourru, souffrait le martyr. Toto Abel apprécia que les deux directeurs ne se soient pas précipités sur lui à son arrivée et continuassent leur tour des notabilités bicolores de la ville. Il regardait la mer, baignant dans le bruissement des paroles. Au dessus du brouhaha, alors qu'on entendait par à-coups les clameurs frénétiques du stade voisin, dominait la voix d'un grand maigre, hâbleur en diable, qui habitait la ville depuis bientôt trente ans mais qui se disait toujours « ch'ti » car il était originaire de Lille. Toto le trouvait drôle à ses heures.

- ... les requins étaient si féroces qu'ils se laissaient rouler par la vague pour se saisir du chien qui gambadait les pattes dans l'eau ! Ils repartaient à la vague suivante !

Le commissaire sourit, ayant dans l'oeil un poisson de plusieurs mètres se faisant déposer volontairement sur le sable pour prendre son petit déjeuner ! Aujourd'hui, un peu pris de boisson alors que le jour n'était pas encore couché, le bonhomme était en veine d'exagération, mais le discours fit son effet :

- Tu entends Wapiti ? Quelle horreur ! gloussa une femme rousse à son petit chien noir, mélange de scottish et de pékinols, pur produit d'une mésalliance tropicale particulièrement heureuse.

Toto jeta un oeil là où un couple solitaire regardait : de l'autre côté de la plage, le paon du club se pavaneait. Illuminé des feux du soleil, son éventail de plumes grand ouvert miroitait devant sa femelle qui jouait l'indifférence.

- Tu ne m'as jamais fait ça, remarqua, boudeuse et câline, la femme.

- Mais prenez donc le train ! s'exclama un homme dont la voix traînante ne masquait pas des accents enthousiastes. C'est si folklorique...

- Et fatigant ! On ne doit pas manquer cette expérience quand on vient en touriste. Le tourisme est un travail qui réclame peine et sérieux ! dit une femme à la voix haut perchée.

- Et quand on y vit aussi ! répliqua une autre.

Le brouhaha général reprit, étouffant l'individualité des mots et des phrases, ce qui permit à l'esprit du commissaire de s'isoler. Il se dit qu'il devrait bien prendre le train lui aussi. Cette expérience lui manquait, il n'en doutait point. Depuis qu'il avait été nommé dans la ville, il n'avait voyagé que par avion pour aller et venir entre la capitale et le port.

Ce fut alors que, leur tournée faite, Quibel et Oust s'approchèrent du commissaire. Les pirogues *poh poh* s'apprêtaient à partir et chacun s'en fut s'accouder à la rampe pour les regarder. Ce fut à ce moment là que Toto vit, dans la foule qui profitait du spectacle, Tsetsi Marien sur la plage. Mais il ne fut pas le seul à le remarquer.

- Vois qui est en bas ! dit Oust à Quibel, notre marin !

- Vous le connaissez ? demanda Toto, puisque, manifestement, les trois hommes repéraient la même personne.

- Oh oui ! dit Quibel. Il nous a donné son congé pas plus tard qu'aujourd'hui. Et vous ?

- Moi aussi, je l'ai vu... autrefois... et je l'ai retrouvé ici.

Le commissaire n'avait pas pu échapper à Norbert qui lui avait amené Marien à son bureau. Il avait revu le jeune homme, à peine changé malgré les années. On ne pouvait pas dire que l'entrevue, malgré les espoirs de Norbert, avait été chaleureuse. Autant Toto Abel appréciait chez ces sudistes leurs qualités de travail, leur esprit imaginatif, autant il acceptait lui, homme du nord, leurs prétentions (n'avaient-ils pas raison de rester fiers du flambolement des ruines historiques qui habitaient leur coeur ?) autant l'insupportaient leurs égarements dans le surnaturel. De plus, il trouvait Norbert particulièrement stupide avec son éternel contentement de soi, surtout qu'il connaissait bien,

par de multiples plaintes, le comportement douteux de l'infirmier à l'hôpital : trafic d'influences, vente des rares médicaments. Dans un tête-à-tête orageux, le commissaire avait sermonné Nyuma Norbert qui avait roulé des yeux effrayés dans la pure tradition du « nègre-pris-en-flagrant-délit-par-un-blanc ». Cela avait rendu furieux Toto et Norbert avait aussitôt changé de tactique, prenant l'air hautain d'une pudeur blessé. S'il n'avait cependant pas sanctionné l'infirmier, c'était à cause du chirurgien de l'hôpital, le Docteur Nkuk, qui lui avait demandé de laisser les choses en l'état. « Commissaire, lui avait-il dit, le problème est sans solution. Nyuma fait des petits trafics, d'accord, mais remplacez-le, et son successeur en fera d'autres, peut-être à une échelle plus grande ! Il nous faut accepter ces prévarications. Ce n'est qu'une des faces de notre sous-développement ». Toto avait su gré à Nkuk de ne pas l'avoir assommé avec la langue de bois qui, dans ces cas, parlait de « spécificités nationales » et de « réalités africaines ».

Les deux directeurs de la Compagnie Intercontinentale reprirent la conversation. Quibel s'excitait à évoquer l'entretien avec le matelot. Il agitait la tête de droite et de gauche, tendant le cou, fixant la silhouette de Marien, immobile au milieu des vagues de la foule curieuse.

- Il est venu demander son compte... Comme cela ! Sans prévenir ! Je l'ai convoqué et lui ai demandé s'il avait quelque chose contre la compagnie, ou quoique ce soit contre quelqu'un de nos gens, mais non. Rien. Tout allait bien. « Je pars » m'a-t-il dit. Alors, de mon côté, j'ai demandé à Oust de venir puisqu'il aura à gérer les suites administratives de cette initiative.

- J'ai navigué avec lui, sur le *Cavally*, c'était il y a quelques années... Quand Quibel m'a demandé de venir, j'étais loin d'imaginer le revoir ! Par contre, ces révélations qu'il a faites à Quibel ne m'ont étonné qu'à moitié car j'avais pratiqué le monsieur...

Martin Oust hésita puis se tut. Quibel, le regard toujours rivé sur Marien, en profita pour reprendre la parole :

- Alors il m'a dit : « Monsieur le directeur, je démissionne parce que je dois me consacrer à mes semblables ». Par son dossier je savais qu'il avait été au séminaire et divers bruits m'avaient informé qu'il était très pieux. J'en conclus qu'il repartait au service de l'Eglise ou quelque chose comme ça.

- C'était effectivement « quelque chose comme ça », dit Oust d'une voix songeuse avec une nuance d'ironie.

Toto Abel eut l'intuition de la suite : Nyuma Norbert était arrivé à ses fins ! Il avait convaincu son ami de se vouer à sa « sirène ».

- « Je me suis révélé » nous a-t-il dit, continua Quibel, « et je me dois à mes concitoyens. Je suis habité par une sirène, une française assurément, qui me demande de me dévouer à elle corps et âme, avec mon esprit. » Je prends là ses propres paroles. Je l'ai interrogé et il a été très disert sur sa vie.

Quibel avait été effectivement stupéfait des révélations de Marien. Il raconta à Toto Abel comment le marin lui avait présenté le cahier qu'il tenait.

- J'ai eu le temps d'en lire de larges extraits. Tsetsi tient un journal !

Quibel eut un petit rire et raconta ; il avait bonne mémoire et sa description fut fidèle. Martin Oust restait silencieux. Il avait tu l'épisode des « sirènes » vues de la passerelle du *Cavally*. Il avait été soulagé que Tsetsi Marien n'en eût point parlé. Pour lui-même, Martin Oust avait continué le jeu : il avait ainsi placé à la page de son propre journal de bord sur laquelle Marien avait écrit ce qu'il avait vu au large du navire, un prospectus qui lui avait paru en résonance avec l'épisode ; en effet le titre, qui s'étalait sur la première face du dépliant, se composait de trois mots, décalés l'un sous l'autre :

« SYRENE  
SOCOPAO  
VOYAGES »

Oust avait trouvé cette réclame en Abidjan et il l'avait prise à cause de la graphie du mot sirène... et de ce chant né de la contemplation de la mer, qu'il avait entendu dans ses fibres. Ah ! ces hommes glorieux ! Leur image lui

revint : ils souquaient ferme, le coeur alarmé mais le muscle dur, vers ces montagnes dont ils ignoraient si elles étaient de chair ou de terre, si leurs événements crachaient de l'eau ou du feu... Le bois des rames sifflait en coupant l'air, vibrait en tapant l'eau ; son frémissement se transmettait au bras, se communiquait à l'âme. Prise entre mer et ciel, la liberté chantait au rythme de la vague bruissante, et la voile latine étendait son triangle. Désireux appel, amoureuses douceurs. Ils reviendraient ! Ils reviendraient dans des barques remplies de butin, la lisse à fleur d'eau, que la houle manquera de faire sombrer. Immense fatigue des rites accomplis. Ils souquaient, tout à la gloire et au profit, tout au rêve ! Ils ignoraient qui porterait au monde le récit de leurs exploits magnifiques. Ils savaient que peu d'entre les hommes qui tiraient sur les bois rentrerait, mais ils caressaient l'espérance qu'un barde harpé, qu'une princesse, toute de lin vêtue et dont le miel de la parole écarterait un jour encore le sort fatal, raconteraient leurs misères et leur gloire, ou qu'un de leurs compagnons, l'aède aveugle ou Camoëns le divin, lancerait sur les ondes des chants plus beaux que ceux des sirènes !... Pâle, trop pâle aujourd'hui où l'homme mime le bonheur en remettant ses pieds dans les traces de ses pas oubliés. Habile à la rame, habile à la ralingue, le marin partait, ivre d'une foi farouche, et l'horizon était à toucher ! Les rêves, alors, n'étaient que le brouillon de la vie. Aujourd'hui, nous sommes ces fleuves endormis des plats pays du nord. Les chants profonds des haleurs s'affalent, mélancoliques, sur les plaines neigeuses, ils disent la douleur de l'homme vaincu sans combat, vaincu par lui-même. Les vagues, maintenant amples et tranquilles, étaient hier courtes, brutales, perfides. Elles faisaient ricocher les chants des déesses de la mer, et ils en paraissaient encore plus pathétiques. Ah, le désir ! seule aulne à quoi se mesure la grandeur de l'homme. Engendrait-il la souffrance ? il bâtissait la gloire. Les femmes pouvaient bien pleurer, l'homme courait son destin, tiré par ses rêves, appelé par une nature indomptée et vierge, comme il l'était lui-même. Ah, n'être qu'un, de la naissance à la mort, avec les forêts et les eaux, avec les êtres qui les peuplent,

avec le destin qui vous habite... Marien aussi avait entendu ce chant, et pourtant leurs routes bifurquaient à partir de lui.

Pendant que son compagnon songeait, Quibel parlait du cahier de Marien, des photos qui y étaient collées, des coupures et des lettres qu'il contenait, des rêves qui y étaient transcrits. Marien avait parlé de tout, parfaitement à son aise, sûr de son fait, certain de sa vocation.

- Ce qui m'étonne c'est que ce marin, que nous considérons comme un de nos meilleurs employés, soit par ailleurs...,

Il regarda Toto et se sentit gêné de conclure.

- Fou ? l'aida Toto.

- Peut-être pas, au fond, dit Quibel saisi de modestie.

- Pas plus que nous ! L'autre est toujours fou ! nota Martin Oust.

Questionné sur ce qu'il en pensait, Toto Abel laissa du temps passer avant de répondre :

- Moi ? Rien !

Ce « rien » résonna étrangement, comme si le commissaire ne jugeait que du point de vue de sa charge de policier et que tout autre point de vue ne pouvait être qu'obscène. S'il avait été médecin, il aurait traité Marien de malade. Pour un policier, c'était un illuminé. Chacun était ainsi un être multiple que les autres réduisaient. Comme si un diamant n'était qu'une de ses faces, comme si un plan ne se définissait que par une ligne. La vie était si grande que l'esprit de l'homme se révélait trop petit pour l'appréhender. Chacun devait courir ses chimères, chacun devait exploiter ce qu'il était, baigner dans les eaux différentes de ses fleuves... Et tenter de ne pas exploser sous l'assaut des vies qui le constituaient et qui le déchiraient. Marien parut soudain très présent à Toto Abel et il le rechercha sur la plage, parmi la foule venue profiter de la fraîcheur et du spectacle. Mais durant ce temps, Marien, qui avait regardé les pirogues s'égailler sur la mer, s'éloignait à pas tranquilles ; il avait disparu du regard des trois hommes. Seul l'ancien commandant du *Cavally* l'avait vu s'enfoncer dans la foule.

Et si les lamantins existaient, existent-ils encore ? existent-ils en mer ? Existent-elles les sources d'eau douce dans l'infini salé, misérables points d'eau dans un désert liquide ? Le monde extérieur est en nous. Sans notre âme et ses remous qui le peuplent, il serait vide comme l'espace. Pourtant, il éclaire notre vie intérieure, tandis qu'aveugles nous poursuivons notre marche erratique, isolés dans nos consciences closes. Oasis ! chacun est une oasis, une île perdue. Et pourtant les hommes forment un chapelet dans l'espace et dans le temps, colonne de fourmis, chacune agitée d'un mouvement qui lui vient de soi. La mer, pour Oust, avait été le monde dont il s'était repu, elle lui avait illuminé l'être, mais son âme en était restée prisonnière. Elle voletait sur terre comme celles, inquiètes, qui s'agitent au purgatoire. Et il se demanda s'il chutait de l'enfance vers les rougeoyants enfers d'une vieillesse peuplée de sa seule mémoire, ou si, quittant l'enfance, ses horreurs et ses légendes, il s'en allait vers une vieillesse sereine baignée d'un *satori* dont la lumière éclairerait ces autres vies qui frôleraient la sienne. Il se sentit balayé par un vent de dérision et d'humilité. Il était là, au lieu et au moment où les bateaux fuyaient sur la mer, et l'horizon les avalait. Heurtée par la lame, la coque des navires frémît ; sous l'assaut de sa vie fusionnée toute entière en l'instant, Martin Oust vibra. Ses rêves et ses chagrins, ses bonheurs, s'entourbillonnaient ; l'amère vieillesse s'emmêlait dans les rêts de la tendresse et de l'innocence des commencements. Le souffle chaud et glacé de toute une vie, la sienne, lui fit chanter l'âme, comme chante celle des navires dans les tempêtes, celle des guerriers dans les combats. Mais la douceur tiède du soir revint à nouveau ; les conversations, la glace tintant dans les verres refirent surface dans sa conscience. Un sonnet des *Amours* de Ronsard se fraya son chemin parmi tous les bruits extérieurs qui l'envahissaient, les affaçant un moment. Il l'avait recopié dans son « journal de bord » (qu'il avait eu bien soin d'apporter avec lui dans cette nouvelle vie, qui jamais n'effacerait les années de mer). Si ce poème figurait dans cette trace de ses navigations rêveuses c'est parce que le poète y parlait de sirène. Mais si les vers chantaient en lui en ce moment précis, c'était pour leur message qui, enfin, lui parvenait :

Je veux de miel mes oreilles boucher,  
Pour n'ouyr plus la voix de ma Sereine.

Je veux muer mes deux yeux en fontaine,  
Mon coeur en feu, ma teste en un rocher,  
Mes piés en tronc, pour jamais n'approcher  
De sa beauté si fierement humaine.

Martin Oust sentit son être vibrer comme vibre la coque dans l'assaut de la vague, comme vibrent les gréments sous le souffle du vent, alors que le bateau trace sa route vers la terre retrouvée : il revenait ! il était retourné au port. Le Club nautique faisait toujours face à la mer, sur laquelle se dispersaient les pirogues *poh poh*, entre l'obscur ligne bleue des forêts à gauche et la ligne blanche du môle à droite, Martin Oust entendit de nouveau les voix qui se croisaient, chacune parlant pour soi mais n'en continuant pas moins de bâtir ensemble une conversation et, réconcilié, il écouta avec un plaisir neuf la musique des hommes.

La conversation se poursuivit, puis les trois hommes s'aperçurent qu'il ne restait dans la rade que quelques bateaux : celui dont le moteur faisait des siennes et d'autres qui tardaient. La nuit fut et les fanaux allumés des barques s'effacèrent sur la mer comme s'éloignent les lampions des fêtes. Autour d'eux les invités commençaient à se disperser. La foule diminuait, la soirée s'effritait. Partirent d'abord ceux qui avaient charge d'enfants, puis ceux qui voulaient se rendre au cinéma. Puis ce fut l'heure d'aller dîner. Décidant d'aller Chez Diallo manger un *tiep u dien* sénégalais, les trois hommes quittèrent ensemble le club qui paraissait, dans la nuit froide de juin, comme la superstructure d'un grand navire perdu en mer qu'entourerait une flottille d'étoiles : celle des cases de pêcheurs où brillaient, tremblantes, les lampes à pétrole que les femmes allumaient pour la longue nuit d'angoisse où elles se préparaient à attendre pères et fils, frères et maris qui naviguaient.

## 23

La saison sèche cessa d'être froide et, dès juillet, la température remonta. Cependant, sans pluie pour la laver, la ville devenait poussiéreuse, mais son activité restait toujours aussi frénétique. Les restaurants ne désemplissaient pas, c'était la saison de la chasse. Des forêts arrivaient tous gibiers : outardes, phacochères, porcs-épic, antilopes, chats sauvages, singes... Le port était en pleine activité car l'état des routes permettait une circulation accélérée des camions et l'hiver était la saison durant laquelle la république exportait le plus.

Tsetsi Marien vivait souvent chez Poba Madoline et il y passait parfois plusieurs nuits de suite. Il avait abandonné la rédaction de son cahier. Ses rêves, il les transmuait en homélies ; ses visions, il les projetait sur le monde. Il offrait à tous les fidèles qui se rassemblaient chez Poba, une interprétation cohérente des événements qu'ils vivaient, à titre privé ou public, car même les remous qui agitaient le monde et dont parlait la radio, fournissaient à Marien matière à paraboles et réflexions. Mais c'est surtout sur les questions médicales, que, aidé par les sciences réconciliées de Norbert et Madoline, Marien se manifestait le plus. Dans des discours enflammés, il promettait, grâce à l'action des génies et de sa sirène, la santé pour tous dans l'an deux mille. Ce voeu des organisations internationales devenait, par Marien, un espoir tangible. Nyuma Norbert quant à lui, mandaté par la féticheuse et son ami, courait la ville pour acheter une parcelle et y établir une construction qui servirait d'hôpital car l'installation de Poba, malgré son nom de « clinique », restait trop sommaire pour les ambitions de Norbert. Marien aurait voulu s'installer à Tié Tié, mais sur les instances de son ami il renonça à ce vieux quartier où les terrains étaient trop chers et les constructions trop resserrées. Il fallait quand même épargner le capital qu'il avait accumulé lors de ses voyages en mer ! Privilégiant la place aux dépens de la situation, c'est à Mbota que fut acheté un grand terrain. Une construction y fut lancée. Le tout

fut fait sous le nom de Nyuma Norbert en attendant que la situation administrative de l'association dont ils avaient le projet fût éclaircie. Poba devait quitter sa propre clinique des génies et fondre sa pratique et sa réputation dans les projets de Marien, projets qui étaient un peu les siens. Norbert eut tôt fait de mettre toute la clientèle en fiches. Il ouvrit un cahier d'entrées, un livre d'or pour les guérisons miraculeuses, un autre pour les visiteurs de marque. Il trouva des fonds et recruta quelques adeptes. Il engagea un travail de correspondance tant avec ceux qui, ayant été un jour ou l'autre en contact avec Marien, n'avaient pu rester insensibles à l'illumination dont il était marqué, qu'avec ceux que lui-même avait reconnu pour être sensibles aux mêmes espérances.

*Que la santé vous berce*

*Notre enthousiasme est redevenu tangible d'entendre avec nos yeux éblouis les nouvelles des possessions successives et continues de notre ami Marien dont la sainteté devient évidente aux yeux du monde étonné. Nous ne doutons pas de la réussite des choses de la santé africaine et de la véracité ancestrale des paroles fluides de nos vîeux et aîeux. Vous n'êtes pas sans ignorer que notre appui acharné vous est acquise. Nous avons sanctionné d'une cotisation de deux mille francs en totalité de notre groupe pour aider à la fondation de l'hôpital dont nous certifions les ficacités et l'impertinence.*

*Je vous salue bien bas. Nous sommes fiers de votre vocation et tous se joignent à mon style pour exprimer leurs espoirs.*

*Nzabakala Nadalse*

Mais Norbert tissait aussi sa toile hors des cercles fermés qu'ils avaient fréquentés :

*Salut à vous citoyen camarade !*

*Je suis là tout seul car j'attends personne alors, c'est l'occasion ou jamais de répondre à votre supplique.*

*Il y a quelque jour une femme est tombée malade et on a tous su pourquoi : elle vivait dans la disjonction. On a cotisé et j'ai été victime pour ma propre part personnelle de 1000 F lors de la fête de retraitage des sorts que nous avons procédée sous l'éminente tradition de la célèbre Mama Milurdji Hélène qui est en connivence avec Maman Poba de chez vous. La malade était une femme très insultière qui faisait plein et beaucoup de rêves funèbres, mais on ne doit pas laisser à l'eau sa prochaine pour qu'elle s'y noie.*

*J'ai prié très fort la syrène du dit camarade Tsetsi et la déduction a été que la femme va mieux et a cessé de faire du tracas à son mari qui est en état de polygamie d'où que la femme secouait l'autre femme et que de fil en aiguille les poules se battaient pour le morceau de manioc, ce qui prouve la grandeur du dit Tsetsi Marien et sa sainteté intrinsèque que je vais me hâter de connaître même si& vous me payez l'avion.*

A force de complexité, la signature était illisible, faite de volutes et de traits : un oursin dans une cage.

Norbert accomplit ses tâches avec compétence et zèle. Encore quelques mois et il aurait son association d'amis et actionnaires qu'il saurait intéresser à la réussite du projet d'un hôpital de la sirène. Un bureau, composé de personnalités et de membres d'honneur, l'animerait. Mais Nyuma Norbert avait déjà prévu le bureau exécutif restreint qui organiserait efficacement financements et dépenses, il en serait le secrétaire général et trésorier.

Chez Poba, Marien fortifiait ses connaissances. La vieille féticheuse passait de longues soirées à lui parler de toutes ces richesses que l'histoire avait accumulées chez leur peuple. Il allait aussi voir d'autres féticheurs, et il y fut bien accueilli car il y avait de la place pour tout le monde dans la ville et aussi, avec les nouvelles lois et l'organisation des tradipraticiens par le gouvernement, il était nécessaire que la profession se donnât un représentant lettré : Tsetsi paraissait tout indiqué pour cette fonction.

Il n'y avait que Germaine à se désespérer.



## CINQUIEME PARTIE

24

Dans la nuit, Germaine entendit hurler la sirène du port et se réveilla tout à fait. Cette journée de septembre, pas encore éclos, s'annonçait lourde. Les pluies arrivaient mais elles se faisaient précéder de temps lourds, de ciels de plomb. L'air paraissait rare tant il était saturé d'eau et de sable pulvérulent. L'orage couvait depuis plusieurs jours et tous espéraient qu'il finirait par éclater, lavant la ville de sa poussière de l'hiver. Tout était gris : les maisons, les arbres, l'herbe. Mais la nature était là, prête à repartir dès que l'eau du ciel lui serait donnée. Germaine repensa aux rêves qu'elle venait de faire et elle frissonna, non pas de froid, mais de crainte.

... les songes de cette nuit sont venus m'alarmer ; quels furent-ils au juste, je ne sais, je reste bien incapable de les décrire, sinon celui qui m'éveilla en pleine nuit et dont la marque morbide m'a blessée. Des femmes étaient assises au seuil de notre porte, sur une natte. Leurs voix étaient feutrées comme le vol du strix. Veillée mortuaire. De quelle mort ce songe est-il l'annonce ?

Germaine alluma une cigarette, son rougeoiement la rassura. Une démangeaison lui fit se gratter la tête, elle y avait trouvé des cheveux blancs. Vieillir n'est rien quand la famille autour de vous se presse. Les rires des enfants, les disputes des parents, le plaisir des journées chaudes à causer... Mais tout cela lui était interdit. Elle regretta son enfance dans la brousse. C'était d'autres septembres où l'on attendait la pluie. Le père avait chassé tout l'hiver ; on boucanait entières, tout juste vidées, les bêtes qu'il avait tuées sur de grands feux que l'on couvrait la nuit de palmes de bananier. On était repu de viande, on aspirait à manger des fruits. Sous le *mwenza*, l'abri où se

réunissaient le père et ses amis, on parlait des chasses passées et des cultures à venir. Les enfants criaient en jouant, se poursuivaient. Vieillir, alors, c'était pour Germaine devenir femme, puis épouse, puis mère et grand-mère. Vieillir, c'était la joie d'être et d'avoir été, c'était la satisfaction d'avoir vécu sans faillir les vies qui nous sont données ; c'était le plaisir de regarder derrière soi la continuité des temps que l'on avait connus, des êtres successifs que l'on avait été. Mais ces bonheurs lui avaient été refusés. Germaine se résignait, tout en sachant que la résignation, c'est déjà la mort.

Les oiseaux se mirent à pépier et le jour s'écrasa sur le sol, s'immisçant par tous les interstices des planches mal jointées. Taty Moïse n'allait pas tarder à se mettre à l'ouvrage, sa femme devait lui préparer du café. Existence ordinaire, existence heureuse. Germaine sentit des pleurs glisser sur ses joues et leur sel envahit sa bouche, mouillant la cigarette qu'elle rejeta. Adèle était donc partie, elle ne venait plus, Marien n'en parlait plus. Il vivra donc sans femme.

... Il a choisi la chimère, j'ai perdu toute illusion. L'âge que je vis a l'inutilité de la graine qui tombe sur le rocher : rien ne germera qui s'ancrera dans la terre et portera aux âges futurs la trace de qui nous sommes. Marien croit à l'union spirituelle quand ce qui existe s'ancre dans la chair pour s'épanouir dans l'âme. Nous avons deux jambes et nous savons marcher droit, alors pourquoi faut-il que nous vivions déchirés entre le corps et le cœur, la faim et la soif, le besoin et le désir ? L'argent, les biens, l'amour, la tendresse, la vie se donnent, pas le bonheur. Celui de chacun ne dépend que de soi. Marien est possédé de la folie de croire que les autres ont besoin de votre vie pour exister... Ernest... Marien... l'homme stérile poursuit ses rêves comme les chiens poursuivent l'oiseau ; leurs proies les mènent là où la terre se termine en falaise abrupte, comme à Diosso. Espérant du ciel, leurs pas les précipitent dans les terres rouges, au pied des obstacles créés par Dieu, où ils périssent et qu'ils mouillent de leur sang, le corps disloqué, le cœur rompu.

... Ernest tué par les blancs ! Marien, Norbert, Poba disent que sa mort a servi à ce que les Français ne nous dirigent plus. Qu'ils sont jeunes ! Qu'elle est incorrigible d'espérance ! Les patrons sont des patrons. Qui peut croire que nos chefs noirs soient plus fraternels que le furent les blancs ? La couleur n'est qu'un reflet que crée la lumière. Bleue ou verte, la mer est la mer. La panthère est la panthère, quelque soit le dessin de sa peau. Marien, par qui seras-tu rendu au néant ?

... ô jours cruels de l'attente, ils s'entassent. De leur amoncellement chaotique naît un vide mortel. Mes nuits ont été des graines d'où naissaient des espoirs insensés que le soleil du jour a toujours brûlés. Pauvre... tu as perdu, sans les avoir livrées, les batailles de la vie. Maintenant ton destin s'effiloche. Etais-ce trop demander que de vouloir le bonheur simple et banal de la femme : un homme la nuit, un enfant le jour ? Caresses et sourires donnés et reçus ? Etais-ce trop demander que de vouloir vivre sa vie ?

... Mpoaty Ernest, il a donc fallu que tu reviennes, comme reviennent chez une femme ces enfants voués à la mort et que l'on marque d'une coupure à l'oreille, pour les reconnaître s'ils retournent la hanter par une autre vie furtive. Les grossesses se suivent mais, à peine formé, l'enfant disparaît. En Marien, ton destin revit. Tsetsi, petite biche bleue, gazelle craintive, antilope secrète des forêts profondes, céphalophe aux larmes silencieuses qui appelle, morte, les ancêtres et les vivants à la danse communielle, ta peau vibrante fusionne les esprits par le frémissement des corps... Marien, en ressassant les gloires passées de nos ancêtres, va répéter leurs défaites. Ce n'est pas leur faire injure que de voir que notre peuple a un présent sur lequel il nous faut nous fonder pour avancer, point n'est besoin de nous trouver des racines merveilleuses ou sordides. Notre Loango ou nos esclavages sont derrière nous... Et c'est moi, une vieille qui a ses cheveux blancs, qui parle d'avenir, alors que des jeunes ne se baignent que dans le passé.

... l'homme est élan, la femme attente. Marien bondit vers ses illusions, je suis la plaie qui restera de cette envolée brisée. L'amertume est un sel qui ronge le coeur. La soif et la faim nous déchirent ; ailleurs et autrement nous bercent

d'illusions ; la nuit n'est que la nuit, mais nous la peuplons de cauchemars. Nous transformons le savoir en péché, la connaissance en luxure, nous n'arrêtons pas de nous mesurer à Dieu. Mais je voudrais seulement respirer, la vie n'est qu'une respiration, une musique. O mon fils, trop aimé de n'être pas mon fils, laisse l'air emplir ta poitrine, laisse ton regard se baigner le jour, laisse ton esprit dormir la nuit. Laisse les choses en leur cours. Ne gonfle pas le monde de fols espoirs... La vérité n'est pas faite pour être atteinte, mais toi, tu la poursuis d'un mouvement obscène ; cette course t'égare l'esprit. Dessille-toi les yeux, vois l'abîme vers lequel tu te diriges, cesse d'être voluptueux du malheur, ne veux pas ta propre perte...

... les amis sont flaques d'eau que le soleil a tôt fait d'évaporer. Norbert t'abandonnera quand tu auras réalisé ses vœux, ou bien tu seras entre ses mains comme les esclaves dont tu plains le sort. Tu es pour lui la voie la plus courte vers là où le dirigent ses pas : la considération d'autrui et l'argent ; chute dans ta course, et il trouvera bien qui lui fera traverser le gué. Quant à Poba, elle vit dans ses rêves depuis tant d'années qu'elle ne sait plus la couleur du monde.

... et toi Adèle, ma fille qui ne m'est pas restée, je te perds, je te pleure, mais je sais que tu n'as rien à faire parmi ces rêves fracassés qui m'entourent. J'ai pourtant tant espéré qu'autour de nous courent des enfants, ces enfants que tu lui aurais donnés, que tu nous aurais donnés. Je voyais l'un d'entre eux aller plus loin que n'aurait été Marien. A cette époque, je serais morte depuis longtemps, mais j'ai vécu d'espérer mourir dans un tel espoir : des enfants, des enfants ! L'homme n'est que rêve, la femme n'est que blessure. De mon attente éclate la vanité. M'habitent maintenant les pleurs et le désespoir. Devrais-je consacrer mes dernières forces à enterrer les derniers de mon lignage ? Suis-je destinée à mourir seule, folle de douleur et de honte, dans la misère de ceux qui ne laissent personne derrière eux ? Était-ce cela le sens du rêve qui m'a tourmentée cette nuit : ces femmes en veillée mortuaire, assises sur une natte au seuil de notre porte...

## 25

Avec septembre s'alourdissait l'air dans ces temps qui précèdent les pluies. Chaque jour, dès midi passé, le ciel se chargeait de nuages et l'air s'apesantissait d'eau retenue.

Midi est le milieu exact du ciel. Le soleil écrasait sur la terre une paix à l'image de la mort. La bête la plus vive gisait, l'homme lui-même suspendait son anxiété. La brûlure du feu descendait sur un monde figé. Le paysage était de sel. La distance était plate. Immobile midi, c'est la mi-jour. Le ciel était lourd, lumineux. Violence du bleu cru semé de moutonnements. De gros nuages roulaient, immobiles navires chargés de naphte que caresserait la houle. Les oiseaux se taisaient, sauf, par à-coups, quand ils émettaient un pépiement douloureux. Soif. Des insectes tournaient, leur escadrille bourdonnante promenait sa forteresse volante dans l'air rougi. Avec le vent hésitant qui flottait sur lui-même, incertain, on entendait parfois la rotation bruyante d'une bétonnière.

Dans la cuisine de Germaine, Thérèse, debout près de l'ouverture, parlait doucement à sa tante assise sur son petit banc. Clarisse dormait près du foyer. A gros bouillons huileux, le riz cuisait dans la marmite posée en équilibre sur le trépied de pierres.

Un tourbillon brutal enleva la poussière, la transporta en spirale, avalant les insectes sur sa route. Puis il s'effaça, ce fut comme s'il n'avait jamais été. Midi et son silence sommeilleux reprirent leur règne blanc ; l'instant avait le goût insipide de l'éternité.

Marien sortit de sa chambre, midi était bien là, nu, faisant paraître crue toute chose. Impérieux midi, le soleil abandonnait sur la terre son flot de lumière et de chaleur. Ombre nulle, solitude pour qui marche, ayant perdu la tache obscure amie de son corps.

Marien allait dans l'éblouissement et le silence, il n'entendait ni n'écoutait. Seuls rythmaient le silence de sa pensée le crissement muet de son pas sur le

sol surchauffé et le flot de son sang dans ses tempes. Unique musique : le silence. Absolu silence pour celui qui s'est réfugé au plus profond de son être. L'horizon n'était qu'un rasoir qui tranchait la terre du ciel ; il était rendu plus aigu encore par la clarté absolue du jour. Le regard de Marien était emplí de cet horizon, sa vue annulait la ville et ses maisons, tout comme son ouïe était emplie du fracas du ciel silencieux. Il sentit de nouveau le sang battre en lui, le soleil chauffer sa peau. A ses pieds, il remarqua une sauterelle qui se débattait entourée d'une masse de fourmis ; il se pencha et vit que l'insecte était mort ; les mouvements spasmodiques qui l'agitaient naissaient de l'effort d'une fourmière acharnée à accaparer le cadavre. La sauterelle était déjà cet amas de petites bêtes noires. Quelques fourmis rentraient chargées, d'autres dépeçaient l'insecte en même temps qu'un flot l'agitait, le poussant et le tirant dans une direction qui se devinait à la trace légère laissée sur le sol. Toute cette agitation n'entamait pas le silence accordé à tout ce soleil.

Marien marcha vers les cuisines et aperçut Thérèse ; une pensée brutale envahit tout son être, y naquirent des paroles qui éclatèrent dans le silence, contrastant par leur froideur et leur violence avec la trêve du midi brûlant et humide. Il eut le corps agité de frissons courts et continus, comme des vagues en rafales, venant des pieds, ils secouaient la nuque. Ses mains tremblaient, le regard devint fixe, ardent d'extase :

- Repens-toi, repens-toi ! Ta fécondité reviendra. Sinon tu n'auras rien, tu n'enfanteras jamais, jamais plus !

Alertée par l'injonction tonitruante de Marien et devant l'air éberlué de Thérèse, Germaine se redressa brusquement. Pris dans sa robe, son tabouret bascula et renversa la marmite. Un hurlement de terreur déchira l'air. Thérèse, muette, hurlait de tout son corps raidi un cri silencieux à lui rompre le cœur. Germaine hoquetait. La *tchitomi* n'avait que son regard et son corps pour exprimer sa terrifiante douleur, elle gisait au milieu du riz gluant, sali de sable et fumant. Germaine fixait sa petite-fille, sa gorge vibra encore du cri qu'elle venait de lancer, puis une grande plainte naquit en elle, qui s'acheva en

hurlements continus. Une douleur physique, pas moins puissante, relayait celle de l'âme ; elle aussi était brûlée.

Sorti de son rêve par les cris des femmes, Marien bouscula Thérèse et se saisit de l'infirmes : il lui replia les jambes comme il avait coutume de le faire pour la porter et, la tenant par la nuque, il la tira du sable. Dans un brouillard de détresse, Thérèse entendit ses ordres. Elle alla prendre le drap de Marien dont on revêtit l'enfant. Marien, portant Clarisse ainsi enveloppée, courut dans les rues à la recherche d'un taxi.

L'air lui manquait mais il n'avait pas conscience de sa difficulté à respirer. Il dépassa les rues douze, dix et huit sans rencontrer qui que ce fût. Chacun était sur sa parcelle à attendre le repas, s'éventant à l'ombre des auvents. Il atteignit la montagne d'ordures qui marquait la limite du quartier, pour une fois il ne la contourna pas et le prit de flanc ; il se précipita ensuite à travers le terrain vague qui menait à la chapelle bougiste, puis à la route, une route défoncée, avec un peu de goudron auréolant des nids de poule. Dans ses bras, Clarisse n'était qu'une silencieuse douleur, la course lui eût été un calvaire si sa souffrance ne l'avait mise à l'écart du monde, l'enfermant en elle-même. Toujours courant, Marien poursuivait sa course vers l'hôpital ; à cette heure, chacun, taxi ou autre, se repliait chez soi. Le voyant courir, des gamins le suivirent ; un policier le siffla, le poursuivit, l'arrêta, Marien n'en pouvait plus, il s'effondra contre lui. A la vue de l'infirmes brûlée, l'homme comprit et réquisitionna le premier véhicule à passer par là, car son conducteur avait eu l'imprudence de ralentir pour connaître la cause de l'attroupement. Le chauffeur protesta : il n'avait commis aucune infraction ! Il était en règle ! Puis lui aussi comprit en voyant l'enfant dont la tête rose sortait du drap huileux.

Dans une vibration de tôles ponctuée de ratés de moteur, la voiture naviguait entre les trous de la chaussée ; le policier était à l'avant, la tête hors

de la portière, il sifflait ses roulades et saluait d'un grand geste chaque collègue rencontré dont le visage reflétait alors la curiosité et l'envie.

Sitôt arrivé à l'hôpital, Marien, tenant toujours son fardeau, courut au service des urgences. Norbert n'était pas dans le petit réduit qui lui servait de bureau mais, prévenu, il arriva rapidement. Il dédommagea le chauffeur, mais le bonhomme restait, oublieux de ce qu'il avait à faire. Comme le policier, il savait que connaître à l'hôpital quelqu'un d'aussi bien placé que Nyuma Norbert était une chose inappréciable.

On plaça Clarisse à même le plastique éventré d'une civière roulante. L'infirme n'était qu'une plaie : sur la poitrine et les bras, sa peau avait gonflé, le visage cloquait et la chair rose éclatait sous la peau noire. Le docteur Nkuk arriva et la civière fut tirée dans une salle de soins, Marien dut rester dehors.

## 26

A chaque étage de l'hôpital, une véranda faisait le tour du bâtiment. Marien y déambulait, désespéré. Son regard flottait sur le tas d'ordures au centre de la cour, à l'arrière de l'hôpital, entre la morgue et les cuisines. Papiers, cartons éventrés, bandages tachés, plâtres brisés, boîtes de conserve, formaient un rond-point qui organisait la circulation des véhicules de livraison, des ambulances et des corbillards. Des oiseaux à bec jaune, pleins de finesse et de distinction, cherchaient leur pitance parmi les pansements multicolores, les sachets de plastique et les récipients abandonnés. Les couleurs étaient terreuses mais le rouge y dominait ; la rouille, le sable, le mercurochrome et le jaune pommadeux salissaient les cotons et les tissus ; la neige de la robe des oiseaux n'en paraissait que plus immaculée mais la blancheur virginale des plumages était auréolée d'un fin brouillard : les ordures en décomposition ne cessaient d'exsuder leur

humidité. Marchant avec précaution, les oiseaux apportaient à la scène une touche d'innocence première et de bonheur indifférent.

Sous un arbre orné de grosses fleurs rouges, Marien remarqua une petite tache ; il reconnut, à un mouvement qu'elle fit, une céphalophe bleue, « une *tsetsi* » pensa-t-il. et, en un éclair, il prit conscience du poids de son propre nom. Mais émergeant à peine dans sa conscience, cette idée s'effaça, vibrant d'une parole à écho de mort et de tambour, qui était comme un chant de résurrection. Quittant l'ombre, la petite biche s'avança dans le soleil, ses cornes menues brillaient au soleil et sa robe paraissait métallique ; ses fentes lacrymales étaient humides et son oeil globuleux regarda fixement l'homme. Puis, en quelques bonds, elle disparut.

Marien quitta la véranda et pénétra dans le bâtiment par un couloir qui s'enfonçait tout droit. Le couloir était jaune et sale ; de chaque côté du couloir, gravée à la hauteur de la ceinture d'un homme, une rainure marquait la hâte et la précipitation avec laquelle les civières étaient maniées. La plupart des ampoules électriques étaient mortes, de certaines ne restaient que la douille et un zigzag de fer. Quant à celles qui fonctionnaient, elles étaient suffisantes pour donner un éclairage crépusculaire. Hagar, Marien marchait dans cette lumière fatiguée. Les automatismes qui le bâtissaient le mouvaient sans qu'il eût besoin de volonté.

Trois vieilles aux pagnes déchirés qui ne cachaient plus rien, trottinaient là. Elles débouchèrent brusquement d'un coude que faisait le couloir et Marien ne put les éviter. La folie et l'abandon avaient posé leur marque sur elles. Elles entourèrent le jeune homme, lui imposant leurs mains sales aux ongles cassés. Il tenta de se dégager mais elles insistèrent ; leurs six bras, échappant à sa prise, l'enveloppèrent ; leur haleine lui donnait le haut-le-cœur et bientôt les cris qu'elles se mirent à pousser lui percèrent la tête. Leurs paroles n'avaient pas de sens. Le couloir résonnait et renvoyait, dédoublé, l'écho de leur délire. L'angoisse le saisit. Il sombra, son esprit devint opaque ; il criait, mais il ne s'entendait pas crier.

Une femme, une blanche, vêtue d'une longue blouse blanche, s'approcha ; elle dégagea Marien avec douceur et fermeté. Le calme revint ; les trois vieilles partirent, silencieuses, de leur petit trot de souris, comme si la scène ne les avait à aucun moment concernées. Marien, soulagé, dévorait des yeux celle qui l'avait sauvé. Elle lui dit :

- Vous cherchez quelqu'un ?

Son regard était amusé. Marien se sentit soudain honteux, elle paraissait nue sous sa blouse.

- J'attends... J'attends le docteur Nkuk et Nyuma Norbert, ils soignent notre *tchitomi*...

La femme eut un haussement dubitatif des sourcils, aussi reprit-il :

- Ma nièce s'est brûlée... la marmite...

- Je vois, dit-elle, mais il vaut mieux éviter de rester dans ces couloirs. Allez attendre dans les vérandas, allez...

Mais comme Marien ne bougeait pas, sa voix se fit plus ferme, presque autoritaire.

- Allez ! répéta-t-elle. Allez vous mettre à l'écart !

Il ne put qu'obéir et il s'apprêtait à suivre la route indiquée par la femme quand une voix retentit :

- Sylvaine !

La femme se retourna, Marien vit apparaître une blouse blanche au fond du couloir. La femme alla rejoindre ce pâle fantôme et Marien vit qu'elle avait les cheveux clairs, l'obscurité noyait ses jambes et elle paraissait glisser sur le sol, son corps ondoyait, Marien la regarda disparaître à la suite de la blouse blanche et les deux formes furent happées par l'angle du couloir. Il sentit soudain un frôlement sur ses jambes : il baissa le regard et vit la *tsetsi* s'enfoncer en trottant dans le couloir ; les sabots nains et délicats de la biche faisaient une musique de cascade longtemps après qu'elle eût à son tour disparue.

Une goulée d'air emplît ses poumons, Marien sentit sa poitrine s'élargir, prête à éclater. Ses yeux se mouillèrent de joie. « Me mettre à l'écart... ma sirène m'a dit de me mettre à l'écart... et elle m'a tiré des griffes des sorcières ! » Il repartit vers la véranda. En marchant, il passa devant la chapelle, il y entra. Une vierge à l'entrée était posée sur un piédestal de bois de rose qui rougeoyait sous la lumière qui tombait des vitres haut placées. Elle tenait un enfant dans les bras et d'autres bambins, aux joues d'angelots, se pressaient à ses pieds. La vierge était blonde et souriante. Marien s'approcha du bloc de stuc et se mit à prier, agenouillé sur le carrelage de la chapelle. « Que Clarisse vive ! » demanda-t-il. Etre si près de Marie l'illumina : il allait falloir faire un pèlerinage, il allait falloir se mettre à l'écart ! Il priait. « Que le voeu de ma sirène se précise » demandait-il. Plongé dans sa prière, il n'entendit pas les pas précipités qui s'approchaient, Norbert entra :

- C'est par Madame Sylvaine que j'ai su où te chercher, dit-il, Marien ! (il haussa la voix, devint solennel) Marien, sois courageux. Et il posa la main sur l'épaule de son ami comme il l'avait vu faire dans les films. Elle est morte, la *tchitomi* est morte. Clarisse a cessé de souffrir !

Marien s'effondra sur le sol, il balbutiait ; Norbert avait beau tendre l'oreille et se pencher sur lui, il n'entendait rien. Marien devait prier ! Effectivement il priait. Sa voix devint audible, elle était joyeuse : « Elle est donc venue dans cet hôpital sachant que Clarisse allait mourir. Notre infirme a fini sa vie sur terre. Elle est allée rejoindre son monde, celui qu'elle n'avait quitté que pour rendre visite aux vivants. Sainte Kwanga Clarisse a rejoint le paradis ! Alléluia ! Nulle plainte ! Nul pleur ! Alléluia ! Nous avons vécu avec une sainte, notre vie est sanctifiée. Alléluia ! »

Marien revint à lui, il était apaisé, tranquille. En quittant la chapelle, il se signa et Norbert l'imita, un peu étonné quand même de ce que Marien ne manifestât aucune peine ; il était un peu déçu de devoir garder pour lui toutes ces belles paroles et attitudes qu'il avait préparées. Ils marchaient doucement et passèrent par une grande salle où quelques tables en désordre

témoignaient d'une fête passée. Au mur, un calicot de tissu avec des lettres bleues découpées dans des feuilles de papier, proclamait :

VOILA CENT ANS DE LUTTE  
ET VINGT ANS DE REVOLUTION  
VIVE LE PEUPLE VICTORIEUX

Norbert amena Marien dans une petite pièce et le fit asseoir. Il emplit d'eau un verre gradué et le lui donna. Marien but en balayant les lieux du regard. Devant lui se trouvait un petit bureau de fer peint en blanc ; sa peinture, écaillée, paraissait jaune à force de vieillesse ; la rouille avait mordu aux blessures du meuble. Le mur auprès duquel était placé le bureau était couvert de notes de service pâlies et d'affichettes de propagande. Machinalement, Marien lisait :

7 HEURES DE TRAVAIL  
PAS 7 HEURES AU TRAVAIL  
ARRIVEE 7 HEURES DEPART 14 HEURES

CONSCIENCE ET PROBITE  
SONT L'AVERS ET L'ENVERS  
DE LA MEDAILLE DU MERITE DU FONCTIONNAIRE

Il y avait encore une chaise libre, Norbert s'y assit.

- Ça va ?

Marien dodelina de la tête.

- Je vais me retenir ; Sylvaine m'a donné un ultime signe d'avertissement.

- Madame Sylvaine ?

Marien comprit la question.

- C'est une conjonction, Madame Sylvaine, c'est ma sirène.

- Non, c'est un docteur.

- C'est du tout pareil. Comme au Djoué, elle peut être elle et quelqu'un d'autre. L'autre, c'est le docteur. La sirène, je l'ai vue, je vais me retenir.

Marien respirait lentement, ses vêtements étaient salis de poussière, de sueur, d'huile. Il se laissa aller contre le mur et parut s'endormir, mais il gardait les yeux grand ouverts.

- Elle m'a dit elle-même de me mettre à l'écart. C'est comme Poba qui m'a dit d'aller dans le Mayombe. Dans ces forêts et montagnes, je trouverai le chemin de ma vérité, car c'est là-bas qu'est la capitale des génies du monde. Je vais y aller, je me mettrai à l'écart, je m'arrêterai quand j'aurai le signe que me donnera la sirène.

On frappa à la porte et Norbert alla voir. C'était Adèle.

Dans la ville les nouvelles vont vite, les gens sont ainsi reliés par ce réseau de paroles et de bruits qui ne vous laisse jamais seul et rend la vie de chacun importante car celle des autres en est influencée. Quoiqu'ils ne se fussent pas vus depuis plusieurs semaines - la saison sèche de l'hiver avait suivi les pluies de l'automne - Adèle venait. L'accident de Clarisse l'avait bouleversée et elle savait son ancien ami si attaché à l'enfant qu'elle en avait ressenti en elle-même, pas seulement la douleur de la brûlure que l'enfant avait reçue, mais la douleur qui devait ravager Marien.

Introduite auprès de lui, elle le reconnut à peine tant une joie extatique lui transformait les traits. Elle lui parla :

- Marien, Marien, c'est moi, Adèle.

Marien ne bougea pas.

- Marien, c'est Adèle, reprit Norbert.

Mais Marien n'entendait rien et, quoique ses yeux les regardassent, il ne les voyait pas, il paraissait aveugle. Il leur sembla qu'il souriait, il dit :

- Elle est au ciel ! Elle est heureuse, elle n'a pas souffert, elle est heureuse à droite de la Vierge Marie.

- Marien !

La voix était suppliante.

- Va-t-en, va-t-en ! Impure ! La tentation ne peut m'atteindre ! Va-t-en, sanguinaire !

Adèle ne résista pas à ce nouveau coup, elle se laissa glisser sur le sol ; elle pleurait, non comme on pleure une humiliation reçue, mais comme on pleure un ami perdu, happé par un piège, un ami que l'alcool détruit, ou la fumée, ou les drogues plus fortes encore que l'homme recèle dans l'insatisfaction de son esprit. Pour Adèle, ce fut comme si sa jeunesse mourait dans cette pièce sordide ; elle comprit qu'ici se naufrageaient ses propres rêves, qu'il lui faudrait maintenant reconstruire sa vie avec les débris qui en tenaient lieu aujourd'hui.

Norbert, tout à la joie de ce qu'il percevait du voyage intérieur que Marien faisait, tenta de trouver comment écarter cette femme inutile mais Adèle se releva d'elle-même. La démarche lourde, elle quitta la pièce sans un regard. Norbert la raccompagna jusqu'au perron du bâtiment, il se mordillait les lèvres, ne trouvait rien à dire. Quand il fut sûr qu'elle s'éloignait définitivement, il retourna dans la petite salle. Marien avait disparu.

Dehors, la ville continuait à vivre à son rythme. La chaleur du jour tombait avec le soir. Un souffle chargé d'embruns et d'évasion venait de la mer. Le soleil restait cru mais on percevait l'appel du soir. Adèle marchait et le souvenir des jours heureux où elle avait connu Marien remonta en elle. Le regrettait-elle, lui, ou bien était-ce le regret de l'espoir qu'il avait su faire naître en elle ? Nsaï, la joie !

Quand elle avait rencontré Marien, l'avenir avait pris racine dans le présent. Elle se souvenait de la première fois où ils firent l'amour. Son désir ne pouvait plus attendre, celui de Marien y répondit. C'était une nuit obscure et chaude, l'air frais de la mer entraînait par la petite fenêtre dont elle avait poussé le volet de bois. Après leur étreinte, ils avaient parlé, échangeant leurs rêves. Cette nuit-là elle fut son ombre ; de corps et d'âme elle lui appartient toute. S'il

avait voulu, elle serait devenue son double. Elle aurait été comme l'eau dans l'eau. Elle désirait être avec un homme comme les doigts de la main, être la madame d'un monsieur honnête, lui donner des enfants ! Elle aurait fini ses études, serait devenue secrétaire. Leurs enfants n'auraient pas poussé comme ces herbes folles qui envahissent les trottoirs quand les pluies s'abattent sur la ville.

Mais le destin est amer, il tourne comme le vent et fait sombrer l'esquif de nos vies. Avec Célestin aussi le vin était devenu aigre, et la même histoire s'était répétée avec Marien. Pourtant, comme ils étaient différents ! Avec Célestin c'était la folle, il suffisait qu'il l'étreigne pour que coule son fruit. Avec lui, elle fit ce qu'elle n'aurait jamais cru possible, et qui ne se reproduirait jamais : se montrer tout ouverte, s'emplir la bouche, être sur le ventre... Marien, c'était la douceur, l'amour paisible. Mais aujourd'hui, le gâchis était le même. Le monde des hommes et celui des femmes sont deux mondes qu'un même malheur force à vivre ensemble. La soif et la faim les soudent, c'est leur enfer.

Dans les arbres, les oiseaux sentaient que le soir approchait malgré la lumière encore vive du soleil. Ils avaient passé l'écrasement du midi et chantaient. Ce n'étaient pas encore les piailllements et chameillements qui présidaient à leur coucher, bien avant que, pour les hommes, la nuit ne s'installe. Il y avait du bonheur dans leurs chants. Les hommes et les femmes dans les rues marchaient, s'interpellaient. Comme des oiseaux, certains en étaient à négocier leur nuit prochaine.

Une jeune femme marche dans les rues, elle s'éloigne de l'hôpital, elle avance vers les quartiers, bifurque vers le centre de la ville, là où sont le port, la gare, les magasins. Elle marche, elle ne perçoit pas sa route ni les incidents qui émaillent la vie des anonymes qu'elle croise et qui la regardent parfois,

étonnés de la tristesse qui baigne son regard et la rend plus belle encore. Elle marche et bientôt la foule est si dense qu'elle y disparaît.

Son service à l'hôpital achevé, Norbert alla chez Marien. Il n'était plus là. Il s'était baigné, changé et il était parti. Non, il n'avait rien pris avec lui ! non, il n'avait rien dit ! Thérèse était à l'hôpital. Mais Norbert se moquait bien d'elle ! Il pensa que la gare devait être le lieu où il pourrait retrouver son ami. Sinon, ce serait chez Poba, mais là, il serait facile de le voir. Il décida donc de tenter la gare en premier.

Enveloppée de pansements (qu'il n'avait même pas vus) Germaine regarda partir Norbert. Il avait fallu se contenter de ses explications ; Marien, lui, aveugle à la douleur de sa mère, aveugle à ses brûlures, n'avait rien dit sur la mort de Clarisse. Norbert fut avare de renseignements à propos de Marien. Germaine se sentit indifférente qu'il partît à sa recherche. Elle pensait qu'il le pousserait un peu plus dans ses chimères, mais puisque Marien avait choisi la voie mortelle qui était la sienne... Y avait-il quelque chose qui puisse être fait pour celui qui décide de vivre ses rêves ?

... ô pauvre vie en guenilles, restes de nos destins déchirés... mes espoirs n'étaient qu'une ombre insensée qu'efface le soleil. O nuits cruelles de l'attente, vous vous êtes entassées en un amoncellement chaotique qui, aujourd'hui, s'effondre sur nous. J'entends l'écho de ma jeunesse ; dans mes chairs brûlées je ressens les douleurs mortelles de Mpoaty Ernest, dans le coeur de Thérèse résonnent mes plaintes stériles. La course du jour s'achève, il est inutile d'attendre. La nuit engloutira Marien pour toujours. Notre lignée s'éteindra, avortée en Thérèse. Que ma fille vive ses années, pour moi, je n'en veux pas d'autres. J'ai masqué mes plaies de tissus. Que la gangrène, qui m'a rongé la vie, me dévore le corps, que je ne sois pas celle qui fermera la porte à mon lignage.

## 27

La gare, terminus de la ligne, était coquette avec son toit de tuiles plates et ses rangées alternées de briques rouges et de pierres blanches. Elle était restée très propre car la ville, pour capitale économique qu'elle fût, avait peu d'industries et, le socialisme aidant, la circulation automobile restait maigre. Le pétrole, produit par les forages en mer, ne faisait que transiter dans les cuves, il allait, au delà des mers, fertiliser le monde. La seconde activité du port était l'exportation du bois. Les fûts d'arbres partaient entiers ; ils provenaient de forêts éloignées car, depuis un siècle, la plaine qui longeait la côte n'en portait plus. Les troncs venaient par flottage et un peu par le chemin de fer (l'état des routes rendait les grumiers peu utiles). Sillonné de nombreuses rivières alimentées d'un bout à l'autre de l'année par des affluents venant des deux côtés de l'équateur, le pays se servait de leurs eaux boueuses pour amener vers la mer les produits de l'intérieur, mais les accidents de terrain rendaient les ruptures de charge nombreuses.

Quelques lampadaires suivaient le pourtour de la gare ; ceux qui donnaient encore de la lumière étaient entourés d'une myriade d'insectes, globe laiteux et bruissant, qui s'étaient multipliés comme par génération spontanée à l'approche de la pluie. La mer envoyait un brouillard impalpable qui accroissait l'humidité ambiante.

Sous une lampe, des petites filles dansaient et chantaient, claquant des pieds et des mains. Au milieu de leur ronde, une enfant sautait et tournait sur elle-même en suivant le rythme rapide : virant d'un angle à chaque fois, elle se trouvait alors devant une autre de ses compagnes de jeu. La comptine disait :

« J'ai bien envie de me marier  
 mais quelle femme choisir ?  
 celle-ci ou celle-là ?  
 celle-ci est plus propre !  
 celle-là a des *biata* !  
*Di è ho ! »*

Norbert s'amusait de voir les rondes traverser les âges, et les moqueries continuer à l'égard des belles dont les fentes aux talons, les *biata*, étaient réputées déchirer les draps. Continuant sa route, il entendit un homme dire en français à un jeune garçon :

- Parle fort ! Quand tu demandes du manioc à maman, tu parles fort !

En écho, rendu joyeux par toute l'ambiance chaleureuse de la foule, Norbert enchaîna sans s'arrêter sur l'ironie du reproche :

- Oui, mais alors c'est la faim !

L'homme rit tandis que l'enfant jetait un regard mauvais aux deux adultes.

Sous les rares lampadaires allumés étaient installés des vendeurs de n'importe quoi. Tout ce qui existait en ville se trouvait offert sur les étals de fortune ou étalé par terre sur des nattes ou arrangé dans des vans et des paniers. Une foule épaisse et bruyante débordait sur la place et le qual, rendant informes les queues aux guichets. Dans le hall, un petit parisien marchait de long en large malgré la presse ; amicaux, les gens le laissaient s'épandre. Il parlait avec de grands gestes, sans doute avait-il un peu bu. Ses amis l'entouraient, vêtus avec moins de recherche que lui, mais tous avaient resserré leurs bas de pantalons, comme s'ils portaient des braies gauloises - pourtant ils n'étaient pas des générations à qui l'on avait fait apprendre par cœur : « Nos ancêtres les Gaulois » ! - Ils avaient tous une cravate identique : à gros pois verts peints sur un tissu noir. Le partant, c'était clair, allait faire ses études à la capitale. Norbert, qui avait en son temps connu un semblable départ, l'entendit déclamer avec emphase :

« Le grand pétrolier  
Mubiala le mec  
Mokester parmi vous  
ici le 19 juillet  
au 22 de ce septembre  
au revoir  
amis amis de Loango  
de tous mes voeux  
à vous revoir  
aux autres grandes vacances  
en pleine bonne forme  
à Miami de Loango »

Chacun était ravi de la bonne santé qui baignait cette séparation et ils applaudirent la saillie. Mais Norbert ne se laissa plus distraire par l'ambiance et se mit à chercher Marien sérieusement.

La foule attendait sur le quai : futurs voyageurs, leurs parents, leurs amis, les parents des amis et les amis des parents, les vendeurs et les chalands, les charardeurs et les badauds, tout cela faisait du monde et du bruit. Norbert avançait, poussant l'un, écartant l'autre, évitant ballots et paquets, parfois montés sur jambes. Parmi tout ce désordre humain il trouva Toto Abel, seul être immobile dans cette agitation, qui était là comme sont les arbres, et c'est contre cet arbre que Norbert faillit se heurter. Tout étonné de le voir, il ne put faire autrement que de le saluer. Le commissaire ici ? Oui, il allait passer quelques jours à la capitale. Avait-il vu Marien ? Non, il n'avait pas vu le jeune homme. Marien allait-il donc prendre le train lui aussi ? Norbert n'en savait rien mais il pensait qu'il était dans la foule. Toto Abel fut intrigué mais l'infirmier ne semblait pas avoir le temps de détailler des explications. Ils se séparèrent.

Norbert trouva enfin Marien, assis sur une margelle de fenêtre. Son regard était fixe, ses lèvres murmuraient. Il empêcha Norbert de parler. « Prie ! » lui dit-il.

Aurait-il eu la tête à prier, Norbert ? Il voulait parler, s'abreuver de paroles ! Il ne désirait au contraire qu'échanger des projets avec celui que les génies avaient distingué et choisi comme ambassadeur. Quand Marien reviendrait-il ? Nyuma Norbert, en tant que secrétaire général et trésorier de l'association qu'il fondait sous l'éminente présidence de Marien, devait savoir ces choses ! Mais son ami écarta tout d'un geste : chaque chose en son temps.

- Je vais m'enstager, et après, selon la volonté de ma sirène nous ferons ce qui est écrit !

Rassuré, Norbert se reprit à rêver à l'avenir. Il se voyait acheter des parcelles, construire des bâtiments... Il aurait voulu parler de tout cela. Il ne doutait pas du soin qu'il prendrait de Marien : il le libérerait des tâches du quotidien. Son ami n'aurait plus de soucis, ni de femme, ni d'argent, car lui, le fidèle depuis toujours, son disciple, son exécutant dans le monde, se chargerait de tout. Les malades viendraient, on créerait des annexes : Punga, Lubomo, Madingu, Nfu et Kin, puis ce serait Dakar, Lagos, Abidjan, Rabat et, enfin, Paris. Paris ! Nyuma Norbert s'enthousiasmait à l'idée de ce grand oeuvre, il exultait à penser à la juste revanche des temps honnis de la colonisation : des génies nègres à Paris. Mais sans esprit de vindicte, car il serait là pour montrer aux blancs que tous les hommes sont frères. Norbert se sentit saisi d'une grande bonté. Il était bon. Il était juste ! Dans cet état d'esprit, il s'éblouissait de sa propre lumière, il ne pouvait pas prier.

Marien le fixa et lui dit seulement :

- Va Norbert, je reviendrai. Va, laisse-moi. A plus.

Subjugué par l'autorité de la voix, l'infirmier quitta son ami avec, au cœur, une exaltation dont l'essence lui parut divine.

Sur le quai encombré de gens et de ballots, Toto Abel donc attendait. De bonne source, on lui avait garanti l'heure du train. Quelques militaires étaient là, certains étaient habillés en civil mais ils se reconnaissaient à l'assurance de leur démarche et à leur morgue. Beaucoup de gens étaient éméchés, ayant fait la tournée des bars dans de répétitives tournées d'adieux. Les mains se mêlaient, se croisaient, se serraient : pressions légères, amicales, très éloignées des écrasements de mains qui caractérisent les saluts européens.

Le train entra en gare, il fut prit d'assaut. En quelques secondes, de vide qu'il était, il fut plein. Valises et paniers, ballots et paquets divers passaient par les fenêtres, poussés du quai, tirés du wagon ; chacun s'installait, bousculait son voisin. Puis le calme revint, des accompagnateurs trop zélés abandonnaient les places assises qu'ils avaient réquisitionnées pour leur voyageur, lequel en avait une. Finalement, chacun s'installa. Toto Abel, placé en première, mit sa petite valise sous les pieds.

Les palabres continuaient encore quand le train s'ébranla. Parents et amis coururent vers la porte située au milieu du wagon, mais le conducteur lançait prudemment sa machine ; ce départ lent de la locomotive permettait au train de laisser en route, sans accident, ceux qui n'avaient pas encore pu sortir, en général des vendeurs qui s'acharnaient sur leurs chalands.

Le train lancé, il n'y avait plus qu'à s'attendre à la routine, africaine et cahotante, de tout voyage : incidents et palabres. Aux gares, c'était la cohue de ceux qui montaient contre la volonté des voyageurs en place, lesquels se ruaient à toute ouverture, portes et fenêtres, pour s'acheter brochette et Pepsil, *maboké* et Babor, et du *tchikwang* de manioc. Au fur et à mesure du voyage, la fatigue prendrait les plus vaillants et l'on pourrait finalement dormir, quand chacun serait repu, quand tous seraient épuisés, quelques heures avant que le lever du jour ne remette son désordre dans le voyage. Fatigué, le commissaire somnolait, regrettant au fond de lui d'avoir voulu prendre le train,

rien ne pressait après tout ! Les gares de Mbuku, Yanga, Bilala étaient passées sans que les cris et la presse l'aient gêné, c'est à l'approche de Bilinga qu'il se réveilla, assoiffé et pâteux. En se penchant pour prendre son bidon d'eau rangé dans sa valise, il lut, devant lui, griffonné au stylo sur le siège :

Peau noire mais coeur blanc

« Crétin ! » pensa-t-il et il but quelques gorgées. C'est alors que, se retournant pour se dégourdir, il aperçut Marien au fond du wagon. Il lui fit un signe de reconnaissance mais il n'eut aucune réponse. Il haussa les épaules, surpris cependant de l'impolitesse. L'air lourd fût soudain plus moite que l'instant d'avant ! Toto Abel entendit dans son oreille une voix qu'il reconnut : « Dans des affaires comme celle-là, on n'est jamais quitte ! » Malgré lui, il regarda dans le wagon pour vérifier que Mutsinga Robertin, le chauffeur du camion qui avait écrasé Sylviane Seznec, n'était pas du voyage. Gêné de son propre malaise, il décida de faire fi de cette impression et il domina sa nausée bien évidemment née de l'inconfort, de l'orage qui n'éclatait pas et peut-être d'une petite faim qu'il ressentait... La nuit était profonde. Dès que le train ralentissait, la moiteur de l'air étouffait. Au prochain arrêt, Toto décida qu'il se chercherait quelque chose à grignoter.

En gare de Bilinga, une énorme cohue éclata. Le train n'était pas arrêté qu'un groupe de trois miliciens en armes dirigé par un gendarme montait, poussant devant lui un homme de haute taille, la chemise sanglante. La foule les conspuait. Toto Abel réquisitionna immédiatement les gendarmes montés avec lui et ils aidèrent le groupe à faire face à la foule et à la contenir. Sur le quai, d'autres miliciens distribuaient horions, coups de crosse et volées de matraque. Seul immobile, l'homme à la chemise en sang paraissait totalement indifférent aux soins que l'on prenait pour que la masse grouillante et véhémence de Bilinga ne le lynche pas. Le train repartit très vite. Toto Abel en fut pour ses frals : il n'aurait pas de quoi manger !

Le prisonnier avait le teint très noir et portait une barbe fournie ; ses cheveux longs étaient tout dépeignés, ses bras, aux muscles saillants et minces, étaient liés l'un à l'autre par une longue corde. Son regard était totalement vide, comme si ses yeux avaient perdu leur pupille.

Dans le train, l'on sut vite toute l'histoire : le wagon recevait la visite d'envoyés venus des secondes qui se chargeaient de renseigner les autres passagers. Plus personne n'eut sommeil. Les observations et les commentaires, faits en langue ou en français, se croisaient, se mélangeaient. Les récits foisonnaient, s'emmêlaient, ils formaient une toile haute en couleurs et riche en points savants. Celui-ci pouvait donner une information, celui-là brodait une interprétation, et la toile se complexifiait, s'alourdissant de détails.

28

Batila Athanase était devenu meurtrier alors qu'il achevait de manger avec un artisan.

- Que faisait-il ?
- On ne sait pas, ce n'est pas important !
- Si, c'est important, madame, de savoir ce que fait un homme !
- Mais c'est un assassinat de tuer quelqu'un qui ne vous dit rien !
- C'était aussi un cultivateur.
- En tout cas !

Un radio-cassette déversait le tube habituel ; son propriétaire en profitait pour accroître le bruit général d'un bruit ordonné ; la conversation sur les métiers en fut quelque peu assourdie :

« Ce n'est que ma secrétaire... »

Batila Athanase était un agent d'Air Afrique.

- Un intellectuel qui tue, c'est fétiche.
- Surtout pour sept cent cinquante francs !

La précision méritait réflexion...

« Il n'y a rien entre elle et moi... » protestait le chanteur.

C'était pour un travail, commandé par l'agent d'Air Afrique et que l'artisan n'avait pu exécuter parce qu'il avait été malade, que le drame s'était produit.

- Il a mangé l'argent pour se soigner.
- Mais il était tout disposé à exécuter la commande et il ne voyait pas pourquoi il lui fallait rendre les sept cent cinquante francs d'arrhes, ou d'acompte...
- Ce n'est pas pareil, madame ! Non, madame, ce n'est pas pareil !
- Il était malade ? Oui, non ?
- En tout cas une maladie mortelle.

La finesse de la plaisanterie ne fut pas relevée.

- Demander sept cents francs...
- Sept cent cinquante !
- Oui, mais même !
- Pas même des billets, des jetons !
- Un mourant ?
- Il est mort !
- En tout cas !
- Sept cent cinquante francs, c'est trop peu pour une commande, on ne se déplace pas en train pour si peu, c'est clair ça !

« ... secrétaire... il n'y a rien... » continuait à déverser le radio-cassette.

- Il est venu en avion, pour lui l'avion c'est comme les pieds pour toi. Air Afrique !

La notation laissa rêveur, mais quelqu'un remarqua enfin :

- Mais il n'y a pas d'aviation à Bilinga !
- Et le Président, comment vient-il ? Et l'hélicoptère ?

- Non ! Ce camarade-là a raison, c'est une histoire de fétiche, c'est encore du nocturne et du sauvage tout ça !

Un « présentement ! » rocailleux sortit de la foule ; un « en tout cas ! » tonitruant le conclut.

Du fond du wagon une voix s'exclama :

- Et il n'a même pas eu honte de continuer à manger les mains pleines de sang, sans même enlever sa chemise !

- Couverte de sang !

- Il avait faim.

Métallique, la musique continuait à brailler. Le chorus était réduit à un grésillement des aigus.

- Il aurait pu comprendre puisque l'autre lui avait dit qu'il était malade.

- Oui, mais il n'était plus malade !

- Il avait été malade.

- Ce n'était peut-être pas une vraie maladie, peut-être que l'autre était... oui quoi... qui était... qui était... ça !

Pendant que certains réfléchissaient à cette nouvelle donnée qui plaçait Batila Athanase dans le rôle du justicier éliminant de la surface du jour un malfaisant sorcier, anthropophage nocturne, d'autres se lancèrent :

- On l'a attrapé tout de suite. Il n'avait pas fui.

- Et il mangeait tranquillement comme ça ! Monsieur finissait son repas !

Une voix gouailleuse reprit la plaisanterie :

- Il a bien fait car il ne va pas avoir son petit déjeuner servi au lit comme un *mundele* !

- En tout cas !

L'image d'un blanc étendu sur son lit avec café chaud et croissant s'imposa à tous les esprits et l'on rit de bon coeur, sauf un trouble-fête qui affirma gravement :

- Peau noire, c'est maudit !

On protesta et dans le brouhaha la voix du chanteur s'éleva :

« Ce n'est que ma secrétaire  
Il n'y a rien entre elle et moi »

- Qu'il dit ! fit la même voix joyeuse.

- Précisément !

L'atmosphère se détendit et la conversation reprit :

- Avec un gros bâton court...

- Ça lui a éclaté la tête.

- Justice immédiate, justice populaire ! s'écria un excité.

- Un seul coup ? demanda d'un ton intéressé une voix masculine haut perchée.

Une dame répondit, regardant Batila Athanase après avoir considéré celui qui venait de parler (il y avait une nuance de regret dans la remarque) :

- C'est un gaillard, c'est vrai.

- Il est géant ! répondit une femme enthousiaste.

- Un chaud-là qui te fait doux toute la nuit-là ! En tout cas ! déclara une femme d'un ton rêveur. Elle était entourée de ballots de marchandises, son accent trahissait pour n'être pas du pays.

Les rires fusèrent, des gaudrioles firent écho aux éloges. Il est vrai que le dit Batila était large d'épaules et devait être d'une force peu commune.

- C'est une histoire intime ! affirma la première dame d'un ton définitif.

La protestation du chanteur qui vibrait dans le grésillement du magnétophone, rendit l'atmosphère encore plus joyeuse.

- Elle aurait pu être sa mère, dit le petit homme à la voix aiguë.

L'ambiance se tendit alors et la musique, de chaude qu'elle était, devint aigre, la voix chaleureuse et nonchalante du chanteur irrita :

- Coupez-ça ! On n'a pas envie de danser ! Un peu de respect !

Batila Athanase n'avait même pas eu le temps de voir celle qu'il avait tuée. Il ne serait pas capable de la reconnaître s'il lui était donné de la revoir. Il

n'avait jamais eu à faire qu'au mari. Le couple était âgé et avait de grands enfants.

- Les femmes se mêlent toujours de ce qui ne les regarde pas.
- Au lieu d'être morte, elle pleurerait son mari, alors que c'est l'inverse.
- Il vaut mieux pleurer que cesser de vivre.

Les paroles irrespectueuses rafraîchissaient l'atmosphère, mais, répétées, elles redonnaient à la conversation un ton réservé. Donc, pour sept cent cinquante francs, la femme était morte d'un coup porté à la tête. Les deux hommes se querellaient à propos de ce travail qui n'était pas fait et de l'argent à rendre, c'est alors, qu'entendant les éclats de voix, la femme de l'artisan était entrée. Devant Batila, son mari était plus menu encore, elle s'était interposée.

- C'est louche vraiment.
- Sa carrière est finie ! C'est si difficile d'avoir une place maintenant pour un intellectuel !
- Présentement !
- Air Afrique... l'avion gratuit, tu vas ici, tu vas là. Bonjour, Monsieur est bien assis ? Une bière ? Un repas ? L'avion gratuit !
- Les hôtesses aussi !

Un rire gras secoua la foule du compartiment des premières. La répartie s'attira le commentaire ravi d'une grosse femme :

- Ce petit-là vraiment ! Il est impertinent comme un petit parisien !

Sa grosse poitrine gicla hors de son soutien-gorge et de sa blouse, agitée par les saccades de son rire. L'incident amusa tout le monde.

- La vie-là est si surprenante-là qu'on se demande si c'est la même, dit l'étrangère. Hier Air Afrique, avec ses hôtesses, femmes toujours gentilles pour toi, aujourd'hui la prison avec la police-là qui te tape si dur que tu es vraiment gâté complètement !

- Précisément !

Quant à Batila Athanase, il n'entendait rien. La scène qui l'habitait passait une fois de plus comme une rengaine : la femme s'était interposée, prenant en plein front un coup qui n'aurait jamais atteint son mari, car Batila, familier de ces démonstrations de force menaçantes, n'avait nullement l'intention de blesser qui que ce soit.

Un homme lança :

- Justice Immédiate !

Dans le silence qui se fit, Toto Abel se remémora un « Tuez-le, c'est fétiche ! » enfoui dans sa mémoire, il chercha du regard celui qui avait crié et qui, devant le visage dur du commissaire, se coula sur place, s'enfonçant derrière les gens. Toto chercha Tsetsi Marien, mais celui-ci n'avait pas bougé depuis qu'il était monté dans le wagon. Il ne paraissait pas ému par ce qui se déroulait autour de lui et ne semblait pas plus concerné que Batila Athanase par l'agitation des passagers.

La locomotive peinait, le convoi allait lentement. Le train grimpa en haletant la chaîne montagneuse qui traversait la république à la perpendiculaire de l'équateur. Ses lumières éclairaient les abords forestiers : arbres aux troncs blancs lumineux, gerbes de bambous, faites des parasoliers quand la voie surplombait le couvert végétal au lieu de s'y enfoncer comme en un tunnel. Certains arbres étaient fleuris de grosses orchidées flottant au bout de lianes fragiles qui pendaient et que le souffle du train inclinait en souples révérences. On avait le temps de les regarder, on pouvait presque les cueillir. Ceux qui connaissaient bien la ligne savaient que l'on allait atteindre la vallée de la Lukula que l'on ne quitterait qu'en vue de Mfumbu, bien avant la grotte de Nganza, lieu de vénération populaire, une des curiosités de la ligne quand on la faisait de jour.

D'où il était placé, Tsetsi Marien voyait bien le meurtrier et s'il n'entendait ni ne voyait la foule qui encombrait le wagon, c'est parce qu'il était à l'écoute du mortel silence qui occupait la poitrine de l'homme brisé en un coup de folie. Leurs deux coeurs battaient au même rythme, leurs deux esprits communiquaient en une forte vague d'empathie ; ils n'avaient qu'une seule âme dans laquelle ils communiaient. Marien entendait les pensées vides qui traversaient le meurtrier ; elles charriaient des images plus précises d'instant de bonheur, douloureux maintenant qu'ils se naufrageaient dans le vide absolu d'un malheur sans espoir. Marien reconnut certaines de ces joies : celle d'une rencontre, la première embauche, le plaisir de la première paye, le premier embarquement... d'autres lui étaient inconnues mais il les ressentit comme Batila Athanase les ressentait alors que le désir de n'avoir jamais vécu voulait chasser toute raison d'avoir été.

Soudain, Tsetsi Marien fendit la foule, son regard extatique en imposait et chacun se poussa pour le laisser passer en écrasant les autres. Le mouvement de la foule avertit Toto Abel qui se dit que le destin renouait ses fils. Arrivé près du prisonnier dans un silence épais, lourd de l'haleine des passagers, Marien accrocha son regard ; ses mains frétilaient comme des poissons au fil de l'eau ; leur tremblement se communiqua aux coudes, aux bras, au corps tout entier. Telle une proie fascinée, Batila Athanase fixa Marien dont les yeux devinrent vitreux. Il sentit des mains lui enserrer la tête où ses pensées renaissent, on toucha sa poitrine où l'air s'engouffra, le sang que son corps contenait reprit son rythme : Athanase sentit la vie brusquement affluer en lui, l'étendue du désastre lui apparut. Sous son regard renaissant, le serpent du train entra dans une vallée et, au gré de ses méandres et de ceux du rail, apparaissaient les éclats d'argent d'une rivière, tantôt à droite, tantôt à gauche. Les nombreux ponts de bois vibraient quand la rame passait dessus et les berges renvoyaient le fracas des roues par les fenêtres et les portes grandes ouvertes. Il se vit, lui, un brillant agent d'Air Afrique, entre deux gardes près de la portière au milieu du wagon. Parmi les passagers muets, réduits à n'être que des regards, il vit un homme le bénir ; il ouvrit les mains,

paumes vers le ciel, remerciement, respect, prière de son enfance soudain ressurgit : Il recevait ainsi la bénédiction de ceux qui venaient au village, gens d'églises, gens de foi... Auprès de lui, gardes et miliciens étaient subjugués ; si la place n'avait manqué, ils se fussent agenouillés ! Des coups de tonnerre éclatèrent, une rafale d'éclairs stria le ciel obscur. Le vacarme des roues contre les rails, l'ébranlement des madriers du pont, l'écho du train renvoyé par la forêt, le ciel qui s'en mêlait pour clore par une première pluie la longue saison sèche... et les passagers qui recommençaient à bouger, à parler ! Lui parvenaient des remarques en lambeaux, des voix inaudibles, des phrases sans lien. Puis tout s'effaça, les lumières s'éteignirent tandis que le tonnerre craquait à fendre la terre. Batila Athanase bouscula ses gardes, prit appui de ses deux mains liées sur un milicien et plongea d'un bond souple et puissant dans la nuit. Tous le virent car un grand éclair illumina la scène. Les cris furent noyés dans un nouveau craquement du ciel et tous eurent peur. Mais chacun se reprit vite et des mouvements spasmodiques agitèrent la foule, il fallait tirer la sonnette d'alarme. Ceux qui étaient à côté hésitaient, ceux qui en étaient éloignés voulaient que l'on arrêtât le train. Finalement la rame, serrant tous ses freins, stoppa. Le wagon des premières, resté sur un pont, était en aplomb au dessus de la Lukula dont les eaux tourbillonnaient. Ce fut alors que le ciel se déchira : des trombes d'eau se déversèrent sur le train dont la carcasse trembla sous le choc. La panique prit ceux qui frôlaient le bord près des ouvertures, ils côtoyaient le vide et en avaient le vertige. Les mouvements spasmodiques de la foule furent ceux d'une masse de chair expulsant un corps indésirable. Marien perçut à peine le lent glissement qui le prenait. Poussé vers la porte, il ne cherchait pas à se retenir. Soudain il en franchit le seuil, sa chute ne fit aucun bruit. Toto Abel, impuissant dans cette panique collective, fut des rares personnes qui le virent tomber.

## 29

Inerte, il coulait dans les eaux boueuses de la Lukula. Leur fraîcheur le réveilla et le courant le porta vers la rive. Drossé contre les rochers, heurté par les corps morts qui flottaient et coulaient dans les rouleaux, il luttait quand un tourbillon le saisit et le rejeta sur une étroite bande de sable. Au dessus de lui il vit la voie ferrée posée sur le treillage de bois du pont. Soudain le train s'illumina, suspendu dans la nuit tel une luciole. L'homme se redressa et voulut y retourner, quelque chose en lui le voulut. En remontant la pente, il glissa et tomba dans la rivière où il se heurta à une masse molle que charriaient l'eau bouillonnante. Effrayé, il recula. La pluie qui se déversait sur lui se déchira d'un grand éclair blanc : il vit qu'il avait heurté un corps dont la tête était enfoncée dans les épaules. En glissant dans la boue Marien se raccrocha où il put et ses mains rencontrèrent d'autres mains, encordées celles-là. Saisi par un flot de désespoir, Marien regarda le ciel, il était noir, mais les traits du feu céleste le rayaient éclairant par saccades la montagne et ses forêts. Plus haut, le train avait disparu dans le méandre.

Le vent et la pluie s'acharnaient sur la forêt. Les éclairs de feu s'abattaient sur des arbres nés avec le monde. Ils s'écroulaient dans leur superbe millénaire avec de grandes flammes qu'éteignaient des trombes d'eau. Dans leur chute ils écrasaient autour d'eux tout ce qui vivait de leur protection. Marien, hagard, errait parmi les grands fûts, seul être à se mouvoir dans ce cataclysme. Dès qu'il se fût éloigné de la trouée de la voie ferrée, il dut traverser la frontière embrouillée d'arbres et de lianes, de buissons et d'herbes qui sépare toujours les lieux ouverts par l'homme du coeur de la forêt : il se retrouva enfin sous le couvert de la forêt originelle, celle née avant l'homme.

Il monta la pente de la vallée, ayant derrière lui la peur qui l'avait saisi quand il avait découvert le cadavre, dont un éclair de lucidité lui avait rappelé

l'histoire. Les ronces avaient déchiré ses vêtements et ensanglanté son corps, cependant il ne sentait aucune douleur, sa haute chute semblait l'avoir insensibilisé à sa propre misère. De la canopée protectrice s'écoulait l'eau qui le lavait. Il se purifiait dans cette ondée douce comme un baptême. Il atteignit la ligne de faite et la pluie de nouveau fit sentir sa loi, alors il redescendit sur l'autre versant de la montagne. Le lit de sa course l'entraînait, comme s'écoule l'eau dans une rainure de la pente. Quelqu'obstacle qu'il rencontrât, il suivait sa route et s'éloignait de la gare de Mfumbu où le train avait déposé, avec trois voyageurs anonymes, cinq hommes dont quatre étaient vêtus d'un uniforme. Ils tentaient de se reposer dans le bâtiment de la gare en attendant que l'orage et la nuit cessassent afin qu'ils puissent partir explorer la ligne.

Marien vit une femme assise sur un tronc d'arbre dans une clairière de lumière qu'enserraient des bambous. Ni l'eau, ni la nuit, ni le doute ne l'atteignaient. Née d'elle, l'aura repoussait les ténèbres aquatiques dans lesquelles lui-même se débattait. La femme était blanche, avec de longs cheveux d'or liquide. Elle portait une robe diaphane de mousse et de fougères immaculées. Cette neige végétale effaçait les jambes dont il devina qu'elles étaient unies, fusionnées à la terre, à l'eau, à l'air. La femme lui sourit. Accueil du naufragé, paix du coeur dans la souffrance du corps. A côté d'elle se trouvait une autre femme, noire, aux cheveux nattés, qui le regardait avec tendresse ; elle était belle comme une âme sans péché. La femme blanche dit, mais aucun son ne sortit de ses lèvres alors que Marien cependant entendait (et il se rappela comment entendait la *tchitomi* quand elle était du monde visible : avec le coeur !) « Tu ne me reconnais pas ? J'étais au Djoué. J'étais à côté de toi quand tu dansais chez Poba et en toi quand tu parlais. J'étais en mer avec mes compagnes marines quand nous jouions dans le remous des eaux brassées par l'hélice du *Cavally*. C'est moi, Sylvaine, mère des eaux, fille de Jésus, maîtresse des bois et des montagnes, habitante des forêts. Approche, Marien, approche. J'éteins la soif et satisfais la faim. Qui vient

auprès de moi connaît la paix. Il sentit alors naître en lui un chant muet qui se transmuait en paroles de prière. Paroles et prière plus belles que celles qu'il avait pu lire et entendre ; silencieuses, elles sortaient de ses lèvres en un murmure de lait et de miel :

Tends-moi la main, saisis-la, accroche mon être à l'ancre que tu es, arrête ma dérive, romps mon angoisse, détruis mes doutes. Je suis le bouchon perdu loin de son filet, je suis l'algue arrachée à son roc, la barge aux attaches brisées. Je flotte, j'erre, je dérive.

Comme une avalanche, s'effondrent sur moi les peines accumulées des hommes oubliés, des hommes grevés de maladies. Tire-moi de cet océan de douleur, donne-moi la force d'aider celui qui est souffrant, celle qui est stérile, l'enfant que la mort nous dispute.

A tes doigts je passerai des bagues d'or fin ; j'ornerai ton cou de chaînes faites de cheveux tressés ; je t'assiérai sur un trône d'ambre, écho odorant des vagues marines ; sur des perches plantées droit, je mettrai des palmes au poli luisant, apportées du plus profond des montagnes forestières ; sur un sol de sable marin, impalpable comme le bonheur, je poserai nattes d'herbes douces et tapis de laines colorées, j'y amoncellerai argent, ivoire, fourrures. Toute entière, l'Afrique déversera sur toi ses richesses et sa foi.

A tes pieds je verserai nos prières, ô encensoir de sainteté. Pour toi, je tiendrai une chasteté sans faille, ô bastion de vertus. O refuge de toute douleur, agréé mon humilité. Châsse de bonté, je te louerai, et de jour et de nuit. Je te porterai toujours avec moi, arbre de science, puits de sagesse, Fée, Reine, Sylvaine, Souveraine, Sirène.

Les femmes écoutaient. Sylvaine avait la tête penchée comme pour mieux entendre et ses cheveux d'or se balançaient doucement sous la brise. C'est alors qu'il reconnut celle qui était auprès d'elle. C'était Clarisse ! Clarisse qui avait retrouvé son vrai monde après avoir, durant ses années terrestres

comme infirme, mesuré la douleur de la chair ! Elles tendirent les bras vers Marien, une fragrance flottait, c'était la suavité du paradis qui s'échappait de sa porte grand ouverte. Marien eut au coeur une douleur infinie. Allait-il falloir quitter cet amour pour retourner dans le monde des hommes y accomplir la mission qui lui était confiée ? Sa douleur était aussi forte que celui qui se croyait abandonné et qui criait vers son père. Alors, épuisant ses dernières forces terrestres, Marien se jeta en avant, il fit un pas, peut-être deux... Foudroyé, le bouquet de bambous qui entourait les sirènes s'effondra sur lui. Abattu lui aussi par l'éclair, l'arbre voisin s'écroula projetant au sol un écureuil qui se brisa. Une terre d'ouate, faite d'humus et d'eau, recueillit sur son lit les deux corps rompus.

### 30

Vue de ce côté, la gerbe de bambous abattus paraissait une grotte. L'aube l'éclairait d'une pâleur laiteuse qui adoucissait le vert sombre de chaque énorme tige que rayaient des traînées blanchâtres et que sectionnaient les noeuds vert clair. La pluie de la nuit dissolvait le brouillard mais une brume légère noyait le bouquet de bambous comme s'il était entouré de sa propre haleine et qu'elle fût lumineuse. Un arbre gisait couché, dont les racines, gros bloc terreux, faisaient comme une pierre ronde devant la grotte végétale qui parut au chasseur être le tombeau du Christ. Appuyé sur son fusil, il regardait la grotte tourmentée et l'arbre abattu et se souvint de la scène qui l'avait tant ému et qui l'avait amené à se faire baptiser lors d'une prédication : « Les femmes vinrent et les anges leur dirent : Pourquoi cherchez-vous parmi les morts celui qui est vivant ? Il n'est pas ici mais il est ressuscité. »

Il se remit en marche, avançant avec précaution parmi les branchages abattus pendant la nuit et cette attention effaça ses pensées. Sur une petite colline herbeuse, scintillante de gouttelettes éparses comme un semis de rosée, se dressait un palmier isolé qui jetait vers le ciel la crinière folle de son feuillage emmêlé par les vents de l'orage ; il se découpait comme une croix sur le fond azur lavé par la pluie. Le chasseur découvrit l'écureuil mort, le corps roide. Un halètement familier s'approchait ; son chien arriva, les sens en alerte. L'homme caressa la robe noire et fauve de la jeune bête qu'un souffle d'air avertit : les effluves de la chair de l'écureuil lui parvinrent. Elle se précipita et s'en saisit. Elle déchirait de ses dents aiguës la claire fourrure, tenant d'une patte la tête et de l'autre la queue touffue. La tête du chien bougeait par saccades, tirant ici, poussant là ; avance, recul, mouvements brusques qui rompirent peau, nerfs et chairs. Les os de l'écureuil claquaient sous les mâchoires. Dans les herbes piétinées ne restèrent que quelques touffes de poils et la queue.

En avançant, le chasseur assura son coupe-coupe afin qu'aucun de ses vêtements ne freinât l'accès à la poignée et que la lame puisse sortir librement du fourreau de peaux brutes et de lianes qu'il avait lui-même tressées. Il se méfiait particulièrement des serpents, dont le redoutable *nkuki*, qui a deux têtes, le plus dangereux, car il mord de sa tête avant ou de sa tête arrière et son venin est foudroyant. Il vit une colonne de magnans ; les voraces fourmis noires pénétraient dans la bambousaie vers qui un vent souple soufflait. Il s'en détourna suivi de son chien pour continuer sa route, car personne n'aime avoir à faire avec ces redoutables colonnes nécrophages, avides de viande, qui dévorent la bête à l'attache, qui vont leur route sans dévier et dont le passage est si inévitable qu'il faut s'en écarter, vider la maison, et attendre qu'elles l'aient elles-mêmes quittée pour la réoccuper...

Le matin se chauffait des premiers signes du soleil ; la brume s'épaississait, grossie de l'évaporation des eaux qui gorgeaient le sol. Quelque singe criait dans un arbre, les oiseaux clamaient leur joie du jour retrouvé : la forêt, bêtes et plantes, oublieuse du désastre qui avait perturbé son ordre millénaire, reprenait sa vie. Indifférence de la résurrection. Le chasseur montait parmi les hauts fûts des arbres vers la ligne de partage des eaux. De l'autre côté coulait la Lukula. Il descendit vers la rivière et se plaça sur le rocher d'où l'on avait une bonne vue sur la vallée et le chemin de fer. En bas, il vit, proches d'un bouquet de bambous que la tempête n'avait pas atteint, protégé qu'il était au fond de la vallée, cinq hommes qui marchaient le long des rails, ils étaient couverts de boue mais on reconnaissait quand même des uniformes bleus de la milice. Un peu en avant d'eux gisait un homme. Ils allaient y arriver mais ils ne le voyaient pas encore. Le chasseur s'aplatit et retint son chien. La patrouille atteignit l'homme. Ils le retournèrent. A leurs gestes et à leurs manières, le chasseur comprit que c'était un cadavre, d'ailleurs, quand ils le soulevèrent, le corps se plia en deux : il avait eu les reins brisés. Le chasseur attendait que la patrouille s'éloignât, mais, tous leurs gestes le manifestaient, les hommes recherchaient autre chose, trois d'entre eux allaient le long de la rive pendant que les deux autres fabriquaient un brancard de fortune. Peu désireux d'être remarqué (c'était toujours à lui que les autorités demandaient de l'aide quand elles avaient à faire dans la forêt !), le chasseur, entraînant son chien, se replia. Il repassa devant la grotte de bambous et il eut la même pensée qu'auparavant : le Christ ressuscite toujours !

Le chien gambadait. Soudain, comme le trait d'un arc, il bondit vers les bambous. Un éclair bleu en sortit. Au premier bond le chasseur réagit, au

second il épaula, au troisième il tira. L'éclair fit une boule et tomba sur l'herbe. Le chien se précipita mais un cri de son maître le fit s'écraser au sol. Le chasseur s'approcha de sa victime, c'était un *tsetsi*, une petite céphalophe mâle aux cornes menues, effondrée foudroyée près des restes de l'écureuil dévoré. Ses yeux en amande gardaient encore la tristesse du destin rompu ; sous les yeux, presque sur les joues, les fentes lacrymales suintaient encore des pleurs. La balle lui avait brisé la nuque. La peau de la gazelle, dont le bleu paraissait presque mauve, était intacte. Justement, un jeune de la chorale révolutionnaire de Mfumbu lui avait commandé une peau pour son tambour, et celle des *tsetsi*, sonore, est particulièrement prisée. D'ailleurs la troupe du village ne s'appelait-elle pas :

« TSETSI WU FWA NAKANDE WU NTUBE » ?

*la gazelle est morte mais sa peau résonnera encore*

Chargeant la biche, le chasseur regarda la masse écroulée des bambous. Il sentait la brûlure du soleil à travers sa chemise, et l'air s'alourdit des vapeurs d'eau qu'exhalait la terre. La tempête avait massacré les herbes, brisé les arbres, détruit les nids, tué des bêtes, mais la forêt reprenait courage et vie : les graines semées par l'orage s'éveillaient, prêtes à éclater, elles partaient à l'assaut du monde. Les charognards de toutes sortes nettoyaient les scories : les arbres abattus attiraient les insectes taraudeurs qui y foraient leurs tanières, y puisaient leur nourriture ; lianes et mousses jetaient déjà leurs fils sur les troncs couchés pour les dissoudre ; les cadavres de la nuit étaient pris d'assaut par des hordes de volants, grimpants, rampants, courants... La traînée des magnans traversait le bosquet de bambous, allant poursuivre

ailleurs son oeuvre de nettoyage. Du feuillage bruissait un chant, le chasseur s'arrêta pour l'entendre. Ce n'était pas une plainte, la forêt ne pleurait pas ses pertes, c'était un appel. Il sentit alors son âme vibrer, tel le fût d'un arbre qui reçoit le feu du ciel.

De partout, sans attendre, de jeunes pousses naissent, inondées de vie et de soleil. Alors, le chasseur se réjouit que ceux qui lui avaient commandé une peau eussent choisi ce proverbe comme nom à leur chorale, dans ce matin de renaissance il était comme une prophétie :

« Les anges vinrent et leur dirent :  
- *Tsetsi wu fwa nakande wu ntube !* »

... résonnera encore

Sur la mer, oui  
les sirènes chantaient pour moi.

Et maintenant, Seigneur,  
Comment irai-je  
vers la mort ?

M.A. Campos

photo de couverture :  
Alain MONTFORT  
St Leu la Forêt

peinture sur verre :  
Mor GUEYE  
Dakar  
(collection de l'auteur)

Le poème final  
PHLEBAS LE PHENICIEN  
de  
Marco Antonio Campos  
est tiré de  
**Poésie du Mexique**  
Actes Sud / UNESCO  
traduit par Jean-Clarence Lambert



---

Achevé d'imprimer par Corlet, Imprimeur, S.A.  
14110 Condé-sur-Noireau (France)  
N° d'Imprimeur : 2516 - Dépôt légal : octobre 1991  
*Imprimé en C.E.E.*

---

Collection LITTÉRATURES  
dirigée par Hugues Malbert et Jean Pinqué

---

Après *Congo-Océan* et *Dakar-Niger*, restés proches de l'observation et du vécu de l'homme de terrain, *Syrène* explore, avec les expressions nouvelles qu'offre l'Afrique à la langue française, le thème éternel de la possession.

Ce roman, car c'en est un, n'est en rien une nouvelle thèse sur l'Afrique, la sorcellerie ou le mysticisme, au contraire, il explore dans sa dimension dramatique l'angoisse et la déchirure de toute existence tentée hors du commun.

L'auteur, chercheur à l'ORSTOM, Institut français de recherches scientifiques en coopération, a utilisé toutes les ressources et les registres linguistiques offerts par la francophonie pour la rédaction de ce livre



Programme Traverses des Espaces Francophones  
dirigé par Hugues MALBERT

ISBN 2-86600-549-X  
ISSN 1140-1745

EDITIONS PUBLISUD  
15, rue des Cinq-Diamants  
75013 PARIS  
Tél. : 45.80.78.50  
Fax : 45.89.94.15

PUBLISUD TOULOUSE  
43, boulevard Carnot  
31000 Toulouse



9 782866 005498

Prix : 108 F